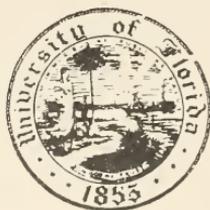


University
of Florida
Libraries







Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
University of Florida, George A. Smathers Libraries

BULLETIN

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ROYALE DE GÉOGRAPHIE

D'ANVERS

20

SOUS LE HAUT PROTECTORAT DE

SA MAJESTÉ LE ROI

TOME VIII



7^e ANNÉE

SOCIALE

—
1883-1884

SOCIÉTÉ

fondée le

1^r Octobre

1876

ANVERS

IMPRIMERIE VEUVE DE BACKER, RUE ZIRK, 35

1883.

La société n'assume pas la responsabilité des opinions émises par les auteurs des travaux insérés dans ses publications.

Aucun mémoire ne peut être imprimé sans nom d'auteur.

(Art. 31 des STATUTS.)

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ROYALE DE GÉOGRAPHIE D'ANVERS

LA CALIFORNIE

ET

SAN-FRANCISCO

par M. LE DOCTEUR HAINE.

MESDAMES, MESSIEURS,

J'ai promis à votre honorable président M. le colonel Wauvermans, de vous donner une conférence sur la Californie et San-Francisco. La tâche me paraît plus difficile à exécuter que je ne l'avais envisagé d'abord. En effet, il y a tant à dire sur le pays presque inconnu et où se sont passé si rapidement tant de choses surprenantes et presque incroyables, qu'il faudrait des volumes pour décrire convenablement les événements qui ont eu lieu dans les premières années de la découverte de l'or. Tout était tellement hors ligne, que je crains beaucoup que je serai taxé d'exagération en narrant fidèlement ce que j'ai pu observer dès mon arrivée à San-Francisco le 10 janvier 1850.

Rec. 11/10/50 Gen.

Je suis bien loin de prétendre à faire entière justice à tout ce qui s'est passé à l'époque, mais je puis vous assurer au moins, que tout ce que j'aurai l'honneur de vous communiquer est véridique.

Permettez-moi de vous demander votre indulgence sur ma manière de vous entretenir un moment et veuillez me pardonner mon manque d'éloquence.

Je suis en possession d'un journal nommé le *California Star*, il porte le n° 34. C'est probablement le seul et unique exemplaire qui existe encore. On m'en a souvent offert beaucoup d'argent, pour pouvoir le conserver dans les archives de San-Francisco, mais je n'ai pas voulu m'en désaisir. En prenant quelques extraits de ce journal, je serai à même de vous donner une idée de l'accroissement rapide de cette ville extraordinaire. Le journal date du 28 août 1847 ; on y lit ce qui suit :

La ville de San-Francisco avait alors le nom de Yerba buena city, du nom d'une plante ainsi nommée, qui croit abondamment en Californie. Elle est située à l'ouest de la grande baie du même nom, et au point nord de la péninsule qui se trouve entre la portion sud de la baie, et l'océan Pacifique. A commencer des bords de l'eau, la terre s'élève graduellement sur une longueur de plus d'un demi-mille vers l'ouest et le sud-ouest, jusqu'à ce qu'elle aboutisse à une rangée de montagnes d'environ cinq cents pieds de hauteur. Vers la partie nord de la ville est un immense rocher irrégulier d'une hauteur de 500 pieds, qui descend presque à pic vers les bords de la mer et auquel on a donné plus tard le nom de Telegraph Hill. Au-devant de ce rocher se trouve le meilleur mouillage qui est protégé par la terre haute, écartant pour les navires à l'ancre les suites fâcheuses des vents de l'ouest qui règnent constamment pendant la saison d'été.

Entre ce rocher et les montagnes prénommées il y a une petite vallée qui est presque de niveau et qui se réunit avec une anse plus petite, à environ un demi-mille plus près de

l'Océan. Le rocher forme la limite nord-ouest de la vallée et sur la limite est, se trouve un autre rocher appelé Rincon, mais qui n'a que la hauteur d'environ 50 pieds. Vers le sud et le sud-ouest de ce dernier point, il y a une succession de monticules sablonneux, qui sont abondamment couverts d'arbrisseaux et d'arbres particuliers à la Californie, surtout de chênes toujours verts, mais rabougris à San-Francisco et à ses environs, par suite de vents qui règnent constamment pendant la saison d'été. Parmi les arbrisseaux croît en abondance le *poisonned oak* ou chêne empoisonné. (1)

Cette plante est très dangereuse, surtout au commencement de l'été, alors qu'elle est pleine de sève. On peut à peine la toucher et l'on en sent les effets quelques heures après. Ces effets sont différents selon certaines dispositions individuelles. Ainsi chez quelques-uns il existe simplement un léger gonflement de quelques parties, accompagné de démangeaisons plus ou moins fortes, mais pas de fièvre; chez d'autres il y a plus ou moins de fièvre, quelquefois le délire même. Dans ce cas il y a un gonflement de toutes les parties du corps et spécialement des organes génitaux. La mort est souvent la terminaison de ces cas extrêmes et arrivait assez souvent dans le commencement de l'immigration californienne, mais depuis on a su maîtriser les funestes effets de cette plante. Chose singulière, quelques personnes sont tellement sujettes à en être affectées dans de certaines saisons, qu'il suffit qu'elles soient pendant quelques instants exposées sous le vent de la plante pour en ressentir les effets les plus pernicioeux. Les chevaux, au moins ceux de race californienne, sont très friands du *poisonned oak*, ils en mangent une quantité considérable sans en être incommodés.

L'étendue de la ville en 1847 était de $\frac{3}{4}$ de mille du nord au sud, et deux milles de l'est à l'ouest.

A partir du bord de la mer les rues sont en ligne droite,

(1) *Rhus diversiloba* ou *Rhus toxicodendrum*.

vers le haut de la ville, et elles sont croisées à angles droits par d'autres rues parallèles vers le bord de la mer.

Ces carrés ainsi formés sont divisés en lots de trois espèces différentes.

1° *Beach and water lots*. — Ces lots ainsi désignés, sont ceux situés entre la marque de haute et basse marée. Ils ont une largeur de seize varas et demi de front, et cinquante varas de profondeur. Le vara est un yard espagnol, équivalant à 33 $\frac{1}{3}$ pouces anglais. Ces lots furent vendus à l'époque, à raison de 50 à 600 piastres, il y en avait à peu près 450. Environ deux cents furent vendus au mois de juillet 1847.

Le payement se faisait un quart au comptant, un autre quart six mois après, le troisième quart six mois plus tard, et le dernier quart, autres six mois après. La balance non payée était imposée d'un intérêt de 10 %, à commencer à la date de la vente.

A peu près les $\frac{4}{5}$ de ces lots sont entièrement submergés à la marée haute ; aussi peu de personnes, excepté des Américains, s'avisèrent d'acheter des lots entièrement submergés. L'avenir a prouvé jusqu'à quel point les Yankees ont eu raison, car la plus importante partie de la ville de San-Francisco, c'est à dire celle du haut commerce, s'est étendue bien loin dans la baie.

2° *Fifty vara lots*. — La plus grande partie de la ville propre consistait en ces lots. Ces lots ont cinquante varas de profondeur et cinquante de front.

Six de ces lots font un square ou carré. A peu près 450 de ces lots furent vendus par l'*alcade* à un prix fixé pour chaque lot.

Le prix établi par la loi était de \$ 12 par lot, plus \$ 3, 62 $\frac{1}{2}$ pour frais, faisant en tout \$ 15, 62 $\frac{1}{2}$.

Les conditions de la vente étaient que l'acheteur devait clôturer son lot, et y bâtir une maison endéans une année, faute de quoi le lot redevenait la propriété de la ville.

3° *One hundred vara lots*, ou lots de cent varas. La

partie est de la ville fut divisée en lots de cent varas carrés. Cette classe est la plus large, et embrasse cette partie de la ville qui probablement sera la dernière à être embellie par les acquéreurs. La plupart de ces lots furent vendus au prix fixe de \$ 25 par lot, plus \$ 3, 62 1/2 pour frais.

Le prix de la vente de ces lots était pour défrayer les dépenses communales.

La largeur des rues dans la vieille ville est malheureusement de 60 pieds seulement. Plus tard on leur a donné une largeur de 75 pieds. C'est une source de grand regret d'avoir fait les rues si étroites dans une localité où il y avait suffisamment de terrain pour leur donner une largeur plus considérable; mais qui pouvait prévoir que le village de San-Francisco ayant une population de 459 âmes en 1847 serait en 1881 la grande ville de San-Francisco ayant une population de 335,000 habitants, avec la certitude de s'accroître constamment et de devenir une des plus grandes villes des États-Unis.

En 1847 la loi défendait à tout un chacun d'avoir en sa possession plus d'un lot, mais plus tard, par suite de toutes sortes de subterfuges, on a éludé la loi, qui fut abolie et les spéculateurs ont fait des fortunes immenses.

La statistique donne pour résultat, au mois de juin 1847, le nombre de 459 habitants, parmi lesquels il y avait 26 Indiens de différents âges, 39 habitants des îles Sandwich, 9 nègres et 228 Américains.

Les nationalités étaient 228 Américains, 38 Californiens, 22 Anglais, 27 Allemands, 14 Irlandais, 6 Suisses, 2 Chiliens, 3 Français, etc. Pas de Belges.

Il y avait à l'époque 30 maisons de fort peu de valeur et très primitives, en outre il y en avait une vingtaine en construction, et c'est de ce noyau que 34 ans plus tard a surgi la belle et noble ville de San-Francisco. Permettez-moi, Mesdames et Messieurs, d'être un peu enthousiaste en parlant de cette ville que j'ai vu naître et à laquelle je resterai

toujours chaudement attaché, j'oserai presque dire comme un enfant à sa mère.

Un homme de grand talent, un noble écrivain, M. E. Gilbert, qui a été malheureusement enlevé à ses amis et au pays, à la suite d'un duel pour affaires politiques, a fait la prédiction suivante :

« Je ne puis m'empêcher de dire que San-Francisco est
» destiné à devenir l'emporium commercial de la côte nord
» du Pacifique. Avec les avantages de son beau port et à l'aide
» de l'esprit entreprenant de sa race d'intelligents pionniers,
» le résultat ne peut être douteux. Monterey paraît nous
» disputer la palme, ce qui est tout bonnement impossible.
» 1° San-Francisco possède un port plus sûr et plus
» commode que Monterey.

» 2° Les eaux de la baie offrent une communication plus
» facile et des moyens plus aisés pour le transport entre la
» ville et les centaines de vallées latérales qui entourent la
» baie et qui sont destinés à devenir bientôt des grainiers et
» ruches d'abondance.

» 3° San-Francisco a en outre une communication facile
» par eau, avec les riches et grandes vallées du San-Joaquin,
» du Sacramento et la fourche américaine, car toutes ces
» rivières sont des tributaires de la baie.

» En ce qui regarde Monterey le pays est certainement beau,
» mais il n'a aucune de ces facilités pour atteindre et
» transporter les produits de ce pays, tandis que San-Francisco
» possède toutes les qualités requises pour la contrée qui
» l'entoure. Ceci, toutes choses égales d'ailleurs, me paraît
» devoir donner à San-Francisco un avantage prépondérant. »

La prédiction du malheureux M. Gilbert a été complètement accomplie.

Puisse son ombre planer perpétuellement sur cette belle cité, qui après avoir subi de si grands revers, est devenue la reine du Pacifique, comme il l'avait prévu.

Les renseignements que je viens de vous communiquer

sont la plupart extraits du journal le *California Star* au mois d'août 1847.

Climat de la Californie.

Le climat de la Californie a été vanté comme un des plus beaux de la terre. On a fait des comparaisons avec la belle Italie et le midi de la France, et l'on admet qu'il ressemble à celui des contrées qui bordent la Méditerranée.

Le climat de San-Francisco peut être pris comme représentant la côte nord, quoique dans l'extrême Nord les vents froids soient plus sévères que dans la portion centrale.

Les vents ont un caractère très désagréable en été, mais comme ils passent par un long circuit sur le grand Océan, ils sont incontaminés par des malaria, et apportent avec eux la vigueur et la santé qui caractérisent les sections qui sont exposées à leur influence. Il y a peu de changements dans la température de la côte pendant l'année, les étés étant plus froids et les hivers plus chauds que dans l'intérieur. — Cette égalité étant indubitablement causée par la température égale de l'eau de l'Océan qui est généralement de 52° à 53° Fahrenheit.

La température de la terre, d'après des observations d'une vingtaine d'années faites à San-Francisco par le d^r F. Gibbons, mesurée au lever du soleil et à midi, donne comme terme moyen 56° pour l'année. Septembre, le mois le plus chaud de l'année, donne 59 à 63°, le mois de janvier, le plus froid de l'année, donne 46° comme moyenne.

Il est rare que le mercure monte à San-Francisco au-dessus de 80° ou descende au-dessous de 40°, de sorte que nous avons rarement un été trop chaud et que l'hiver est fort doux.

En été pourtant il y a de grands changements de température; le mercure descendant en un jour à 46° pour remonter le même jour à 87°, ceci généralement au mois de juillet. Dans la partie sud de l'État tel que Marysville, Los Angeles, le thermomètre monte souvent à 100° et au-delà.

Dans la vallée du Sacramento, le mercure monte souvent à 110 ou 112 degrés, et vers le Colorado il n'est pas rare qu'il s'élève à 140 degrés. L'extrême sécheresse de l'atmosphère fait que cette grande chaleur produit moins de prostration, et ne se fait pas autant sentir que dans des contrées où la température est beaucoup plus basse; rarement les nuits sont trop chaudes pour empêcher le sommeil. On prétend que le climat du sud de la Californie est meilleur que celui de l'Italie. Au sud de San-Francisco et dans la vallée du San Joaquin, il y a rarement de la gelée.

Les roses et les fleurs fleurissent et plusieurs arbres conservent leur verdure pendant toute l'année. Comme l'air est particulièrement chaud et sec, il est admirablement sain et très favorable aux phthisiques et aux personnes affectées de maux de gorge. Aussi on envoie de toutes parts des invalides à San-Diego, à Santa-Barbara, à San-Bernardino, à Stockton, à Visalia, pour y passer la saison d'hiver.

Pendant huit mois de l'année le vent dominant à San-Francisco est sud-ouest. Ce vent commence à entrer par le Golden Gate vers 9 à 10 heures du matin, et souffle avec violence et grande fraîcheur, jusqu'à tard dans la soirée. Il y a de forts brouillards pendant la nuit aux mois de juin, juillet et août, mais on les observe rarement pendant l'hiver, les vents étant alors bien légers.

La Californie a deux saisons. Une de pluie et une de sécheresse.

Les pluies commencent dans le nord en automne, mais ne tombent pas dans la latitude de San-Francisco en quantité appréciable, que vers le mois de décembre qui est le mois le plus pluvieux. La saison de pluie se termine ordinairement vers la fin du mois de mai.

Comme la prospérité du pays dépend beaucoup d'une quantité suffisante de pluie, on la voit arriver avec plaisir et bonheur. On considère l'année prospère quand elle donne au moins 25 pouces de pluie.

La grêle est rare à San-Francisco, ainsi que le tonnerre et les éclairs. La neige y tombe rarement, mais elle est très abondante dans les régions montagneuses, et persiste jusqu'à bien tard dans le printemps.

Je crois vous avoir donné une description suffisante mais non complète de la Californie pour que vous puissiez avoir une idée assez exacte de son beau climat et de sa belle position et je me permettrai de vous décrire de mon mieux mes premiers souvenirs de la contrée aurifère.

A peine une année s'est écoulée et la prédiction de M. Gilbert commence à s'accomplir.

Le 18 janvier 1848, des ouvriers travaillant à la construction d'un moulin à eau, près de Sacramento, pour compte du général Sutter, Suisse de naissance, trouvent en remuant la terre, quelques parcelles jaunes. On les examine et, chose presque incroyable, on trouve que c'est de l'or: On cherche plus, et l'on en trouve plus. On cherche partout et l'on en trouve partout. Est-ce une illusion? est-ce une réalité? étaient naturellement les questions que devaient se demander ceux qui faisaient la grande découverte.

Enfin la réalité étant indubitable, la première pensée fut de tenir le secret, mais impossible.

La joie était si grande, la réalité était si extraordinaire. Un rêve des *Mille et une nuits* s'accomplit. De l'or, de l'or, partout de l'or. Il ne s'agissait que de travailler et laver la terre et de trouver de l'or en plus ou moins grande quantité, en poudre, en paillettes, en pépites plus ou moins pesantes en or pur, ou mélangé de quartz. Ces pépites pesaient quelquefois 10, 20, 30, 100 livres et plus et souvent avaient une valeur de 10, 15 ou 20 mille piastres et plus.

Était-ce possible, à l'homme généralement communicatif, de garder le secret sur une découverte aussi grandiose, aussi incroyable? Non, mille fois non, le monde entier devait bientôt participer à recueillir les trésors si longtemps cachés dans les montagnes, dans les vallées, dans les rivières de ce

pays presque inconnu, nommé la Californie, et qui est certainement une des plus belles contrées de la terre.

Qu'arriva-t-il après le premier et légitime étonnement de la fameuse découverte ? Le secret est à peine dévoilé, que de tous côtés de la Californie, hommes, femmes et enfants, quittent tout, abandonnent tout, pour venir ramasser de l'or. La nouvelle se répand, mais si rapidement, par tant de voies différentes, que bientôt le monde entier est informé et que de toutes les parties du globe arrivent des individus, avides de récolter de l'or avec comparativement peu de labeur, et quelques mois plus tard la Californie était une Macédoine de toutes les peuplades de la terre.

Ce fut en octobre 1848 que la nouvelle nous parvint à Anvers. Je lus un long article à ce sujet dans le *Journal d'Anvers*, je crois. — L'impression que fit sur moi la lecture de cet article, je ne l'oublierai jamais, et je me rappelle bien que je me disais : « Si cette nouvelle est vraie et confirmée, je suis décidé à y aller. » — Bientôt les journaux de l'époque donnent des détails plus étendus sur les merveilles, que l'on croyait fabuleuses et impossibles et viennent corroborer la véracité des premières informations.

C'était donc vrai, il y avait donc un pays où l'or était tellement abondant qu'avec un peu de labeur on pouvait en recueillir à foison.

Je fus ébloui comme tant d'autres. Ma décision fut bientôt prise. Tout le monde me désapprouvait. J'eus bien d'obstacles à surmonter ; je fus traité de visionnaire, atteint de folie. — Quoi ? abandonner une position bien établie ! — Quitter le pays natal, abandonner ma famille, pour aller à l'aventure dans un pays lointain et sauvage et mille autres objections, mais je tins bon et partis d'Anvers le 10 avril 1849, à bord du *Charles-Quint*, capitaine Sheridan. Je fus chargé d'une mission médicale et scientifique par M. Charles Rogier, alors ministre de l'intérieur.

Nous eûmes une traversée heureuse, mais bien longue. Il

nous a fallu juste neuf mois pour arriver à San-Francisco, où l'on peut se rendre aujourd'hui en seize jours. Nous avons eu trois relâches : la première de trois semaines à Rio de Janeiro, la seconde de dix semaines à Valparaiso, et la troisième de trois semaines au Pérou.

Lors de notre entrée dans la baie, neuf navires nous suivaient, et le nombre de ceux à l'ancre était incroyable.

A peine l'ancre était jetée, qu'une foule de canots entourait le navire et en moins d'une demi-heure tous les gens de l'équipage avaient déserté, abandonnant leurs gages et tout ce qu'ils possédaient sur le navire. Cette coutume de désertion était générale, et les moyens de la prévenir nuls. Les passagers étaient obligés de transporter leurs bagages eux-mêmes, au moyen des canots du navire, que les capitaines étaient obligés de prêter à cet effet.

Un de nos passagers ayant quitté notre navire à Valparaiso, s'embarqua sur le navire français le *César*, parce que ce bâtiment partait en ligne directe pour San Francisco, tandis que nous devions relâcher au Pérou; aussi fut-il arrivé plus d'un mois avant nous, et parut au bout de ce temps avoir acquis une expérience bien étendue sur tout ce qui se faisait dans la ville féerique de San-Francisco. Notre étonnement était grand, car le sachant dépourvu de monnaie, nous ne pouvions qu'être agréablement surpris, en le voyant en possession de beaucoup d'or, gagné depuis son arrivée. — Les merveilles qu'il nous racontait, étaient tout bonnement surprenantes et presque incroyables, aussi chacun de nous écoutait avidement et s'inspirait de courage. — Notre enthousiasme était à haute pression. Nous allions à terre dans une embarcation dont il s'était pourvu, pour aller explorer le champ futur de nos labeurs. C'était la saison des pluies, aussi l'aspect de la ville ne fut pas favorable. — Des maisons en bois, des tentes, par ci par là un bâtiment à deux étages, ayant l'air d'appartenir à une époque tant soit peu civilisée. Les rues étaient dans un état déplorable, deux ou trois pieds de boue liquide, exhalant

une odeur infecte. Les trottoirs, faits de toutes sortes de matières, barils et caisses renversées entremêlés de quelques morceaux de planches, offraient peu de sécurité aux piétons, qui, au moindre oubli de précaution, allaient s'enfoncer dans la fange.

Impossible de donner une description exacte de l'aspect des habitants, sinon qu'ils étaient tous dans un état plus ou moins négligé, ayant l'air de bandits et vagabonds armés. Toutes les populations du globe y avaient apporté un rudiment de la mode de leur pays. La généralité brillait par cette espèce d'insouciance, qui indiquait que dans ce nouveau pays, il n'y avait aucune règle à suivre quant à la manière de s'habiller, excepté celle d'être excessivement malpropre et de paraître féroce et prêt à se défendre à tout moment, car presque chacun portait au moins une paire de revolvers et un poignard. Aussi à la moindre provocation, des rixes sanglantes eurent lieu, mort d'homme s'en suivait et la plupart du temps le coupable s'échappait. Il n'en pouvait être autrement. Pas d'ordre, pas de police, chacun se faisait justice à soi-même, la victoire restait au plus fort, ou au plus habile, ou au plus astucieux.

L'omniprésent Chinois pillule à San-Francisco, il fait tous les métiers, il est toujours industriel, toujours prêt à *catchee muchee money*. Plusieurs restaurants chinois sont établis à San-Francisco. Des hommes de toutes les couleurs, de toutes les nations viennent prendre leur repas dans ces restaurants, qui étaient d'une construction primitive. Une tente carrée, des bancs et des tables longues, faites en bois non poli, tant bien que mal clouées ensemble, étaient tout l'ameublement.

Quant aux restaurants tenus par des Américains, des Français, des Allemands, des Mexicains, etc. ils étaient presque aussi mal tenus que ceux des Chinois. Que dire de la nourriture ? Absence complète de végétaux, à peine une pomme de terre,

car elles coûtaient une piastre la livre et quelles pommes de terre ! Un oignon faisait une rare apparition, il était hors de prix. J'ai vu vendre quatre petits choux, bien vieux, bien jaunes, provenant Dieu sait de quel pays, à raison de quatre piastres pièce. De petites pommes des îles Sandwich se vendaient une piastre pièce ; quant à leur saveur et à leur goût, absence totale. Les oranges, quoique plus abondantes, valaient encore une piastre pièce. Mais qu'est-ce que cela faisait, une piastre ? On les gagnait si facilement.

Quant à la nourriture animale, elle était abondante. Du gibier de toutes espèces, y compris des ours pesant jusqu'à 2500 livres. Les chevreuils, les daims, les lièvres, les lapins, étaient surabondants. Le poisson était rare, on ne s'occupait pas de le pêcher ; travailler aux mines était plus souriant et plus productif. La boisson pendant les repas était de l'eau, du thé, du café et, parmi la population espagnole, du chocolat. Le vin brillait par son absence, il était hors de prix. La bière anglaise valait 2 et 3 piastres la bouteille. Un œuf se vendait une piastre pièce. Permettez-moi de vous raconter l'anecdote suivante : deux jeunes gens justement arrivés, ayant été privés depuis longtemps probablement de nourriture fraîche, entrent dans un restaurant où j'étais en train de déjeuner. Ils commandent un beafsteak, une omelette de 12 œufs et une bouteille de Porter, un café, sans lait, car il valait l'inévitable piastre la bouteille, et quel lait ! Ils dévoraient leur déjeuner princier, avec un appétit vorace. Garçon combien ? — Dix-huit piastres, Messieurs. — Bigre ! dix-huit piastres ! quatre-vingt-dix francs, comment cela, vous faites erreur. — Pas du tout, Messieurs. Voici le détail : omelette de 12 œufs à une piastre pièce, cela fait douze. Deux Porterhouse beafsteaks à une piastre chacun, cela fait 14 ; bière 3 piastres, cela fait 17 ; café, pain et beurre une piastre, cela fait juste 18 piastres.

L'on se regarde, que faire ? Ils avaient dix piastres à eux deux en poche, et le compte se soldait en abandonnant une

montre en argent. Bien sûr, ces Messieurs, à l'avenir, se seront privés d'une omelette de 12 œufs californiens.

Pendant les quatre à cinq premières années, bien des gens se sont créés un revenu de quatre à cinq cents piastres par mois, en élevant des poules, qui se vendaient à raison de dix à quinze piastres pièce ; aussi un repas qui comprenait un gallinacé était bien poivré.

Le coût d'un repas bien ordinaire était de 1 1/2 piastre à deux piastres, sans vin ou bière.

Pour avoir un repas un peu choisi avec vin, le moins était 10 piastres allant même jusqu'à 50 piastres par personne, surtout quant il était arrosé de champagne, plus ou moins véritable, dont la moindre bouteille valait 10 piastres.

Après trois à quatre ans, la cherté pour vivre est devenue plus raisonnable, et en 1882, on peut vivre en Californie à moindre prix qu'en Europe, le tout selon circonstances pourtant. Pour vous en donner un exemple en passant, je vous dirai que quelques jours avant mon départ, j'ai voulu aller dîner dans un bon et beau restaurant français à raison de 25 cents ou un quart de piastre, par repas. Le menu était : une soupe, un poisson, trois plats de viande avec légumes selon la saison, un dessert varié, la demi-bouteille de vin, pain et beurre à discrétion et pour terminer la demi-tasse et le cognac ou le kirsch. Comme vous voyez, autres temps autres prix. Quant à celui qui veut vivre bien, il faut qu'il paie bien et même très bien, même en 1882, avec la différence qu'au lieu de devoir dépenser énormément de l'argent, comme au commencement de la vie californienne et sans le moindre confort, on peut être entouré de tout le luxe imaginable, seulement il faut le payer selon sa valeur.

Après cette digression, revenons à notre première journée à San-Francisco.

Comme je l'ai déjà dit, la ville était habitée par un échantillon de toutes les populations de la terre, aussi les costumes étaient variés et l'on entendait parler toutes les langues

connues, plus particulièrement pourtant l'anglais. Le va et vient avait un caractère tout particulier, tout le monde semblait pressé, et comme il était impossible de patauger au milieu des rues par suite de la boue, il fallait marcher sur les trottoirs; mais ceux-ci étant peu larges et en très mauvais état, un faux pas était bientôt fait, dont le résultat était généralement un bain dans la boue liquide, et la malheureuse victime, au lieu d'inspirer de la sympathie pour sa position, produisit généralement l'explosion d'un fou rire, qui faisait les délices des passants. — Après quelques semaines de séjour à San-Francisco, je vis une dame mexicaine qui se hasarda de croiser une rue, elle portait des bottes; à peine eut-elle fait quelques pas, qu'une de ses bottes reste dans la boue, en voulant se dépêtrer, elle perd l'autre, puis patauge et tombe. — Un bon samaritain se dévoue, va ramasser la señorita, mais oh caramba! dans quel état!!

Impossible pendant la saison des pluies de remédier à cet état de choses. C'était pitié de voir les pauvres chevaux traîner péniblement leurs charges à travers trois et quatre pieds de boue. Aussi pour leur inspirer du courage, et de la force peut-être, le fouet était constamment en activité, accompagné de cris sonores exprimés en différentes langues, de la part de leurs conducteurs.

Ce bruit, avec celui des cloches pour appeler le peuple aux *auctions* ou ventes publiques et l'horrible tintamarre des gongs chinois, pour appeler les ayant-faim aux restaurants, caressait bien désagréablement le tympan; mais à la fin, on y devenait habitué et l'on n'y faisait plus attention.

Notre première journée nous laissa des impressions assez difficiles à exprimer. — L'argent filait d'une manière rapide et nous faisait faire des réflexions sérieuses. Entre autres, serait-ce possible de pouvoir gagner suffisamment pour subvenir aux dépenses requises? Heureusement la question se résolut bientôt par l'affirmative. — Le lendemain nous devons retourner

à bord pour chercher nos bagages. — Vingt piastres mettaient une embarcation à notre disposition.

Le surlendemain le capitaine nous prêtait son canot ; nous étions cinq et nous voilà avec nos effets soigneusement placés, quittant le *Charles-Quint* et faisant voguer notre barque, tant bien que mal, vers le rivage. Nous mouillâmes dans la rue Montgomery. La ville s'est étendue plus tard de plus d'un demi-mille dans la baie. Nous étions étonné de trouver nos matelots déserteurs, gais comme des pinsons, ayant la bourse passablement bien garnie. Les passagers arrivaient continuellement, et ils les aidaient à transporter leurs bagages. Ayant bientôt appris le prix du labeur, leur trésor s'augmentait rapidement, et pour vous en donner une idée : ils nous comptaient vingt piastres *seulement*, parce que nous étions des amis, pour transporter nos bagages de l'embarcation dans la rue Montgomery. Il est vrai que c'était à travers la boue. Un waggon les transportait à notre logement à une distance de cinq minutes de marche au prix de 22 piastres. Nous nous installâmes comme des princes californiens dans une chambre de huit pieds de largeur, sur dix de profondeur à raison de 120 piastres par mois. Nos meubles étaient : nos bagages, nos lits, le plancher avec quelques matelats par dessus, et bien heureux étions-nous d'être si *élégamment* casés. Le monde, je veux dire la Californie, était devant nous ; maintenant à la recherche d'une position sociale. Après quelques jours de promenade et de recherches, je trouvais dans la rue Clay une chambre au second, de 12 pieds carrés, à raison de 150 piastres par mois. C'était effrayant, mais -c'était à prendre ou à laisser.

Un lit, une table, quatre chaises, le tout bien simple, était mon élégant ameublement, acquis par moi-même.

Mes compagnons, qui étaient des négociants et avaient des marchandises à bord, les firent transporter à des prix incroyables dans un magasin de 10 pieds de façade sur 20 de profondeur, à raison de neuf cents piastres de loyer par

mois. Leur couche se composait de hamacs suspendus le soir au plafond.

Les prix des loyers, qui peuvent paraître exagérés, ne l'étaient nullement alors. Un de mes amis qui se trouve actuellement à Paris, louait son magasin de 30 pieds de façade sur 75 pieds de profondeur à raison de 1300 piastres par mois — le tout était du canevas huilé. Le grand feu du 4 mai 1850 qui détruisit plus des trois quarts de la ville, ne nous épargnait pas plus que les autres, aussi nous étions en possession de fort peu de propriétés foncières, le jour même après l'incendie. Bien des magasins se louaient de deux à trois mille piastres par mois, malheureusement le feu qui ne respecte rien, détruit tout, et tel qui était riche le matin, le soir ne possédait plus rien.

Pour vous donner une idée, Mesdames et Messieurs, comment les choses allaient vite à cette époque, je me permettrai de vous parler un moment de moi-même. Deux jours après mon installation, je fixais mon enseigne, une plaque en cuivre que j'avais apportée d'Europe, à la façade de la maison.

Il faut vous dire que par suite du mauvais état des rues, d'où s'exhalaient des odeurs infectes, une foule d'individus étaient malades, affectés particulièrement de dysenterie grave, qui se terminait bien souvent fatalement; ce qui n'était pas bien étonnant, vu les circonstances dans lesquelles se trouvaient les malheureux malades. Ainsi il y avait presque absence totale de soins, de propreté, d'assistance quelconque. Tous étrangers les uns aux autres, personne ne s'occupait de son voisin.

Les maisons de logement, où l'on se couchait à raison d'une piastre la nuit, étaient nombreuses. L'on y entassait dans trois ou quatre bunks superposés les uns sur les autres, laissant un espace de deux pieds de l'un à l'autre, car il fallait ménager le terrain, on y entassait, dis-je, le premier venu, malade ou bien portant, pourvu qu'il payât sa piastre. Malheur à celui qui était malade, ou le devenait. — Aucun soin; à peine un peu d'eau après l'avoir attendu peut-être

une journée entière, car on n'avait pas le temps de s'occuper de malades; on préférerait qu'on s'en allât. — Mais où? Je vous assure, Mesdames et Messieurs, qu'en entrant dans ces maudits endroits, dépourvus d'air pur, mais pourvus des exhalations pestilentielle de cette masse d'individus, on se sentait comme suffoqué et on était bien heureux d'en sortir pour respirer un peu d'air frais. — Il n'est pas étonnant que pour ces malheureux malades, si isolés, si loin du pays natal, n'ayant en général pas beaucoup de ressources pécuniaires, le découragement était presque général et ils devenaient une proie facile pour la mort. Le tableau est triste mais il est véritable.

Peut-être deux heures après avoir mis mon enseigne en place, un monsieur me requiert d'aller voir un de ses amis, un négociant. — Je m'y rends, et au fond de son magasin, dans un petit coin, juste assez pour placer un petit lit entouré d'un sale rideau, je trouve mon malade, à qui tout d'abord je fis l'observation que l'endroit où il se trouvait était peu convenable pour un malade. La réponse était: « Je n'en ai pas d'autre. » — Ainsi à la guerre comme à la guerre.

Après l'examen du patient, la prescription est donnée, je veux me retirer, mon malade me requiert de revenir dans l'après-dîner, je lui dis que je trouvais cela une dépense superflue, qu'il fallait un peu de temps pour pouvoir juguler la maladie et que le prix de la visite était une once, (90 francs.) La réponse assez brusque fut: « Il ne me manque pas d'onces d'or, docteur, vous viendrez je vous prie quand je vous demande. » *All right.* — Je revins vers le soir, mon malade n'était pas empiré. Après quelques conseils, je veux me retirer, mais mon impatient patient me dit de revenir entre dix et onze heures du soir. — Sur ma réponse que les visites de nuit se payaient cinq onces d'or, mon patient d'un ton très bref m'observa de nouveau qu'il ne manquait pas d'onces d'or, qu'il me priait, pour la dernière fois, de venir le voir quand il me le commandait, et que si je ne savais ou ne pouvais pas venir, il prendrait un autre médecin. Ma décision était

bien vite prise. — Je viendrai, seulement, me disais-je en moi-même, nous verrons si vous serez aussi magnanime, quand votre compte arrivera. — La maladie dura cinq jours ; au sixième je trouve le malade devant son lit, se disant mieux, seulement une grande faiblesse lui reste. Je lui prescrivis un régime et un traitement à suivre. Mon compte est demandé. *Voici le hic.* Je prends mon carnet. Comme mon malade pendant ces cinq jours avait réclamé mes soins *très et même beaucoup trop souvent*, surtout pendant la nuit, je tergiversais et lambinai un peu, j'avais peur de querelles. — « Voyons, docteur, dit-il, ne savez-vous pas trouver votre compte ? Voici, je vais vous aider. Je suis un homme d'ordre, j'ai inscrit vos visites de jour et de nuit et me trouve votre débiteur de 486 piastres ; cela est-il juste ? — Parfait Monsieur. » Il me donna le choix de poudre d'or ou de monnaie, je préférerais la dernière, n'aimant pas beaucoup l'aspect de la poudre d'or.

Vous voyez, Mesdames et Messieurs, qu'en allant de la sorte, je n'avais pas beaucoup à craindre les grandes dépenses à faire. — Je pourrais vous citer nombre d'exemples pareils, mais je me bornerai à un seul, craignant d'abuser de votre patience. Un mot de plus pourtant. — Quelques jours après, je fus appelé pour terminer un accouchement, à bord d'un navire en rade. Je reçus pour mes services cinq cents piastres, qui était le prix ordinaire pour ces cas à cette époque.

Pour ce qui regarde l'ouvrier, le mécanicien et en général tout travail, le moindre salaire était une once d'or par jour ; l'on pouvait vraiment dire que tout se payait à prix d'or.

Permettez-moi de vous raconter une anecdote de plus. Quelques-uns de nos matelots déserteurs se trouvant en possession de quelque argent et voulant aller vite en besogne, s'associèrent ensemble et résolurent d'établir un café en plein air, en imitation de plusieurs autres déjà existants et qui prospéraient beaucoup ; ainsi au moyen de quelques caisses vides qui servaient de comptoir, et des ustensiles nécessaires

pour faire du café, que l'on vendait à deux réaux la tasse, mes gaillards moissonnaient rapidement des piastres, malgré la taxe de dix piastres par jour pour droit de place. Après avoir gagné passablement, ils vendaient leur établissement pour se rendre aux mines. Parmi toutes sortes d'individus de n'importe quelle condition, Jacques Sailor était généralement le plus heureux, la raison étant que, pour l'extraction de l'or, il fallait des hommes forts et robustes, qualités qu'en général possédait le matelot, tandis que le reste des mineurs laissaient beaucoup à désirer et bien souvent succombaient à la peine; aussi ceux qui étaient sans succès, ou incapables de soutenir le travail, ou découragés, ou malades, revenaient vers San-Francisco, disant : « C'est fini : il n'y a plus ou presque plus d'or », tandis que mon vigoureux et courageux Jacques Sailor revenait avec des bourses bien pesantes de poudre d'or. Seulement il savait rarement conserver sa fortune, si péniblement, mais rapidement acquise. Le jeu, la boisson, les femmes lui enlevaient souvent le tout au bout de quelques jours, heureux s'il échappait sain et sauf de son expérience.

En parlant de jeu, Mesdames et Messieurs, arrêtons-nous un moment sur cette triste conséquence de la découverte de l'or en Californie.

Dans les mines, dans les petites, dans les grandes villes, le jeu, le jeu, toujours le jeu. Là s'engouffrait rapidement cet or si péniblement acquis, là le malheureux qui voulait tenter de s'enrichir, de faire sauter la banque, obtenait souvent, malheureusement pour lui, un peu de succès, mais la triste fin était toujours perte totale de tout ce qu'il possédait; alors, mais trop tard, venait la réflexion, puis le désespoir, puis le suicide, souvent des vols, des meurtres.

Les maisons de jeu à San-Francisco étaient quelque chose de féérique. De grands salons magnifiquement ornés, une musique souvent exquise, car on payait un bon musicien mille piastres par mois et plus. Il y avait foule jour et nuit, entourant les tables de jeu. Ces tables étaient remplies de

pires d'onces d'or et de sacs de poudre d'or. Pas de monnaie d'argent.

Devant ces tables étaient assises de belles seņoritas mexicaines, jouant avec un sang-froid imperturbable, tout en fumant leurs cigaritas ; elles ramassaient quelquefois des masses de piles d'or, mais plus souvent on leur enlevait les leurs.

Un jour je vis un Mexicain descendre de son cheval, devant un des plus fameux établissements de jeu, nommé *La Bella Union*. Il entra. Je le suivis, il y avait foule, quoique ce fût en plein jour. A peine entré, il se met devant une table, tire de sa poche une bourse en cuir, contenant au moins dix livres d'or, et la met sur une carte. Celui qui tenait le jeu tire quelques cartes et enlève la bourse bien flegmatiquement. Mon Mexicain tout aussi flegmatiquement en pose une seconde sur une autre carte, et au bout d'un instant elle est enlevée. La troisième qu'il retira de sa poche de derrière, sous son poncho et qui paraissait plus pesante que les autres, fut enlevée en moins d'une demi-minute.

Pendant un instant, mon infortuné joueur regarda ses bourses d'or perdues, demanda une cigarita et, après l'avoir tranquillement, allumée dit : « A ce soir, seņor, » — sortit, remonta à cheval et partit au galop. L'affaire n'avait pas duré dix minutes.

Un autre jour je vis une foule réunie devant une autre maison de jeu ; avec beaucoup de peine je pus entrer ; un jeune homme qui le soir précédent avait commencé à jouer, ayant trente piastres dans sa poche, avait devant lui la moitié d'une table de jeu, remplie de piles d'onces d'or, qu'il avait gagnées. Il avait joué toute la nuit, il était alors deux heures de l'après-dîner. Je n'oublierai jamais ses traits fatigués, ses yeux qu'il pouvait à peine tenir ouverts, mais jouant toujours, gagnant toujours ; les banquiers avaient beau fournir la table de plus d'or, le fortuné joueur enlevait tout. On voyait facilement qu'il désirait se retirer et enlever son

butin, mais comment? où le mettre? ses poches n'étaient pas assez spacieuses et il ne pouvait compter sur l'assistance de personne, sachant d'avance qu'il aurait été poursuivi et volé, peut-être assassiné, car l'entourage n'était pas encourageant; d'ailleurs le banquier ne voulait pas le lâcher, sachant bien que la veine devait tourner l'un ou l'autre moment, ce qui arriva bientôt. Des masses d'onces d'or disparaissaient souvent, mais ne retournaient plus si aisément. Comme il arrive toujours, l'inférieure passion du jeu s'était emparée du jeune homme, et lui qui avait été si heureux, commence tout à coup à perdre, mais à perdre constamment; il s'excite, joue avec acharnement, double, triple son enjeu, mais, oh! fatalité, plus il joue, plus il perd; vers le soir à dix heures, il était complètement dévalisé, sa dernière once d'or avait disparu et lui qui avait été un moment le possesseur d'au moins cent cinquante mille piastres gagnées en quelques heures, sortit de la maison de jeu sans une piastre.

Des cas à peu près semblables avaient lieu assez fréquemment en 1850. La société étant nulle, les maisons de jeu étaient la seule ressource d'amusement; aussi tout le monde y allait, et l'on voyait une foule compacte dans ces beaux salons, résonnant d'une musique délicieuse, ornés de tableaux superbes, pas trop modestes pourtant. Puis le jeu dans toutes ses formes, les tables tenues souvent par de beaux anges déchus, qui servaient d'amorce pour attirer les pratiques; aussi était-ce presque impossible de résister toujours à la tentation. Heureux ceux qui perdaient au commencement, malheur à ceux qui gagnaient; la fin était toujours la *perte* de tout. Combien de fois n'ai-je pas vu de malheureux mineurs, qui ayant amassé beaucoup d'or dans les mines, revenaient à San-Francisco, risquaient ce qu'ils avaient si péniblement acquis et le perdaient souvent au bout d'une heure. Le désappointement, le désespoir, souvent le suicide étaient le résultat pour les malheureux qui voulaient aller trop vite en besogne et retourner au pays richissimes.

Les jeux ont été tolérés en Californie pendant des années d'une manière ouverte, mais enfin, les lois étant bien constituées, on les a supprimés, sans pourtant pouvoir parvenir à les abolir complètement. Jusqu'à ce moment, le jeu clandestin existe toujours, surtout parmi la population chinoise, car John semble être un joueur né et pour pouvoir jouer, il trompe, il vole, il assassine.

La police est constamment aux aguets; les amendes sont fortes, mais ces messieurs inventent toujours de nouveaux moyens pour tromper la vigilance des autorités.

Comme l'accroissement de la population californienne venue de toutes les parties du globe, avait été si extraordinairement rapide, l'ordre, les lois, la police laissaient beaucoup à désirer, aussi on entendait parler constamment de vols et de meurtres.

Une bande composée particulièrement de Mexicains et que l'on nommait les *Hounds*, (Chiens), s'était formée. Ces mal-fauteurs armés jusqu'aux dents entraient même en plein jour dans les maisons pour voler et, à la moindre résistance, assassiner les malheureuses victimes qui leur tombaient sous la main.

Heureusement, quelques hommes courageux se réunissaient pour pouvoir annihiler les *desperadoes* et au bout de quelques jours il n'en restait pas un seul. Un peu d'ordre fut rétabli, de manière qu'on pouvait se hasarder à parcourir les rues pendant la nuit, dans une ville qui, comme bien vous pensez, n'était pas illuminée au gaz ni à l'électricité; heureux pourtant si on pouvait rentrer chez soi sans rencontrer quelque joueur dévalisé, car dans ce cas le revolver devait souvent entrer en fonction.

Le commerce à San-Francisco était considérable et des fortunes colossales se faisaient en peu de temps, tout se vendait rapidement et donnait des profits incroyables. Pour en donner une idée, voici quelques prix.

Le bois de construction était un article essentiel, aussi il valait quatre à cinq cents piastres les mille pieds; tout ce qui

appartenait à l'établissement d'une maison était en proportion. Bientôt les négociants, les spéculateurs de tous pays, avides de réaliser des bénéfices énormes sur leurs marchandises, expédiaient en masse et en grande quantité, *pas toujours de bonne qualité*, toutes sortes d'articles. Ceci malheureusement produisit le trop plein et la conséquence était qu'à l'arrivée des marchandises personne n'en voulait, et les consignataires ne voulant ou ne pouvant payer les droits d'entrée et le fret, elles furent vendues publiquement et à vil prix, laissant une perte totale à ceux qui les avaient envoyées, car il fallait bien d'abord payer le droit d'entrée et le fret, et presque toujours le produit de la vente était insuffisant.

Comme toute transaction commerciale était au comptant, l'argent était fortement en demande et le taux pour l'obtenir, exorbitant. Dix pour cent par mois était le moindre prix pour lequel on pouvait l'obtenir. Bien des transactions se sont faites à douze et quinze pour cent, et, chose presque incroyable, on a payé jusqu'à trente pour cent par mois.

Une ville comme San-Francisco, bâtie exclusivement en bois, était naturellement exposée à être détruite en partie ou en totalité par le feu, aussi c'est ce qui est arrivé à différentes reprises, témoins les feux de janvier, mai et juin 1850, et mai 1851, ainsi que plusieurs autres moins conséquents.

Des millions ont été dévorés par les flammes et plusieurs individus, ayant déjà acquis des fortunes colossales, se sont trouvés ruinés au bout d'un instant.

Chose remarquable, malgré toutes ces calamités, l'on ne se décourageait pas. Le *go ahead (vooruit)* américain s'emparait de tout le monde. On s'entr'aidait beaucoup. J'ai vu souvent après un incendie, alors que le feu n'était pas encore tout à fait éteint, des charpentiers prendre mesure pour la nouvelle construction et commencer à bâtir sur les cendres chaudes encore.

Les maisons de jeu surtout, malgré les grandes pertes, étaient les premières à surgir des cendres. Pour ne pas perdre de

temps, quelques heures après le feu, on construisait des tentes, la musique jouait et le jeu était en pleine fonction.

Après chaque feu, San-Francisco renaissait comme un phénix, plus belle que jamais. Des maisons en briques furent bâties, un nouvel incendie arrivait de nouveau, elles furent détruites, ainsi que celles en fer qu'on avait importées; on les rebâtit, mais plus fortes, plus à l'abri du feu.

Je ne puis pas me défendre à relater un peu ce qui se passait pendant et après les grands incendies. Le premier cri d'alarme faisait tout le monde s'apprêter à tâcher de sauver ce qu'il pouvait, aussi tout ce qui pouvait servir de moyens de transport fut mis en réquisition et mis au service du public, mais à quel prix bon Dieu? L'on demandait de 100 à 200 piastres pour une charge et il fallait payer au comptant. Les rues étaient en mauvais état, remplies de monde et de toutes sortes de véhicules. On se bousculait, on se heurtait, on criait, on pleurait, on se renversait, perdant en tout ou en partie ce qu'on voulait sauver, et pas moyen de le ramasser, sans risque d'être écrasé. Dans bien des rues on courait à travers les flammes, couvert d'une couverture de laine mouillée, précaution inutile pour plusieurs qui ont perdu la vie en voulant sauver leurs personnes et leurs effets ou bien assister et secourir les autres.

Malheureusement chaque fois qu'il y eut un grand incendie, le vent soufflait fort, la destruction était rapide et malgré les efforts surhumains du département du feu, la grande majorité de la ville était réduite en cendres. Quelle désolation! Quelle dévastation! Ayant été deux fois victime moi-même, je sais ce qui en est. Des milliers de personnes sans abris, sans effets, étaient sur les montagnes, contemplant avec douleur les restes fumants de leurs maisons, de leurs marchandises; incertains souvent sur le sort de leurs familles, dont souvent plusieurs avaient péri dans les flammes.

Retirons-nous de ces scènes de désolation et admirons le courage, la persévérance et l'activité des habitants de San-

Francisco. La première chose à faire était naturellement de débayer les débris occasionnés par l'incendie. C'était une bonne moisson pour l'ouvrier. Les bras étaient insuffisants, aussi le labeur se payait cher. A peine quelques jours s'étaient écoulés et de nouvelles maisons, de nouvelles rues reparaissaient comme par magie. Les navires arrivaient chaque jour, chargés de marchandises, les magasins se remplissaient de nouveau; d'énormes bénéfices se réalisaient et des fortunes perdues se refaisaient rapidement; malheureusement, par suite des incendies si fréquemment répétés, toutes les ruines n'ont pas pu se relever. La seule ressource alors était d'aller aux mines où fréquemment, non sans grand labeur pourtant, on acquerrait de nouveau assez d'or pour satisfaire aux désirs les plus extravagants:

Malgré la perte de tant de millions et la ruine de tant d'individus, les incendies, qui tant de fois ont détruit San-Francisco, ont produit un résultat salubre.

Les bâtiments en bois, ni en fer même, n'offrant aucune résistance aux flammes, l'on a commencé à bâtir en briques, malheureusement ces bâtisses n'ayant pas toutes les qualités nécessaires pour résister au feu, ont été détruites encore. Finalement l'on a fini par où il aurait fallu commencer, les constructions ont été faites de manière à pouvoir résister presque certainement à l'élément dévorant.

Avant de l'oublier, permettez-moi, Mesdames et Messieurs, de vous citer un exemple de la rapidité avec laquelle on bâtissait.

Le théâtre américain, au coin de la rue Sansome et Halleck, fut construit en briques et achevé en *trente jours*. Il pouvait contenir au-delà de *deux mille personnes*.

Sous le rapport de la solidité, la suite a prouvé qu'il y avait beaucoup à désirer. Ainsi au bout de quatre à cinq ans, il a fallu le détruire. Il est vrai que les tremblements de terre l'avaient bien lézardé, joint à cela sa construction légère, le bâtiment devint dangereux et malgré toutes les réparations

qu'on y a faites, les autorités compétentes décidèrent qu'il était nécessaire, pour prévenir de grands malheurs, de détruire le bâtiment, et l'*American theatre* a cessé d'exister.

Nous avons vu, Mesdames et Messieurs, que la ville de San-Francisco était habitée par une population composée de bien d'éléments divers. Tout était dans le désordre et il fallait absolument songer à l'établissement d'un gouvernement fort et protecteur; aussi c'était une des premières pensées des Américains. Ils se mirent courageusement à l'ouvrage et bientôt la loi régnait en maître, seulement il était bien difficile de subjuguier le tout. Ainsi les vols et les meurtres étaient encore très nombreux. L'on saisissait, *quelquefois s'entend*, les coupables, mais la police, qui était très négligente, se laissait souvent séduire par l'appât du gain, et les coupables s'échappaient presque toujours des prisons, qui du reste étaient bien peu sûres.

Plusieurs juges furent accusés d'être corrompus par l'or des malfaiteurs, et les prisons n'étaient plus pour les coupables qu'un endroit d'où ils s'échappaient selon leur bon plaisir.

Le public, las enfin de la mauvaise administration des lois et ayant de bonnes raisons pour croire à la corruption des juges et de la police, se décida à prendre la loi en main et établit le *Lynch Law*. Des *mass meetings* furent convoqués et bientôt un *vigilance comittee* fut établi et fortement organisé, ayant pour adhérents la grande majorité des habitants, qui étaient décidés à protéger eux-mêmes leur vie et leurs propriétés.

Il serait trop long, Mesdames et Messieurs, de vous détailler tous les actes de ce premier *vigilance comittee*, il suffit je crois de vous dire que lorsque plusieurs des coupables eurent été pendus ou expulsés hors de la Californie, l'ordre a été rétabli, le *comittee* s'est dissous et les autorités régulières ont repris la loi en main. Pendant quelques années un meilleur gouvernement régnait, mais petit à petit, la corruption, le désordre sévissaient plus fort que jamais et un nouveau *vigi-*

lance comittee fut organisé. Toute la gent qui vivait par la loi, voyait sa bonne chance s'échapper. Plus de procès criminels, plus de gros bénéfices pour messieurs les avocats, le *vigilance comittee* s'accaparait de tout; les procès étaient bientôt faits et prompte justice rendue.

Quand cette institution si salubre et si nécessaire pour les habitants de San-Francisco avait rempli fidèlement et honnêtement son devoir, les autorités régulières ont pu de nouveau reprendre les rênes du gouvernement. Fasse le Ciel qu'une troisième apparition de la vengeance populaire ne soit plus jamais nécessaire.

Durant l'existence des deux *vigilance comitees*, il surgit malheureusement une opposition à ces institutions. Toute la gent légale, voyant sa besogne fortement compromise, ou pour mieux dire totalement enlevée, il n'est pas étonnant que MM. les juges, les avocats, sheriffs, etc., etc., formassent un parti d'*anti-vigilance comittee* qui était dénommé *Law and order men* (hommes de loi et d'ordre) de sorte que des contestations, des disputes, des haines implacables existaient parmi les partis opposés, et il y avait constamment des batailles qui souvent finissaient d'une manière fatale. Ces diversités d'opinions ont duré longtemps après la dissolution des *vigilance comitees* et c'est à peine à l'époque présente qu'on cesse de se mépriser pour avoir appartenu à l'un ou l'autre parti.

Pour vous donner une idée de l'état des choses dans les premières années, il faut que je vous dise que le gouvernement de San-Francisco était en de bien mauvaises mains.

Tout emploi était donné à celui qui obtenait le plus de voix, par l'élection populaire. Pour voter, il faut être né citoyen américain et âgé de 21 ans, ou naturalisé comme tel, après avoir séjourné cinq ans en Amérique. Le vote est universel.

Comme toutes les places gouvernementales étaient très lucratives, elles étaient bien recherchées et tous les moyens, mêmes les plus criminels, étaient bons pour les obtenir.

En Amérique, il y a une immense quantité de gens qu'on appelle *politiciens*. Ce sont ceux qui vivent exclusivement de la politique. Ils ne font aucun travail, excepté celui de courir après des places qu'ils se distribuent entre eux, aussi n'est-ce pas étonnant qu'ils inondaient San-Francisco où il y avait une riche moisson à faire. C'était dans le commencement que leurs manœuvres étaient faciles. Les négociants grands et petits s'occupaient de leurs affaires, ils n'avaient pas le temps de se mêler des élections, de sorte que messieurs les politiciens, aidés de quelques amis de la pire espèce, se partageaient le gâteau, non pourtant sans avoir les rixes les plus violentes avant et pendant les élections. Votait qui voulait, non pas une seule fois, mais souvent une dizaine et plus de fois dans différentes sections ; de là le proverbe américain : *Vote early and often* (Votez de bon matin et souvent).

Un moyen ingénieux et sûr, que possédaient les aspirants aux places, c'étaient les *ballotboxes* à double fond, qu'ils remplissaient de votes en faveur de leurs amis, qui étaient sûrs alors de sortir victorieux de la lutte.

Il va sans dire que nos autorités, constituées d'une manière si frauduleuse, nous gouvernaient mal, leur unique but étant de nous faire payer des taxes énormes et de partager entre eux autant que possible le gâteau.

Ce n'est qu'après quelques années que le peuple a commencé à se lasser de ce gouvernement, composé de beaucoup de voleurs et d'escrocs, et à s'occuper un peu des élections et surveiller la manière de les faire.

Parviendra-t-on jamais à obtenir des résultats parfaitement honnêtes par l'élection populaire ? Je crains pour ma part que c'est une utopie, qui ne sera jamais réalisée dans aucun pays, pas plus en Amérique qu'ailleurs.

Mesdames et Messieurs, comme je n'ai eu à ma disposition aucun guide pour m'aider un peu et que tout ce que je viens de vous communiquer est uniquement le produit de ma faible mémoire, j'espère que vous me pardonnerez si au lieu de

vous donner une histoire complète et bien en règle, je vais par bonds et par sauts, d'une manière bien désordonnée je le sais, mais je réclame le privilège de vous dire que, malgré mes défauts, je suis véridique et ne crains aucun déni. Si vous le permettez, je continuerai comme j'ai commencé.

L'inégalité du terrain sur lequel la ville de San-Francisco a été bâtie, a nécessité plus tard des changements à l'infini et causé des dépenses extraordinaires tant pour le gouvernement que pour les propriétaires. Ainsi quelques maisons étaient comme dans une espèce de bas-fond, tandis que d'autres étaient élevées comme sur des monticules, de sorte que pour avoir un plan régulier, il a fallu remonter les unes et descendre les autres. Vous pouvez vous imaginer, Mesdames et Messieurs, ce qu'il a fallu de dépenses pour parvenir à ce but. Pour vous donner un exemple de l'esprit inventif de messieurs les Américains, je vous choisirai parmi une foule de cas semblables, l'*American hotel*, situé dans la rue Sansome. La partie de cette rue ayant nécessité une quinzaine de pieds de remblai, il fallait nécessairement relever d'autant les bâtiments construits dans cette partie de la rue.

L'*American hôtel* est un bâtiment en briques à trois étages d'environ 50 pieds de front et autant de profondeur. Ce bâtiment fut construit alors que la main-d'œuvre et le matériel étaient très élevés en prix. Que faire? le démolir et le rebâtir semble être la réponse à cette question. Mais ce moyen était bien ruineux et coûteux pour le propriétaire; aussi contrairement à ce que l'on aurait fait dans toute autre partie du monde et après avoir écouté l'opinion de quelque *Smart Yankee*, il fut décidé, chose presque incroyable, que l'*American hotel*, au lieu d'être abattu et reconstruit de nouveau, resterait en place et serait majestueusement et comme par magie élevé jusqu'à la hauteur voulue. Cette espèce de miracle moderne, cette conquête de la science fut accomplie; et maison, meubles et personnel, lentement mais sûrement, s'élevèrent ensemble, au moyen du pouvoir hydraulique. Je crois qu'il a fallu à peu

près trois semaines pour accomplir ce chef-d'œuvre de travail et mettre l'*American hotel* au grade voulu. Par le même procédé beaucoup d'autres bâtiments en briques ont été élevés de vingt à trente pieds de hauteur. Je l'ai vu de mes propres yeux.

J'avais raconté ce qui précède à quelques amis, qui *semblaient*, ce que l'on nomme vulgairement je crois, le gober, mais bientôt j'entendais dire par d'autres amis, qu'il était bien permis à un voyageur d'exagérer un peu, mais qu'il ne fallait pas abuser ainsi de la crédulité de ceux qui voulaient bien m'écouter. Il est vrai que le vrai paraît souvent invraisemblable.

Il n'est pas rare à San-Francisco de voir des maisons en bois à deux, trois et quatre étages, se promener pour ainsi dire dans les rues, pour aller occuper très souvent à de grandes distances d'autres emplacements. Il n'y aurait rien d'étonnant si cette promenade se faisait seulement sur des routes horizontales, mais on les voyait monter et descendre les rues montagneuses, qui abondent dans la partie haute de la ville.

La cause de la transmigration des maisons est, que dans le bas de la ville, où est établi le grand commerce, on construit de magnifiques bâtiments en briques et l'on fait déloger ailleurs ceux en bois.

J'ai vu un bâtiment en bois qui devait céder sa place à un nouvel hôte, mais qui était trop large pour pouvoir traverser quelques rues, d'abord scié en deux, pour se réunir de nouveau dans son nouvel emplacement à au moins un mille de distance.

Le mot *impossible*, d'après Napoléon I, ne devrait pas se trouver dans le dictionnaire. Le Yankee suit ce dicton dans sa plus grande étendue. Donnez-lui assez d'or et l'impossible n'existe plus; *go ahead* est son cri de ralliement.

Pour faire voyager des maisons dans les rues il faut nécessairement que celles-ci soient en plus ou moins bon état. Pour commencer on a d'abord planchéié ces rues et l'on

pouvait les parcourir aussi facilement qu'un salon, malheureusement ce pavement n'était pas de longue durée et offrait de graves inconvénients, surtout là où il fallait monter et descendre sur des pentes bien rapides. Petit à petit on a remplacé le planchéiage des rues par toutes sortes de pavements et après des millions de dépenses on a fini par n'en trouver qu'un seul de bon : c'est le *Belgian pavement*, qui s'établit dans toute la ville.

Je pense, Mesdames et Messieurs, que nous pouvons être fiers de voir que dans des pays étrangers on sait apprécier notre système de pavement belge comme le meilleur en existence.

Comme je vous l'ai déjà dit, Mesdames et Messieurs, je vais par sauts et par bonds et j'espère que vous me permettrez de sauter plusieurs pas en arrière.

La main-d'œuvre, dans les premières années de la découverte de l'or, était fort élevée, c'était le bon temps, l'âge d'or de l'ouvrier. Je crois vous avoir déjà dit qu'une journée de travail se payait une once d'or par jour au moins ; aussi avec un peu d'économie et de l'ordre, l'ouvrier accumulait rapidement une petite fortune, et plusieurs qui travaillaient dur à l'époque, se trouvent à la tête de grandes fortunes dans ce moment-ci.

Dans le principe, alors que la famille n'existait pour ainsi dire pas, on prenait ses repas généralement au restaurant et il fallait nécessairement employer beaucoup d'assistants, qui ne donnaient leurs services qu'en proportion du taux ordinaire du travail. Ainsi un chef cuisinier se payait de trois à cinq cents piastres par mois. Les garçons avaient un salaire de 180 à 200 piastres par mois. Les laveurs d'assiettes cent piastres. Il n'était pas rare de se voir servir par des gens de la noblesse, par des avocats, des juges etc. qui étaient forcés, faute d'argent, de travailler afin d'amasser le nécessaire pour se rendre aux mines et trouver là assez souvent la fortune pour l'obtention de laquelle ils s'étaient

expatriés, abandonnant tout, famille, amis, parents. Hélas, que de déceptions, que de misères, que de pertes d'existence, ont souvent été le résultat des efforts les plus courageux pour obtenir les faveurs de dame Fortune.

Le blanchissage dont on ne peut se passer dans aucune partie du monde, était une véritable nécessité de luxe, car il fallait payer dix-huit piastres, plus tard, douze piastres pour le blanchissage d'une douzaine de chemises ; aussi on les portait généralement un peu plus longtemps que d'habitude et même souvent on préférait les remplacer par de nouvelles éditions, jetant les vieilles dans les rues.

Au fur et à mesure que John Chinaman a augmenté la population, le prix de la main-d'œuvre a beaucoup diminué et tout a diminué jusqu'à un taux raisonnable, trop raisonnable même, ce qui est la grande cause du mécontentement de la race blanche contre l'invasion formidable des Chinois, dont l'entretien pour vivre étant comparativement moins dispendieux que celui de n'importe quelle autre nation, leur permet de soutenir la concurrence et de travailler à prix très réduit. Ainsi le service des domestiques, qui se payait pendant longtemps à 50 piastres et au-delà par mois, est réduit actuellement à 15, ou 20 à 30 piastres par mois, et à ce prix quel service obtient-on ?

Il faudrait presque un volume pour décrire les prétentions, les singularités, les drôleries des serviteurs. Pour n'en citer qu'un exemple, si votre domestique appartient au sexe féminin, il faut savoir que n'importe laquelle se croirait avilie, dégradée, si elle consentait à cirer des bottes ; aussi elle refuse avec dédain une demande si absurde et prend son exit du haut de sa grandeur.

Quant à John Chinaman, quoique souvent il laisse beaucoup à désirer, au moins il cire les bottes. Outre quelques instincts pour le mal, propres du reste à toute l'espèce humaine, John Chinaman a une propension innée pour s'approprier ce qui ne lui appartient pas ; aussi faut-il avoir

constamment l'œil sur lui, et, malgré la plus grande vigilance, il parvient à vous dévaliser. Une de ses premières tentatives pour voler, est d'examiner toutes les serrures et trouver une clef quelconque qui puisse ouvrir un meuble qu'il croit, ou sait, contenir de la monnaie ou des bijoux. Pour commencer il vole un peu; si l'on ne s'en aperçoit pas, il vole de plus en plus et souvent, si on a le malheur de laisser de fortes sommes ou des bijoux dans un meuble, mon ami John *est non est*, enlevant tout le magot avec lui. Enfin le vol sous toutes les formes est pratiqué par messieurs les Chinois, qui souvent ont commis des meurtres pour parvenir à leur but. Le jeu, où ils voient tout engloutir, est presque toujours le mobile de leur penchant naturel. Parmi les Chinois se trouvent une masse d'assassins nommés *Highbinders* ou bravi, qui sont toujours prêts moyennant la somme de quelques centaines de piastres, selon le cas, à exterminer les malheureux qui leur sont désignés. Ces meurtres s'accomplissent souvent en plein jour, et il est très difficile de saisir les coupables. En voici la raison. Il y a à San-Francisco des quartiers entiers habités presque exclusivement par des Chinois, qui se trouvent toujours en grand nombre dans les rues et habillés presque tous de la même manière; il est facile à l'assassin de se faufiler dans la foule et éluder les recherches de la justice. Une autre difficulté est que ceux qui ont été témoins du crime n'osent, ou ne veulent la plupart du temps, témoigner en justice, de peur d'être assassinés eux-mêmes par le coupable ou ses amis. Il est en outre presque impossible de croire au témoignage d'un Chinois, car il ment avec un aplomb incroyable. Dans les grandes occasions, quand John doit prêter serment à la cour, il se fait porter un coq vivant, dont il coupe la tête. C'était son serment solennel selon lui, mais malgré cette formalité il se parjurait bien souvent.

Le nombre des Chinois habitant San-Francisco est d'au moins 40,000. La grande majorité habite ce que l'on nomme *China town* (ville chinoise). Là on les voit constamment en

masse, obstruant les rues de manière à rendre la circulation difficile. Ce quartier a pris un caractère tout à fait chinois, et l'on pourrait se croire en Chine. Tout est boutique, hôtels, restaurant chinois, mais tout à fait chinois. Dans quelques rues tels que la rue Sacramento et Dupont, le haut commerce est établi. Parmi ces grands négociants il s'en trouve plusieurs qui sont riches à millions. Ce sont eux qui importent de la Chine tout ce que la Chine peut produire pour l'entretien de ses célestes sujets, qui en général sont assez patriotiques pour préférer les produits de leur pays à ceux de tout autre. Aussi on voit étalé dans le quartier chinois leurs végétaux, leurs mille et une formes de poissons secs, qui laissent émaner une odeur très désagréable. Plus loin on voit des boutiques contenant des chinoiseries, impossibles à décrire. Les pharmacies chinoises sont abondantes, ainsi que de petites boutiques où un simple individu se trouve flegmatiquement assis, fumant sa pipe et vendant constamment sa préparation d'opium.

Cet article est pour le Chinois d'une grande importance, et comme les droits d'entrée sont fort élevés, mille et mille moyens sont inventés pour introduire l'opium frauduleusement et éluder les recherches les plus minutieuses de la douane. On ne peut s'empêcher de rire quand on voit les misérables figures de ceux qui sont découverts, quand on leur enlève leur butin et qu'on les fait marcher vers la prison, pour aller se débrouiller plus tard avec la justice.

Le penchant pour fumer l'opium est pour ainsi dire général chez le Chinois. Son effet sur l'économie est toujours pernicieux, et l'on voit les malheureux qui ont contracté la funeste habitude de le fumer, parcourir les rues avec des figures hideuses, pâles, les yeux hagards et ternes. L'habitude une fois contractée, il est impossible de s'en déshabituer, et pour satisfaire à sa fatale passion, le Chinois recourt à tous les moyens possibles pour se procurer de l'opium, le vol et le meurtre ne formant pas exception.

Malheureusement la passion de fumer l'opium a gagné toutes les nationalités, sans distinction d'âge ni de sexe. Ainsi l'on voit dans le quartier chinois de misérables bouges, et dans des caves bien noires et bien sales, on peut pour une certaine somme se jeter sur un grabat infect, fumer l'opium et s'abrutir comme un Chinois. Il n'est pas rare d'y trouver de tout jeunes garçons et filles.

La police a beau faire son possible pour découvrir ces établissements pernicious et punir selon la loi, mais de nouveaux moyens sont toujours inventés pour continuer le terrible trafic. Le croirait-on? La passion de fumer l'opium a tellement fasciné quelques individus mâles et femelles, qu'ils la satisfont chez eux, où la police n'a plus rien à voir. C'est une véritable épidémie dont le résultat doit nécessairement devenir bien funeste, si on ne parvient pas bientôt à s'en rendre maître.

L'autre grande passion du Chinois est le jeu.

Les maisons de jeu sont strictement défendues, mais la police est constamment dépistée dans ses recherches, par les mille et un moyens pratiqués par les Chinois. Pour satisfaire sa passion pour le jeu, le Chinois sacrifie tout. Tous les moyens lui sont bons.

Adjacentes aux principales rues se trouvent des allées étroites et sombres où pullule comme des fourmis, une nombreuse population croupissant dans des habitations sales et dégoûtantes, où l'on dirait que l'existence est impossible. Les autorités sont constamment occupées à tâcher de mettre un peu d'ordre dans ces endroits infects, où s'engendrent souvent des épidémies. Mais impossible; à peine une inspection générale et bien en règle a eu lieu, que quelques jours après la même malpropreté existe, heureux si elle n'a pas augmenté.

Des épidémies de petite vérole ont souvent sévi à San-Francisco. Impossible d'exécuter les lois sanitaires parmi la population chinoise. Ils trouvaient trop souvent le moyen de cacher aux autorités des cas graves de la maladie, qui en la propageant parmi eux, en augmentaient le danger pour le reste de la population. Pour échapper, la punition infligée pour manque de

rapporter aux autorités des cas de petite vérole, messieurs les Chinois jetaient souvent les cadavres de leurs morts dans la rue; non seulement ils se bornaient à n'y jeter que les cadavres, mais souvent on trouvait dans leur quartier des moribonds succombant à n'importe quelle maladie. Tout cela en définitif pour éviter les frais d'enterrement.

Mesdames et Messieurs, jetons un voile sur ces horribles pratiques d'une population barbare, qui infecte les malheureux pays où elle vient s'implanter, mais continuons pourtant à vous relater quelques autres horreurs que cette horde des enfants du Céleste Empire importe à sa suite.

Des enfants en bas âge, arrachées à leur famille, vendues à des trafiqueurs en chair humaine, sont embarquées sur presque chaque navire qui part de la Chine et aussitôt à leur arrivée dans le port, sont enlevées bon gré mal gré par d'horribles monstres qui se divisent le butin, pour le livrer immédiatement à la plus vile prostitution. Les autorités font leur possible pour anéantir le mal. Ainsi ils arrêtent les nouvelles arrivées, qui, si elles le désirent, peuvent réclamer leur liberté sur le sol américain. Quelques-unes acceptent le secours offert à leur triste position, et sont alors ou renvoyées dans leur pays, ou placées chez de bons Samaritains, mais malheureusement, la plupart initiées au vice pendant le trajet et éblouies par l'espoir d'acquérir promptement une bonne fortune, acceptent toutes les conséquences et les horreurs de la prostitution à laquelle elles vont se livrer, ignorant le triste sort qui leur est presque toujours réservé.

Les bouges dans lesquels végètent ces malheureuses, sont dégoûtants de malpropreté. Les vols et les meurtres y sont fréquents. Deviennent-elles affectées des conséquences de la prostitution, ce qui est presque toujours le cas, les marâtres qui les ont dans leur pouvoir, les chassent, heureuses si elles peuvent trouver le chemin des hôpitaux, pour y terminer leur triste carrière.

Un des caractères spéciaux du Chinois est qu'il est essen-

tiellement *imitateur*, rarement *inventeur*. Comme il est apte à tout apprendre, on le voit bientôt se servir de la machine à coudre et travailler à prix très réduit dans les manufactures de toutes espèces où l'on se sert de ces machines. Le blanchissage qui était une grande ressource pour plusieurs familles blanches, est presque exclusivement fait par les Chinois, qui ont des établissements par toute la ville.

On leur a appris à fabriquer des cigares, et bientôt on en a vu des milliers travaillant pour leur propre compte et débitant leur marchandise dans de petites boutiques situées dans toutes les parties de la ville. Ils éludent par toutes sortes de machinations les droits à payer sur la fabrication des cigares, de sorte qu'en vendant à bon compte, ils font encore facilement la concurrence aux autres marchands.

La fabrication des allumettes phosphoriques est frappée d'une forte imposition. John est parvenu à les fabriquer parfaitement et en les vendant clandestinement, il fait un énorme bénéfice. De temps en temps il est pris sur le fait, alors une amende de cinq cents piastres ou l'emprisonnement pour six mois lui est infligé. Il préfère généralement la dernière punition et recommence plus tard la fabrication d'allumettes, mais avec plus de précaution.

Il n'est pas de métier que le Chinois croit en-dessous de lui d'apprendre, et d'apprendre vite. On le recherche partout parce qu'il travaille à bon compte et presque aussi bien que n'importe quel autre individu de n'importe quelle nation. Le résultat de tout ceci est le rabais de la main-d'œuvre et la presque impossibilité d'entrer en concurrence avec les Chinois. Ils se contentent de peu pour leur nourriture, qui consiste principalement en riz importé de leur pays. Leur principale nourriture animale est le porc. Quant au poisson, ils sont bons pêcheurs et la baie est là pour l'attraper. Ils cultivent leurs propres légumes chinois, parmi lesquels il y en a d'exquis, mais dont cependant la population blanche ne veut pas. Dans le quartier chinois l'on ne voit que boutiques où

l'on vend tous les produits de la Chine, et comme il y a une bonne quarantaine de mille Chinois à San-Francisco, on peut à peine circuler dans les rues de leur quartier, où l'on se croit véritablement en Chine; aussi il n'y a pas un étranger arrivant à San-Francisco qui ne veuille visiter China-town, et assister au moins une fois à leurs représentations théâtrales, qui sont vraiment remarquables, ne fût-ce que par le contraste avec ce que l'on s'attend à voir dans un théâtre. Il faudrait un volume pour décrire convenablement ce qui s'y passe. Une particularité d'une représentation théâtrale chinoise est, qu'elle dure quelquefois trois et quatre semaines, avant qu'on en voie la fin.

L'élément chinois, que l'on regardait au commencement comme un bienfait pour la Californie, est devenu un véritable fléau. Leur nombre s'accroît si rapidement, il y a tant de surplus de la population en Chine, qu'aussitôt qu'il y a la moindre chance de réussite, ils se déversent sur le malheureux pays qu'ils convoitisent.

Il est impossible à quiconque n'a pas habité une contrée où le Chinois abonde, d'avoir la moindre idée de l'influence funeste que cette population exerce sur ce pays. Laissant de côté l'introduction de la prostitution, du jeu, de la passion à fumer l'opium qui s'étend parmi toutes les classes, etc., etc., le rabais pour la main-d'œuvre dans tous les métiers, est un mal terrible pour toute autre population qui lutte en vain contre les Chinois envahisseurs. Aussi n'est-ce pas étonnant que nous avons eu à passer des moments d'angoisse par suite du soulèvement de la grande majorité des ouvriers, qui ne menaçaient rien moins que de faire couler le sang à flots, jusqu'à ce que le dernier Chinois eût disparu.

Il a fallu que des hommes du grand commerce, des capitalistes, des propriétaires, se réunissent ensemble sous la protection du gouvernement pour arrêter la masse populaire que l'on voyait armée en plein jour, sous la direction d'un traître, Irlandais de naissance, nommé Kearny, se diriger

par milliers vers les manufactures et ordonner aux chefs de renvoyer les Chinois dans leur emploi, les menaçant d'incendier, faute d'obéissance, leurs fabriques et de pendre les propriétaires à la lanterne.

Quelques bandes de ces effrénés portaient une potence pour drapeau. On marquait les maisons où l'on savait qu'il y avait des domestiques chinois et l'on faisait la menace d'incendier toute la ville si les habitants ne voulaient obéir à leurs ordres.

Un commencement de révolte a eu lieu, quelques maisons ont été incendiées, des combats sanglants et mortels même ont eu lieu, heureusement que le mouvement opposé a eu le dessus et petit à petit la tranquillité a reparu, mais laissant couvrir le feu sous la cendre.

Je ne veux pas discuter la question de la rationalité de la révocation du traité avec la Chine, c'est une question bien épineuse ; heureusement, qu'une solution qui paraît satisfaisante a mis fin à la grande effervescence qui existait en Californie contre les Chinois.

Pendant au moins deux ans les habitants de San-Francisco ont vécu dans une atmosphère de terrorisme. Journallement les ouvriers menaçaient d'incendier la ville, de piller les grandes maisons, de tuer les négociants et les capitalistes et de faire couler le sang dans les rues jusqu'à la hauteur du genou.

Tout naturellement les conséquences de cet état de choses devaient être fatales à San-Francisco. L'interruption générale de toute construction fut le premier effet, ensuite la baisse des propriétés. Une masse de gens ayant gagné peur et ne voulant plus rester en Californie, offraient leurs propriétés en vente, à tout prix, de sorte que la propriété foncière a baissé énormément et ne s'est plus relevée depuis.

Pendant mes 32 ans de séjour à San-Francisco, j'ai nécessairement pu observer souvent des mouvements de hausse et de baisse en tout et pour tout. L'habitant de San-Francisco y ayant vécu pendant une certaine période, semble changer

complètement son caractère. Ainsi il devient très impressionnable, très hardi, très entreprenant *d'abord*, ensuite il plonge à tête perdue, pour ainsi dire, dans toutes sortes de spéculations; de là, de grands succès pour quelques-uns, de grands revers pour la plupart. Avec cette disposition acquise, une fois sur le sol californien, il n'est pas étonnant de voir des variations rapides, souvent déraisonnables, mais presque toujours fatales pour les masses.

Ceci nous mène forcément aux spéculations dans les mines.

Un fait incontestable est que la Californie est le pays merveilleux qui n'a pas d'égal dans le monde pour la production des métaux précieux, principalement l'or et l'argent. Je me propose de vous donner une revue abrégée et très incomplète de l'exploitation et de l'extraction de ces métaux précieux.

La première découverte de l'or date de janvier 1848, mais l'on prétend que les pères missionnaires jésuites connaissaient depuis longtemps l'existence de l'or en Californie et qu'ils en avaient fait une bonne récolte.

Nous avons vu qu'aussitôt la découverte de l'or ébruitée, la nouvelle s'est étendue sur toute la surface de la terre, qui de toutes parts a envoyé des individus hardis, entreprenants et avides surtout de venir exploiter les terrains aurifères. Une fois sur les lieux, tout ce qu'il y avait à faire, c'était de se rendre à l'endroit de la première découverte, de choisir celui qui paraissait convenable, généralement vers les rivières, et de réclamer et de faire enregistrer l'endroit choisi. Chaque individu avait droit exclusif à une étendue d'une centaine de pieds carrés, plus ou moins, selon les localités et selon les règles que les mineurs se traçaient entre eux. Les premiers travaux consistaient à tâcher d'avoir un ustensile quelconque, généralement un bassin en fer blanc, capable de contenir une dizaine de kilos de gravier, que l'on ramassait sur le claim, et d'aller vers la rivière pour opérer le lavage.

Ce lavage consistait à immerger le bassin dans la rivière, à le secouer continuellement, ôtant d'abord les matières grosses,

puis le sable, puis une poudre noirâtre, et finalement l'on apercevait plus ou moins de paillettes jaunâtres qui étaient de l'or. Quelquefois la récolte était bonne et montait de quelques cents, jusqu'à une, deux ou trois piastres, d'autres fois on voyait à peine la couleur de l'or. Ce moyen primitif de récolter le métal précieux était lent et donnait beaucoup de perte ; il a été bientôt remplacé par les *rockers*, espèce de berceau qui contenait une centaine de livres de gravier, sur lequel un individu jetait constamment de l'eau pendant que l'autre berçait le *rocker*. Ce berceau était divisé par 3 à 4 plaques en tôle percées de trous, la dernière plaque ayant des trous plus petits que les autres, laissait passer l'or au fond, d'où on le retirait à la fin de la journée.

Ce second procédé qui était très imparfait encore et laissait beaucoup de perte, fut remplacé par le *Long Tom*, qui était une espèce de berceau de sept à huit pieds de long pouvant contenir une beaucoup plus grande quantité de gravier.

Cet instrument demandait plusieurs hommes pour le faire fonctionner. Ainsi l'un était constamment à pomper l'eau, l'autre à remuer le gravier, et un autre pour fournir constamment le *Long Tom* de ce gravier. Comme par ce moyen on perdait encore beaucoup d'or, on a commencé à se servir de mercure, qui en s'amalgamant avec l'or, a donné un meilleur résultat. Tous les graviers exploités déjà par les moyens indiqués ont été lavés et relavés plus tard par des Chinois, qui avec leur patience ordinaire, y ont trouvé une bonne quantité d'or. Plus tard les rivières ont été exploitées et dans quelques endroits des fortunes immenses ont été trouvées dans la claie appelée *bedrock* ou lit de la rivière. Tous ces moyens pour l'extraction de l'or fournissaient généralement des paillettes de ce métal, quelquefois des pépites plus ou moins pesantes soit en or pur ou mélangés avec d'autres matières.

Tant que le mineur était satisfait de son travail il restait à son claim, mais au moindre bruit qu'on avait découvert des endroits plus riches, il abandonnait tout, suivait les *prospec-*

tors, heureux s'il ne s'était pas trompé dans son nouvel espoir de faire mieux. Très souvent des individus en allant à la découverte et en gravissant les rochers, ont trouvé ce que l'on appelle des poches, d'où ils retiraient quantité de pépites, plus ou moins pesantes, leur valeur montant souvent à plusieurs milliers de piastres.

La description des moyens primitifs dont on se servait au commencement pour l'extraction de l'or, quoique bien incomplète, est, me paraît-il, suffisante pour vous donner une idée des moyens que presque un chacun possédait pour acquérir de l'or en plus ou moins grande quantité, montant souvent de 50 à 100 piastres par jour. Il me faudrait écrire des volumes pour vous faire connaître tous les procédés dont on s'est servi pour l'exploitation des mines.

Bien des personnes croient que les mines ne fournissent plus d'or, c'est une grande erreur, l'on en découvre tous les jours de nouvelles.

Malheureusement les mines les plus riches ne sont pas inépuisables, l'expérience a prouvé le contraire, et telle mine qui donnait mensuellement pendant des années deux millions de dollars de dividende et dont les actions se vendaient huit cents piastres, ne fournit plus rien et les actions se vendent à peu près une demi-piastre actuellement; mais on y travaille toujours, prétendant qu'à quelques cents pieds plus profondément, ou un peu plus à droite, ou à gauche, ou en avant, ou en arrière, l'on rencontrera encore la veine; peut-être plus riche que jamais. En attendant, il faut payer, toujours payer des *assessments* (taxations) pendant des années, pour trouver quoi? L'avenir le démontrera.

Le quartz aurifère se trouve en veines et en filons, qui sont très nombreux. Ils ont une direction générale de n.-n.-ouest, et de s.-s.-est, parallèles avec l'axe central de la Sierra Nevada.

Le quartz aurifère est pilé par des moulins de grande force et on en extrait l'or, par l'amalgamation avec le mercure. On dirait que c'est tout simple: piler le quartz aurifère et en

extraire l'or par l'amalgamation avec le mercure. Mais avant d'en venir là, que de travail, que de peines, que de dépenses, que de spéculations, que d'espoirs déçus, quel horrible trafic, quelles manipulations honteuses, et menteuses surtout, pour entraîner les malheureuses victimes à leur perte !

Si vous me le permettez, Mesdames et Messieurs, je vous donnerai un petit aperçu qui vous fera connaître un peu les roueries dont on se servait pour allécher les crédules victimes, qui venaient déposer partie ou totalité de leur fortune dans un gouffre, d'où, au lieu d'une plus ou moins grande fortune, sortait trop souvent la ruine et tout ce qui s'ensuit. Trop tard l'on s'apercevait qu'on avait à faire à de véritables vampires, qui suçaient sans merci le sang de leurs victimes.

Voici le *modus operandi*, dont on se servait généralement pour vendre au public une mine à quartz aurifère.

M. A, B ou C, soit chacun en particulier, soit conjointement, parcouraient les régions aurifères. L'un ou l'autre, ou tous ensemble, trouvaient un gisement de quartz, présentant les apparences et l'indication de contenir en plus ou moins grande quantité les métaux précieux, or et argent.

La trouvaille une fois faite, on localisait l'endroit en mettant des poteaux aux quatre points cardinaux du terrain que l'on avait choisi et qui avaient une étendue de quelques pieds carrés plus ou moins selon les localités et les conventions faites entre mineurs de l'endroit. Tout ce qu'il s'agissait de faire alors était de faire enregistrer l'endroit choisi auprès du *recorder*, et de se mettre à l'ouvrage, pour développer la mine endéans quelques jours. Ces formalités remplies, on était propriétaire en règle du terrain choisi.

De deux choses l'une, ou le propriétaire vendait ce qu'il pouvait son terrain, ou, à l'aide de compagnons, l'on se mettait au développement de la mine *supposée*.

Après quelques jours de travail, il arrivait quelquefois que l'on trouvait des fragments de quartz aurifère et on avait l'espoir de trouver une veine, à plus ou moins de profondeur,

plus ou moins riche, plus ou moins large; allant dans une plus ou moins bonne direction. Une fois à ce point, on formait une société, on donnait un nom à la mine, *supposée* s'entend, car on n'avait encore que des indications qui souvent étaient fallacieuses. L'on divisait le terrain en autant de pieds ou des sections de pieds; chacun des membres prenait sa part et recevait des certificats.

L'incorporation de la mine était le second point. Les formalités selon la loi accomplies, tout fut de nouveau enregistré et la mine était incorporée au capital de un, deux, dix millions; divisée en autant d'actions que la société désirait. Un président, un trésorier, un secrétaire et quelques membres actionnaires furent élus et l'affaire était faite.

Maintenant pour développer la mine il fallait de l'argent. Le moyen de l'obtenir était le suivant: généralement un journal quelconque était payé pour écrire un article pompeux sur la découverte extraordinaire d'une mine, qui offrait toutes les apparences d'être la plus riche de la Californie. Des spécimens que l'on avait obtenus ou achetés Dieu sait où, étaient exposés à l'examen du public et les actions étaient en vente. Du plus ou moins de bruit de grosse caisse dépendait souvent le prix de ces actions. Aussitôt quantité suffisante d'actions vendues, la direction de la mine s'assemblait et décrétait un arrosement, à prélever sur chaque action et à être payé endéans le mois généralement. Faute de paiement à l'époque voulue, les actions étaient insérées dans un journal comme délinquantes et à vendre à l'*auktion* publique tel jour, telle heure.

Si les premiers acheteurs réussissaient à faire mousser la veine, ils vendaient avec bénéfice. Mais bientôt l'arrosement était à payer parce qu'il faut de l'argent, toujours de l'argent pour travailler la mine. Souvent à ce moment, quelques malheureux étant dans l'impossibilité de payer l'assessment, leurs actions furent vendues et rachetées par d'autres, profitant du déchet de ces actions.

De deux choses l'une, ou la mine à laquelle on travaillait toujours offrait de temps en temps *l'espoir* de trouver de l'or ou de l'argent, ou l'on ne trouvait rien, mais on travaillait toujours, espérant trouver l'or plus profondément.

Dans les deux cas il fallait toujours se procurer de l'argent par des assessments réguliers tous les 2 ou 3 mois. Bientôt il fallait des machines bien coûteuses, et les arrosements devenaient plus forts et plus fréquemment répétés.

En attendant, les actions étaient sur le marché et se vendaient à des prix bien variés, selon les nouvelles vraies ou fausses qui provenaient de la mine, sur sa plus ou moins bonne apparence.

Vous dire, Mesdames et Messieurs, ce qui se pratiquait de floueries et de vols est impossible.

Il n'y avait en général dans le secret sur la véritable situation de la mine que les grands détenteurs d'actions et les membres de la direction.

Si les nouvelles que ces messieurs transmettaient par télégraphe ou autrement avaient été toujours véritables, la spéculation sur les mines n'aurait pas causé tant de ruines sur les masses et ce commerce aurait pu se faire aussi honnêtement que tout autre ; mais bien souvent, et l'on pouvait dire presque toujours, ces nouvelles étaient fausses et servaient à faire des millionnaires de quelques malhonnêtes, pour ne pas dire plus, qui étaient dans le secret.

Voici le tour : une mine présentait bonne apparence ou donnait déjà du quartz assez riche et en assez grande abondance pour pouvoir bientôt payer des dividendes. Les intimes levaient un peu le voile, les actions montaient immédiatement en valeur, se doubtaient, triplaient, centuplaient même, au bout de fort peu de temps. Les intimes, toujours possesseurs d'une masse d'actions, les vendaient au plus haut prix. Le malheureux public, alléché par la hausse journalière des actions, commence à acheter timidement d'abord, mais de plus en plus hardiment par la suite. Il voit son capital

augmenter tous les jours, considérablement d'abord, au-delà de toute attente plus tard. Alors il arrive que quelques élus, satisfaits d'un bénéfice plus que raisonnable, vendent et réalisent une fortune plus ou moins grande, tandis que la grande majorité des spéculateurs, éblouis par leur énorme bénéfice et l'espoir de le voir accroître constamment, tenaient bon et conservaient leurs actions. Mais oh malheur ! une petite rumeur commence à circuler sourdement, comme dans le *Barbier de Séville* : « C'est d'abord un petit vent, rasant la terre, puis etc. etc. » L'un ou l'autre a reçu un télégramme, la mine ne paraît plus si bonne, elle ne donne plus autant d'or ; la mine n'est pas aussi large qu'on supposait, ou ne s'étend pas aussi loin qu'on le croyait et mille autres bruits plus ou moins faux. Le résultat est à prévoir. Le détenteur d'actions, plus tôt ou plus tard, est informé de ces mauvaises nouvelles ; la peur gagne naturellement et il vend en tout ou en partie et presque toujours à grande perte, heureux si ce premier revers ne l'a pas ruiné.

Mais que font les intimes ? Ils rient sous cape et se moquent de la misère du public. La nouvelle, ils le savent, était fausse, mais le coup a réussi, une peur panique s'est emparée des spéculateurs, ils vendent tout, les malheureux, et les intimes que font-ils ? ils achètent tout ce qui est à vendre.

A peine ont-ils en leur possession tout ce qui était pour ainsi dire jeté à bas prix sur la place, que les actions qui n'avaient fait que baisser, restent tout à coup stationnaires et bientôt après, une autre petite rumeur survient, communiquée aux amis des intimes d'abord, puis se répand dans le public. La mine est bonne, elle est riche ; bientôt elle payera des dividendes, ou si elle en payait déjà, les dividendes seront doublés.

Le malheureux spéculateur se ranime, comme la première fois timidement d'abord, mais plus hardi ensuite que jamais ; il achète de nouveau ; les actions augmentent rapidement, il

achète de plus en plus, il engage tout ce qu'il a, il grève ses propriétés, il est sûr maintenant, il sera riche comme Crésus.

Que font les intimes de nouveau? Les actions qu'ils avaient rachetées à bas prix par suite de leur manipulation frauduleuse, ils les vendent à haut prix, ils écoulent jusqu'aux dernières et se frottent les mains. Pauvre public! il s'est laissé prendre une seconde fois, et ce ne sera pas la dernière. Il est gonflé d'espoir, bâtit des châteaux en Espagne, souvent fait des extravagances folles.

Mais que font les intimes de nouveau? Ils ont amassé quelques millions, ils n'ont plus ou fort peu d'actions, il leur en faut de nouveau. Mais à bas prix surtout. Comment les obtenir? Comme les deux premières fois. Rien de plus facile. Une petite mauvaise nouvelle, la peur fera le reste. Le public devient de plus en plus pauvre, une ruine complète est imminente, mais les *intimes* toujours se sont rengorgés de quelques millions de plus, aux dépens des spéculateurs.

Vous pouvez concevoir, Mesdames et Messieurs, que ces manœuvres frauduleuses constamment répétées, ont nécessairement dû avoir pour résultat la ruine de la masse et l'accumulation de centaines de millions pour quelques-uns, qui se moquent de la crédulité de leurs concitoyens.

Il est impossible de décrire la situation des malheureux qui avaient spéculé dans les mines, et leur nombre était grand. On pourrait dire que la passion de spéculer était générale, malgré les revers de la plupart de ceux qui avaient hanté le tigre. En effet, hommes, femmes, enfants mêmes, domestiques, gens de toutes les professions, négociants, achetaient du stock. C'était irrésistible. Quelques-uns faisaient des fortunes colossales en fort peu de temps et se retiraient du jeu à temps; malheureusement la plupart voulant gagner un peu plus, ou désirant rattrapper les pertes faites dans des spéculations antérieures, tenaient bon un peu plus longtemps, puis crac, une baisse subite arrive, à tort ou à raison, une panique générale s'ensuit et

l'on voit des milliers de malheureux, qui à peine quelques jours passés faisaient des rêves de fortune, réduits à la misère, à la honte, et à chaque catastrophe, amenée la plupart du temps par messieurs les initiés, qui accumulaient des millions, l'on voyait dans les journaux la mention de plusieurs suicides occasionnés par des spéculations malheureuses dans les mines.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 12 MAI 1883.

ORDRE DU JOUR : 1° Installation des membres du bureau élus pour la période 1883-85. — 2° Procès-verbal. — 3° Membre nouveau. — 4° Correspondance. — 5° Sociétés correspondantes. — 6° Note sur l'*expédition de Nordenskjöld au Groenland*, par M. le baron O. VAN ERTBORN, conseiller. — 7° Note sur l'*institut géographique de la république Argentine*, par M. A. BAGUET, conseiller. — 8° *Extraits du Bulletin de la société royale de géographie de Londres, numéros de mai 1883*, par M. JACQ. LANGLOIS, conseiller. — 9° Rapport de MM. le d^r L. DELGEUR et H. HERTOGHE sur la notice de M. Baguet, intitulée : *La province de Pará et le fleuve des Amazones*. — 10° Conférence du R. P. DEPELCHIN sur son *séjour au royaume des Barotsé*.

La séance est ouverte à 8 1/2 heures du soir dans la salle des États à l'hôtel de ville.

Au bureau siègent : MM. le colonel Wauwermans, président, le d^r L. Delgeur et E.-A. Grattan, vice-présidents, P. Génard, secrétaire général, L. Couturat, secrétaire de l'administration, Jacq. Langlois, ff. de trésorier, H. Hertoghe, bibliothécaire, et le R. P. Depelchin, missionnaire en Afrique.

1. A l'ouverture de la séance, M. le président procède à l'installation des membres du bureau nouvellement élus, en exécution des articles 18 et 19 des statuts et dont le mandat

expirait le 30 avril dernier. Ont été réélus pour la période 1883-85 :

MM. le d^r LOUIS DELGEUR, 1^{er} vice-président.

PIERRE GÉNARD, secrétaire général.

H. HERTOGHE, bibliothécaire.

M. le président invite les titulaires à prendre place au bureau.

2. Il est donné lecture du procès-verbal de la séance du 11 avril dernier ; la rédaction de ce document est approuvée.

3. Depuis la dernière séance, la société a reçu comme membre adhérent M. Pierre Lauwers, courtier, à Anvers.

4. M. le président procède au dépouillement de la correspondance.

La société a reçu les ouvrages suivants :

1^o *Viaje al Pais de los Araucanos*, par Estanislao Zeballos, président de l'institut géographique argentin. (*Don de l'auteur*).

2^o *Nouvelle histoire des voyages*, (2 premières livraisons), par Richard Cortambert. (*Don de l'auteur*).

3^o *Compendio de Apparelho dos Navios*, par le capitaine Chavannes (offert au nom de l'auteur par M. le conseiller Baguet).

4^o *Le sol de Bruxelles à travers les âges géologiques*

par Rutot et van den Broeck, (1^{re} livraison de *Bruxelles à travers les âges*, publié par L. Hymans).

5. Sociétés correspondantes.

— La société de géographie de la Thuringe à Jéna demande l'échange des publications. (*Adopté*).

— La société de géographie de Lyon informe la société de l'adoption par le gouvernement français d'une modification du cachet ou timbre humide que les bureaux de poste apposent sur toutes les lettres, à l'arrivée et au départ. Ces timbres ne portaient que le nom du bureau, ce qui pour la France donnait souvent lieu à des erreurs ou à des hésitations, car beaucoup de localités portant le même nom, on était souvent embarrassé pour envoyer une réponse. Aujourd'hui les timbres donnent, outre le nom du bureau, l'indication du département, et aucune erreur n'est plus possible.

6. M. le président informe l'assemblée que M. le baron O. van Erthorn, ne pouvant assister à la séance, l'a prié de faire à la société la communication suivante, extraite du numéro du journal *Nature*, qui a paru à Londres le 10 de ce mois :

» Le 20 de ce mois de mai, la *Sofia* quittera les côtes norwégiennes ayant à bord Nordenskjöld. L'illustre explorateur se propose de pénétrer dans le cœur du Groenland, cette *terra incognita* des neiges et des glaces. Le programme de cette expédition a été tenu secret jusqu'à ce jour et c'est Nordenskjöld qui vient de le communiquer lui-même au journal scientifique anglais *Nature* (1).

» Le vif intérêt que la société a toujours porté aux héroïques

tentatives du hardi navigateur nous engage à lui communiquer un résumé de sa notice et d'exposer le but que son auteur se propose d'atteindre.

» Neuf siècles se sont écoulés, nous dit-il, depuis que le Norvégien Erick Röde découvrit le Groenland et que les Scandinaves y établirent des colonies. Ces hardis navigateurs atteignirent aussi les côtes du Canada et même celles des États-Unis. Les colonies scandinaves furent prospères ; mais après deux siècles environ, toutes relations cessèrent complètement avec la mère-patrie. Les uns croient que les colons furent chassés par des Esquimaux venant du Nord, d'autres sont d'avis que les Scandinaves furent absorbés par ce même peuple. A l'époque de la découverte du Nouveau-Monde, l'ancienne occupation du Groenland par les Scandinaves était complètement oubliée. Depuis 160 ans les Danois s'y sont établis et la partie de la côte qu'ils occupent est l'une des mieux connues des régions arctiques. Toutefois ces connaissances présentent encore bien des lacunes que Nordenskjöld s'efforcera de combler. John Davis reconnut le premier que la côte occidentale pouvait être facilement atteinte et que les mers voisines étaient favorables pour la pêche de la baleine.

» La côte orientale du Groenland fut explorée en 1822 par Scoresby ; en 1823 par Sabine et Clavering, ainsi que par le Danois Graah en 1829-30 et par la seconde expédition allemande en 1867-68.

» L'intérieur du pays est encore bien moins connu. Dalager en 1751 et Whympet en 1867 essayèrent vainement d'y pénétrer. En 1870 Berggren et Nordenskjöld s'avancèrent à 50 kilomètres dans l'intérieur, sous le parallèle de 68° 30'. En 1878, les Danois Jensen et Kornerup, quoique parfaitement organisés, ne pénétrèrent pas plus loin.

» Aucune de ces expéditions n'atteignit la limite des glaces ; on ne peut cependant augurer de ce fait que le Groenland

(1) Vol. 28 n° 706, 10 mai 1883, pp. 37 et suiv.

ne constitue qu'un immense glacier. Nordenskjöld est d'avis au contraire qu'il y a *impossibilité physique* à ce qu'il en soit ainsi, vu les conditions climatiques de la zone qui s'étend au sud du 80° degré de latitude. L'auteur entre ensuite dans des considérations générales sur la formation des glaciers ; passant ensuite au régime orographique du Groenland, il dit qu'il ne peut admettre que cette contrée forme une dépression entourée de toutes parts de côtes élevées.

» Une configuration de ce genre n'existe pas sur la surface connue du globe. La structure géologique du Groenland étant la même que celle de la Scandinavie, il s'ensuit que les deux pays doivent présenter les mêmes reliefs orographiques. L'arête la plus élevée doit suivre la côte occidentale comme en Scandinavie, en Écosse et dans le continent américain, qui tous ont leur escarpement principal longeant la côte occidentale.

Les vents qui amènent la neige doivent nécessairement occasionner les mêmes phénomènes que ceux produits par le « Föhn » en Suisse. Ce vent en s'élevant le long des flancs des montagnes se dépouille de son humidité, qui se résoud en neige. Arrivé au point culminant, il s'écoule sur le versant opposé sous forme de courant sec et relativement chaud. Son action dissolvante sur la neige et la glace est bien connue. Des phénomènes analogues se produisent en Amérique, en Asie et même en Afrique. Les mêmes lois climatiques doivent donc prévaloir au Groenland et Nordenskjöld en conclut que la neige, qui tombe dans l'intérieur du pays, est insuffisante pour y maintenir une couche de glace perpétuelle. Il ne croit pas que cette région puisse former un désert, ou une *tundra* sans arbres, car en Sibérie on trouve de vastes forêts en des points où les circonstances climatiques sont beaucoup plus défavorables.

» C'est à la solution de cet intéressant problème que l'illustre explorateur des régions polaires consacra son été. Son expérience, son courage, son dévouement à la science nous sont un sûr garant de la réussite de cette entreprise, hérissée

de difficultés qui, pour tout autre que Nordenskjöld, seraient insurmontables.

» Faisons les meilleurs vœux pour la réussite de cette courageuse entreprise et souhaitons bon succès à l'illustre membre honoraire de notre société.

» Rappelons en finissant que M. Oscar Dickson, le généreux ami de Nordenskjöld, s'est chargé des frais de l'entreprise. »

7. Comme suite à une décision prise par le comité des membres effectifs, de faire connaître par des extraits les principaux articles publiés dans les différents *Bulletins* des sociétés de géographie, M. Baguet, conseiller, dépose la note suivante :

L'Institut géographique de la république Argentine.

Les *Bulletins* que nous recevons de la société de géographie de la confédération Argentine et d'autres contrées de l'Amérique du Sud, méritent de fixer d'autant plus l'attention, qu'ils contiennent, en dehors d'articles très intéressants, des relations de voyage dans les parties inexplorées des pays respectifs.

L'institut géographique argentin a des succursales dans les diverses provinces de cette république et généralement elles rendent compte de leurs travaux à l'institut de Buenos-Ayres.

Celle de Cordova, quoique fondée en 1882, possède une bibliothèque et un musée ethnographique et archéologique.

Parmi les articles remarquables publiés dans le *Bulletin* de Buenos-Ayres, citons les annotations historiques sur la Patagonie et la Terre de feu par Don Arturo Steelstrang. On y trouve l'histoire complète de la découverte de ces pays et de leurs côtes depuis l'époque la plus reculée jusqu'à nos jours.

Nous y avons vu le fac-simile d'une carte de la *Tierra del fuego* par Hondius, que l'écrivain fait naître en Hollande en lui donnant *Gante* (sans doute Gand) pour berceau. C'est évidemment une erreur excusable pour un étranger.

Josse Hondt ou Hondius, géographe et cartographe, naquit à Wackene en Flandre en 1546 et mourut en 1611. A huit ans, il gravait déjà sur cuivre et sur ivoire sans avoir eu des leçons de maître. On a de lui des ouvrages géographiques en latin et plusieurs cartes de grand mérite. C'était un des plus grands artistes dans ce genre de son siècle.

Les Sud-Américains s'occupent beaucoup de géodésie et de météorologie. Parmi les membres de l'institut de Buenos-Ayres, il y en a qui sont très versés dans cette matière et décrivent avec un talent remarquable les divers instruments de précision en usage pour observer les variations météorologiques.

Les *Bulletins* des sociétés de Madrid et de Lisbonne contiennent également, au point de vue des sciences exactes, des notices vraiment savantes.

L'institut de Buenos-Ayres a pris l'initiative d'une expédition navale et scientifique dans les mers du Sud vers la Patagonie, la Terre de feu et le cap Horn. Aussi avons-nous lu avec intérêt les conférences données aux séances géographiques par le capitaine commandant le navire *Cabo de Hornos* et par un professeur Don Léon Domingo Lavisato, attaché à cette expédition.

Un des derniers bulletins contient un arrêté ministériel déclarant l'institut géographique de la république Argentine société d'utilité publique et lui accordant la personnification juridique, ce qui correspond à la personnification civile.

S. Comme suite à la même décision, M. Jacq. Langlois, conseiller, dépose une notice intitulée : *Extraits du Bulletin de la société royale de géographie de Londres, numéros de mai 1883.*

Cette notice sera insérée au *Bulletin*.

9. M. Delgeur présente le rapport suivant :

« Notre infatigable confrère, M. Bague, continue à consacrer ses loisirs à nous donner des renseignements sur l'Amérique méridionale et spécialement sur le Brésil qu'il représente dans notre ville en qualité de vice-consul. Le travail soumis à notre appréciation est une notice sur une des provinces les plus grandes et des plus riches de l'empire du Brésil, celle de Parà qui s'étend jusqu'au dixième degré de latitude méridionale. Ce travail nous a semblé extrêmement intéressant non seulement sous le rapport géographique, mais encore sous le rapport commercial; aussi croyons-nous que sous ce double rapport il mérite de figurer dans le *Bulletin* de la société. »

M. Hertoghe, deuxième rapporteur, ayant adhéré aux conclusions du rapport qui précède, elles sont adoptées par l'assemblée.

10. M. le président prononce les paroles suivantes :

» MESDAMES, MESSIEURS,

» Lorsque dans ma jeunesse je lisais le récit des aventures de Marco Polo, de Christophe Colomb, de tant d'autres voyageurs célèbres, je me sentais transporté dans le domaine de la fiction. J'avais peine à comprendre qu'il pût être accordé à l'homme assez d'audace et d'énergie pour affronter presque seul l'inconnu, le danger des éléments en même temps que la férocité des sauvages. Si à ces noms étrangers venaient s'en substituer d'autres se rapprochant de nous, des lieux et des familles que je connaissais, celui par exemple du cordelier Guillaume de Ruysbroeck, rival de Plan Carpin et ambassadeur

de Louis IX en Tartarie, ou de Gaspard Bartzoen, l'ami et le compagnon de saint François Xavier dans les Indes, mon étonnement redoublait; il me semblait alors entendre le récit de quelque rêve des *Mille et une nuits*, ou un roman fantaisiste à la manière de Daniel de Foë.

» J'étais loin de me douter que je verrais un jour ces histoires se transformer en magnifiques réalités et qu'il me serait accordé l'insigne honneur de pouvoir saluer au nom de la science reconnaissante, même de compter au nombre de mes amis, les rivaux de ces hommes illustres. Aujourd'hui encore c'est au nom de mon pays, et je dirai de l'humanité entière, que je puis remercier l'un des plus vaillants, notre compatriote le père Depelchin, dont nous pleurons, il y a quelques mois, la mort supposée, et que nous sommes heureux de voir revenir parmi nous, plein d'ardeur, de force et d'énergie.

» Il faut le constater, Messieurs, car le mal n'a pas encore complètement disparu dans notre enseignement, deux choses ont considérablement nui à la diffusion des sciences géographiques : l'absence de bonnes cartes, obligeant sans cesse les historiens des voyages à contrôler leurs observations, à se borner aux faits positifs se gardant des écarts d'imagination, et cette coutume funeste qui s'était introduite dans les écrits du moyen-âge, de chercher à enflammer les esprits en exploitant la tendance au merveilleux qui semble innée chez l'homme.

» C'est par suite de cette double erreur que de nos jours par exemple, il serait encore plus que téméraire de vouloir affirmer d'une manière absolument positive la route que parcourut Christophe Colomb dans son premier voyage et que la tradition de bien des aventures héroïques, tels que les voyages de Gilion de Trasegnies, ne nous est conservée que par la légende de Gilles de Chin, que chacun connaît et qui défie les recherches de la critique. Ce n'est pas sans raison que dans le passé on disait : « a beau mentir qui vient de loin. »

» La science moderne repousse avec raison ces artifices et n'admet plus que les vérités absolument contrôlées. C'est incontestablement un grand progrès, et cependant je suis tenté de croire que l'application rigoureuse de cette méthode nouvelle n'a pas été sans produire quelquefois des résultats regrettables.

» Il est certain que dans le passé, le sol de l'Afrique avait déjà été exploré avec soin par des missions religieuses, aussi bien sur la côte orientale que sur la côte occidentale. Tous les voyageurs y constatent des débris de temples élevés à une époque déjà fort ancienne, et chose digne de remarque, les cartes du XVI^e siècle nous représentent, sinon d'une manière très exacte, du moins avec une approximation remarquable, la plupart des grandes découvertes modernes, le Zaïre ou Congo, le Zambèze, les lacs.... Au commencement de notre siècle, faute d'indications positives pour contrôler ces faits légués par la tradition, le géographe d'Anville, obéissant aux règles de la science, les effaça de la carte et créa ce qu'on a nommé *la tache blanche de la carte d'Afrique*. Je n'hésite pas à attribuer au renoncement de toutes les traditions anciennes, le temps fort long pendant lequel l'Afrique cessa d'être l'objet de toute exploration nouvelle. On en était arrivé à croire son sol inhospitalier, voire même privé d'habitants, un vaste désert brûlé par le soleil. Heureusement la science, en donnant naissance au mal, renfermait en elle aussi le moyen d'y porter remède. De nos jours elle a lancé à la conquête de l'Afrique des explorateurs que l'on compte par centaines, et des résultats immenses sont acquis. Remarquons le merveilleux.... Tous sont animés de passions différentes, l'un ne cherche qu'à illustrer son nom par des conquêtes de science pure, l'autre cherche à acquérir un territoire ou la fortune commerciale, d'autres encore poursuivent la pensée plus noble et plus désintéressée de porter à des populations déshéritées, leur foi, la civilisation et de les prémunir contre leurs propres excès. Chose étonnante, en

recroisant leur route, tous concourent à une œuvre commune, la connaissance du territoire qui doit nécessairement précéder et féconder l'œuvre civilisatrice. On voit, par exemple, l'entreprise purement scientifique de Serpa Pinto, entreprise si étonnante que sa réalité a été mise en doute, contrôlée par la mission protestante du pasteur Coillard, qui lui donne asile et le sauve au moment où, ses forces épuisées, il allait périr. Puis plus tard, c'est la mission catholique du père Depelchin qui après Pinto, pénètre la première dans une contrée que jamais les Européens n'avaient visitée et vérifie sur un autre point encore, et rectifie même l'exactitude de ses renseignements. En voyant ainsi ces missionnaires de tous genres, de toutes confessions, sans rapports entre eux, concourir à fonder une même œuvre, n'est-on pas tenté de croire qu'ils obéissent à une voix intérieure qui leur crie, comme aux croisés du moyen-âge : Dieu le veut.

» Le grand honneur de notre petit pays sera d'avoir poursuivi imperturbablement et malgré toutes les incitations qui nous viennent du dehors, le noble et généreux programme tracé par notre Roi. Glorifions ces braves soldats qui laissent au pays natal leur drapeau national au pied duquel ils sauraient venir mourir, si la patrie était attaquée, pour aller défendre la cause de l'humanité sous un drapeau neutre. Glorifions aussi ces vaillants missionnaires qui portent avec courage, au milieu des déshérités, le signe qui appartient à tous et qui n'a pas de nationalité.

» Saluons aujourd'hui un vaillant parmi les vaillants qui a souffert pour la plus noble des causes, et qui rapporte parmi nous la bonne nouvelle : la preuve que les sacrifices de tant d'hommes généreux ne demeureront pas stériles.

» Père Depelchin, au nom de la société royale de géographie, au nom de notre pays, je vous remercie. » (*Longs applaudissements.*)

L'orateur commence par remercier la société de l'honneur qu'elle lui a fait en l'invitant à parler du pays où il vient de passer trois ans. Dans l'impossibilité de tout dire, il s'attachera surtout à donner une idée des mœurs de ces peuples inconnus et fera en peu de mots le récit de son voyage chez le roi des Barosé. Sans autre préambule il transportera l'auditeur au centre de l'Afrique australe, à 80 kilomètres au sud du Zambèze, au *kraal* de Panda-ma-Tenka, son point de départ.

Depuis une quinzaine d'années les Barotsé ont remplacé dans la domination des rives du Zambèze, les Makololo dont les rois Sebituané et Sékélétoù montrèrent tant d'amitié à Livingstone et lui facilitèrent ses voyages au travers de l'Afrique.

Il est interdit sous peine de mort de traverser le Zambèze sans une autorisation spéciale du roi des Barotsé. Le père Depelchin en avait une, mais comme elle était d'une date assez ancienne, il crut prudent d'expédier un courrier pour annoncer son arrivée. Un Barotsé qui retournait dans son pays se chargea du message. Après avoir réglé le prix de la course, on lui remit des vivres pour la route et une boîte d'allumettes chimiques ; ce dernier objet surtout le rendit heureux et fier et il partit d'un pas léger armé de son assagaye. En chemin il rencontra un Cafre de ses amis, porteur d'un fusil que lui avait donné un chasseur anglais qu'il avait fidèlement servi pendant trois ans. Parvenir à s'emparer de cette arme fut dès ce moment le seul désir du Barotsé. Il feignit de craindre pour sa vie s'il rentrait dans son pays et proposa de retourner ensemble à Panda-ma-Temba. En route il porta traitreusement deux coups d'assagaye à son compagnon, qu'il laissa pour mort et s'enfuit en emportant le fusil convoité. Le malheureux cependant vivait encore ; revenu à lui il se traîna à deux lieues de là jusque près du kraal des pères en jetant des cris perçants. Ses cris furent entendus et comme on croyait que c'était un domestique attaqué par des lions on alla à son secours. Transporté à l'établissement, il raconta avec le plus grand calme ce qui lui était arrivé

et désigna l'assassin ; puis il demanda et obtint le baptême et mourut le lendemain. L'assassin se voyant découvert erra encore quelques jours dans les bois ; enfin arrêté et livré à la tribu de sa victime, il fut déchiqueté à coups d'assagâyes et quand enfin il tomba épuisé par la perte de son sang, il fut jeté en proie aux crocodiles du fleuve.

Le père Depelchin ne trouvant plus d'autre messager, se hasarda à partir avec ses compagnons. Arrivé aux bords du Zambèze il fut très bien reçu par l'*iduna* (chef) préposé au passage. Le premier pas était fait, on était admis dans le pays ; mais cela ne suffisait pas : il fallait maintenant expédier un messager au roi pour obtenir la permission de monter le fleuve et ce voyage, aller et retour, exigea six semaines. Enfin on put se mettre en route le 17 août 1881 avec une flottille composée de cinq pirogues. Malgré les rapides qui interrompent le cours du fleuve, la navigation fut prospère et l'on arriva le 1^{er} septembre à Naroro, résidence de la puissante Matowka, sœur aînée du roi Lebushi et véritable reine des Barotsé dont elle a cédé le gouvernement à son frère. Le lendemain elle reçut très gracieusement les missionnaires, et se montra très heureuse d'apprendre qu'ils se proposaient d'instruire son peuple et de le rendre meilleur. « Très bien, dit-elle, venez, instruisez le peuple et rendez-le meilleur. Alors le roi mon frère ne devra plus condamner à mort tant de monde. » Le 6 septembre on arriva à Laröé (Serpa Pinto écrit Lialuï) résidence du roi. Les missionnaires y restèrent neuf jours, et le roi leur montra la plus grande amitié, il voulait absolument les retenir. Depuis son enfance il a fréquenté les blancs et a conversé avec eux à Séschéke, il s'est fait ainsi aux manières européennes. De là vient sans doute son désir, qui paraît sincère, de voir les missionnaires s'établir sans retard dans son royaume et travailler avec lui au bien-être de son peuple.

Le dernier jour le roi tint en présence des missionnaires, un grand palabre auquel avaient été convoqués tous les *indunas*

(chefs) présents à la capitale. Le premier ministre leur expliqua le but des missionnaires de venir se fixer dans le pays afin d'instruire le peuple et de leur faire du bien, ajoutant que si quelqu'un avait une objection à y faire il le fit librement. Une vingtaine d'orateurs se levèrent successivement pour approuver le projet du roi, tous néanmoins manifestèrent plus ou moins la crainte de ne pas voir revenir les missionnaires. Alors le père Depelchin se leva et dit que le missionnaire n'a qu'une seule langue, qu'il tient ses promesses, et qu'à moins d'être empêchés par la maladie ou la mort, les missionnaires reviendront l'année prochaine s'établir au milieu de leurs amis les Barotsé. Ce petit discours répété par l'interprète fut couvert d'applaudissements.

Le lendemain 14 septembre, après avoir pris congé du roi, le père Depelchin et ses compagnons prirent le chemin du retour. Ils arrivèrent à Panda-ma-Tenka le 6 octobre, après une absence de quatre mois.

M. le président remercie l'orateur de son intéressante communication :

« Le père Depelchin, » dit-il, « nous raconte que les nègres le » considèrent comme un sorcier, un charmeur. Je partage » leur opinion. Il a su nous tenir sous le charme d'un récit » fait avec autant de simplicité qu'il a su déployer de courage » en Afrique. On serait tenté presque de supposer qu'il n'y » fit qu'un voyage de plaisir, lui qui endura tant de souffrances, » qui vit tomber à ses côtés tant de ses plus intrépides com- » pagnons, et qui ne dut la vie qu'à cette énergie que l'homme » puise dans la force de ses convictions, dans la foi en son » œuvre. »

Le père Depelchin répond qu'il est heureux de l'accueil qui lui est fait à la société royale de géographie d'Anvers; pour témoigner sa reconnaissance, il la tiendra régulièrement au

courant des faits qui se produiront dans ses prochains voyages. (*Applaudissements*).

L'assemblée passe ensuite à l'examen des objets ethnographiques que le père Depelchin a rapportés de ses voyages. Cette exhibition a d'autant plus d'attrait que le vaillant missionnaire entre à ce sujet dans des explications détaillées.

La séance est levée à 11 heures.

EXTRAITS DU BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ROYALE DE GÉOGRAPHIE

DE LONDRES

NUMÉROS DE MAI 1883.

Étude sur les provinces du centre de la Colombie.

En tête du *Bulletin* se trouve une étude sur les provinces du centre de la Colombie, résumé d'une lecture faite, à la séance du 26 février dernier, par M. Blacke White; une belle carte l'accompagne. L'auteur décrit avec soin la formation topographique et le réseau fluvial du pays, ce que son long séjour en Colombie, (il a résidé pendant environ 17 ans,) lui permet de faire en connaissance de cause; on sent l'observateur consommé et le travailleur infatigable dans l'étude que nous résumons ici.

Après avoir passé en revue les perturbations volcaniques auxquelles la Colombie doit sa configuration actuelle, l'auteur

suit avec un soin minutieux le cours des principales rivières et fait toucher du doigt les services qu'elles pourraient rendre au commerce ; son travail ne serait pas complet s'il passait sous silence les productions naturelles du sol ; aussi a-t-il soin de faire connaître, tant au point de vue minier qu'au point de vue forestier et agricole, tout ce que ce pays merveilleux produit. Nous ne pouvons mieux faire, pour donner une idée générale de cette remarquable étude, que de suivre l'auteur dans l'ordre de description des vallées en commençant, comme lui, par celle de l'Atrato.

L'Atrato est navigable par vapeur jusqu'à Llaro ; le fond de la vallée, qui a une élévation de 4 à 5000 pieds au-dessus du niveau de la mer, est fertile et salubre ; le caoutchouc, ainsi que la noix d'ivoire végétal, y sont abondant ; près de Quibdo il existe des mines de cuivre d'une grande richesse et le charbon se rencontre en plusieurs endroits.

L'Atrato et ses tributaires sont riches en dépôts aurifères ; l'or y est d'un haut titre : celui qu'on trouve dans le Negua est à 23 $\frac{1}{2}$ carats. Le poisson est tellement abondant que, lors de la période du frai, leur masse forme des bancs dans le haut Atrato, dont l'influence se fait sentir sur le courant ; les autorités riveraines ont dû prescrire des mesures sanitaires pour dégager les berges des poissons en putréfaction qui infectent les rives.

Vallées du Cauca et du Nechi.

Le Cauca, avant de se réunir au Magdalena, reçoit les eaux de deux autres rivières : la Nechi et la Porre.

Le Cauca est navigable, par vapeur, jusqu'à Cáceres et le Nechi, jusqu'à Zaragoza, soit sur une distance de 370 milles, ou environ 137 lieues ; de sorte qu'il y a là une immense aire qui se trouve en communication directe avec l'Atlantique, par les ports de Cartagena et de Barranquilla. Le climat est chaud, sans être malsain, dans le sens habituel du mot pour les districts tropicaux. La population est peu dense ; le nègre fainéant de la côte n'ayant aucune tendance pour se porter vers l'intérieur des terres et le montagnard d'Antioquia évitant le climat chaud de la plaine.

Le pays est couvert de forêts dans lesquelles on rencontre des bois de haute futaie très recherchés, du bois de teinture, résines, baumes et gommes; le meilleur ipecacuanha se trouve près de Cáceres; le gingembre est indigène; les noix à suif et à ivoire végétal, ainsi que le caoutchouc, pourraient servir d'articles d'exportation.

Quatre sociétés exploitent les mines d'or avec succès; les indigènes exploitent, d'une manière toute primitive, quelques autres gisements quartzeux, ou d'alluvion, de même nature. Le produit annuel est de 70,000 onces d'or.

Le charbon, dont les couches sont favorablement placées pour l'extraction, est abondant sur les rives du Nechi et du Cauca.

Les plaines avoisinantes conviendraient admirablement à la culture de la canne à sucre, du coton et du cacao; on n'aurait pas, comme ailleurs c'est généralement le cas, à dépenser des sommes énormes pour le drainage et la préparation du sol.

La contrée au sud de la jonction du Nechi et du Porre, dans ses parties les plus froides, convient à la production de la plupart des végétaux européens.

L'hospitalité est très développée dans toute l'étendue de l'état d'Antioquia; on est certain d'y trouver toutes les provisions nécessaires et les routes sont parfaitement sûres.

Pratiquement le Cauca constitue la limite de l'État d'Antioquia, parce que, comme il a déjà été dit, les habitants des montagnes évitent le climat chaud; de sorte que les vastes étendues de terrain au nord-ouest de ce cours d'eau sont restées inexplorées.

Les eaux du haut Jorge, Sina, Léon et Rio Sucio parcourent une contrée élevée, fertile et salubre qui convient aux colons.

Vallée du San-Juan.

Le San-Juan est, au sud de la province de Choco, ce que l'Atrato lui est au nord; ce fleuve est accessible aux vapeurs

par le Pacifique et il est navigable sur une distance de 130 milles, soit environ 48 lieues.

L'idée d'établir une communication entre les deux mers, en réunissant le haut Atrato au haut San-Juan, au moyen d'un canal, a dominé un instant.

La contrée mérite toute attention par ses produits végétaux et la richesse aurifère des alluvions qu'on trouve dans le bassin du San-Juan.

En traversant le pays, de Buenaventura, par le San-Juan, jusqu'à Novita, on ne rencontre que peu de traces de civilisation; tout ce qui est à l'usage des indigènes: pirogues, habitations, instruments de pêche et de chasse, sont du plus primitif.

Les quelques Indiens qu'on trouve dans cette vallée appartiennent aux familles des Nóanama et des Tadó; ils se marient entre eux, n'ont pas le moindre goût pour s'assimiler la langue espagnole et tendent à s'éteindre rapidement.

Le Cerro Torra, montagne curieuse par sa forme, a une hauteur de 12,600 pieds; elle semble être le point culminant de toutes les collines environnantes. Tout le pays entre Novita et le Cerro Torra, parcouru par M. White, ainsi que la montagne elle-même, abonde en quartz aurifère et les rivières sont riches en alluvions de même nature; la plus grande partie du pays est à une altitude de 3 à 4000 pieds, est salubre et le sol convient admirablement à l'agriculture.

On pourrait, sans grandes difficultés, construire une route allant à la rivière Tamana et établir dans cette vallée un centre minier important; aujourd'hui elle produit déjà en grande partie la platine que fournit la production générale et il serait aisé d'augmenter encore cette contribution productive en conduisant les travaux d'exploitation avec méthode et ordre.

La valeur actuelle de la platine, à Novita, est de 12 sh. par once, poids de Troy. (1)

(1) La livre de Troy vaut 12 onces = 373,2 grammes.

M. White pense que les nouvelles concessions accordées ces derniers temps pour l'exploitation de l'or des rivières, contribueront grandement à faire connaître le San-Juan et deviendront une source de revenu pour le Pacific Mail Company, dont les vapeurs font régulièrement escale à Buenaventura.

Vallée du Patia.

Le Patia est le seul cours d'eau qui, après avoir parcouru une vallée d'une grande étendue, à l'est des Cordillères occidentales, s'est frayé un passage vers le Pacifique, à travers les Andes.

Le Cauca, qui a sa source dans la même montagne que le Patia, court en ligne directe au nord et se déverse dans l'Atlantique, entre les Cordillères occidentales et celles du centre.

Le Patia, après avoir suivi une route au sud, pendant environ 120 milles, 44 1/2 lieues, tourne brusquement son cours vers l'ouest et se dirige vers le Pacifique en se frayant un passage à travers les Andes qui ont une altitude en cet endroit de 10 à 12000 pieds des deux côtés de la gorge.

Le Patia présente une route facile pour pénétrer, dans les grandes vallées des Cordillères et atteindre les plateaux de l'intérieur, par le Pacifique. On sait que le fond de la vallée du Patia est riche en quinquina et que sur la route, suivie par les voyageurs, se trouvent les villes de Pasto, Tuquerres, Almaguer, etc; mais sur le bas de la vallée rien n'a été publié. Fesant, en 1868, pour compte du gouvernement de l'État de Cauca, l'exploration du Patia, M. White a reconnu qu'il suffirait d'ouvrir une route au travers des Cordillères, sur une longueur d'environ 30 milles, 11 lieues, pour compléter une voie de communication avec l'intérieur, jusqu'au point où le Patia devient navigable aux vapeurs.

Pour faire son exploration M. White a dû s'aventurer sur le fleuve sur un radeau, dont les dimensions étaient des plus restreintes, 8 pieds de long sur 7 de large, construit en bois de liège et bambous; un nègre pagayant à l'avant, un autre

à l'arrière, et M. Withe se trouvant au centre. Dans la passe étroite qui avait commandé les dimensions du radeau, le courant avait une vitesse de 18 à 20 nœuds à l'heure, 550 à 600 mètres à la minute, et il restait à peine un espace de deux pieds entre les parois de la gorge et le radeau. De El Salo à la mer le Patia est navigable, soit sur une distance de 90 milles ou 33 $\frac{1}{3}$ lieues.

La grande variété de climats qu'on a dans la vallée du Patia, ainsi que l'extrême fertilité du sol, explique la multiplicité des produits naturels et de culture qu'on y trouve.

Près d'El Castigo on a le cacaoier; le vanillier y croît à l'état sauvage avec une vigueur extraordinaire, les gousses sont de première qualité; non loin de là il y a un district qui produit un tabac qui rivalise avec celui de la Havane. Aux altitudes de 4 à 6000 pieds on cultive un café de bonne qualité. Dans le bas de la vallée on trouve des racines balsamiques très recherchées, telles que le Tacamahaco et le baume Maria; le caoutchouc y est abondant et parmi le bois propre à la vallée on trouve une grande variété de bois de teinture, au nombre desquels une essence précieuse de bois du Brésil.

Jusqu'à présent le produit principal d'exportation de la région ainsi que des montagnes du fond de la vallée du Cauca, où se trouve la célèbre localité Pitayo, est l'écorce de quinquina; malheureusement ce produit tend à disparaître par suite du manque de surveillance des ouvriers chargés de la cueillette et qui détruisent, non seulement l'arbre, mais aussi la racine, qu'ils arrachent du sol; de sorte que tout espoir d'avoir de nouvelles pousses est enlevé; alors qu'en traitant cette plante avec un peu de soin elle repousse très facilement. Considérant les énormes sommes d'argent dépensées dans d'autres régions pour la culture du quinquina, il est étonnant qu'aucun effort n'ait été fait ici où cette plante est dans son milieu naturel et où l'on peut disposer de telles étendues de terrains, propres à cette culture, qu'on le désire.

M. White ne connaît qu'une seule société qui a fait un essai, près de Bogota.

On vend encore une petite quantité d'écorces de quinquina, dite de Pitayo, mais en fait le district n'en produit plus une once.

Les cacaotiers plantés près d'El Castigo, au commencement du siècle, par un négrier espagnol, s'étendent sur une surface d'environ 100 acres et présentent actuellement l'aspect d'une forêt; plusieurs des arbres ont plus de 120 pieds de hauteur et portent des fruits, de la base au sommet; par contre les Erithynos, plantés à l'origine pour donner de l'ombre aux cacaotiers, sont morts depuis longtemps. Dans le voisinage de cette plantation les hommes de la suite de M. White ont cueilli, sur un jeune arbre, 25 ₣ de cacao de qualité supérieure, quoiqu'en général le cacaotier qui est laissé à l'état sauvage perde promptement sa valeur. Près de Minama, sur une distance de plusieurs milles, on trouve une forêt de goyaviers à Eugenia, dont les arbres sont littéralement enfouis sous les orchis des vanilliers, dont les longues lianes, qui pendent des branches, interceptent le passage dans la forêt. Par une belle journée la vallée est parfumée sur une grande étendue.

Considérée en elle-même la gorge de Minama est une des choses remarquables de la vallée; le Patia draine en cet endroit une grande surface et reçoit les eaux des crêtes neigeuses des Andes centrales; avant de pénétrer dans la gorge ces eaux, dont le volume est parfois très grand, sont recueillies dans un immense bassin, dont elles s'échappent par une simple fissure, qui n'a guère plus que 12 pieds de largeur et néanmoins le courant est presque imperceptible; il s'ensuit que la profondeur doit être considérable.

Le charbon est abondant dans tout le haut de la vallée du Patia; près de San-Pablo on trouve des mines de cuivre et le lit du fleuve a une grande richesse aurifère; les nègres recueillent beaucoup d'or pendant la saison de sécheresse.

La route suivie ordinairement, pour pénétrer dans l'intérieur

du pays, par Baranquilla, à l'embouchure du Magdalena, est de remonter ce fleuve en vapeur jusqu'à Nare, là elle se bifurque vers l'intérieur d'Antioquia; cinq journées à dos de mule conduisent le voyageur à Medellin et, sans conteste, c'est bien la meilleure route pour visiter Antioquia. Un chemin de fer est en construction pour relier Puerto Berrio, sur le Magdalena, avec Medellin; mais il n'y a qu'une trentaine de milles qui ont été livrés à la circulation et le restant de la route se fait à dos de mule, par un chemin presque aussi long que celui de Nare.

Les vapeurs anglais de Panama font régulièrement escale, tous les 15 jours, à Buenaventura, sur le Pacifique; dudit port on trouve une bonne route, pour mules, qui conduit à Cali, dans la vallée du Cauca; un chemin de fer qui suit à peu près la même route est en construction; environ 12 milles en ont été livrés à la circulation.

Une excursion au Cauca peut se faire en cinq mois et la dépense ne dépasse pas £ 280. Sauf Buenaventura, toute la contrée à parcourir est salubre; on ne s'arrête guère que quelques heures dans le susdit port et une fois à 40 milles à l'intérieur le climat est délicieux; Cali se trouve à l'altitude de 3300 pieds et de cette ville à Papayan, la capitale de l'État de Cauca, il y a trois jours de voyage.

M. White donne, en note, une table indiquant la température moyenne correspondant aux différentes hauteurs et qui, d'après les expériences qu'il a faites, convient à toute la Colombie. Comme règle on peut admettre que la température du sol, à 30 pouces de profondeur, dans un endroit à l'ombre et abrité contre la pluie, correspond à la température moyenne de la localité.

Voici, réduite en mètres, cette table.

Hauteur	0 m.	=	température moyenne	Fahrenheit	82°4.
"	250 "	"	"	"	80°4.
"	500 "	"	"	"	78°4.

Hauteur	750 m.	=	température	moyenne	Fahrenheit	76°3.
”	1000	”	”	”	”	74°3.
”	1250	”	”	”	”	71°2.
”	1500	”	”	”	”	68°.
”	1750	”	”	”	”	65°3.
”	2000	”	”	”	”	62°6.
”	2250	”	”	”	”	59°9.
”	2500	”	”	”	”	57°2.
”	2750	”	”	”	”	55°4.
”	3000	”	”	”	”	53°6.
”	3250	”	”	”	”	50°9.
”	3500	”	”	”	”	48°2.
”	3750	”	”	”	”	45°5.
”	4000	”	”	”	”	42°8.
”	4250	”	”	”	”	40°1.
”	4500	”	”	”	”	37°4.
”	4750	”	”	”	”	32°.
”	5000	”	”	”	”	30°2.

L'auteur dépose ensuite des échantillons types des minéraux du pays.

Pendant que M. White nous fait connaître la configuration générale de la Colombie et nous donne une description détaillée de son système fluvial, les perturbations volcaniques se chargent, peut-être, de modifier l'une et l'autre. C'est ainsi que d'après les avis parvenus en Europe, le volcan Ometepe, dans le lac de Nicaragua, éteint depuis des siècles, serait en pleine éruption et, le 8 mars, une secousse de tremblement de terre se serait fait sentir dans toute la Colombie; elle aurait été assez forte à Cartagena et à Turlio, à Hurda elle a été violente mais d'une courte durée, tandis qu'à Hurda, sur le Magdalena, elle a duré une minute. A Antioquia la façade de la cathédrale a été déplacée et toutes les habitations ont plus ou moins souffert; les effets destructifs des secousses se sont produits à Yarumal, Aquados, Abejural; à Penagano,

le principal village du Darien, un grand nombre de huttes ont été culbutées et les rivières se sont grossies et ont baissé avec une rapidité effrayante.

On dit même qu'une grande île, située à l'embouchure de l'Atrato, a disparu entièrement.

Exploration dans le district de Mashuna par M. F. C. Selous.

M. Selous a traversé le pays, depuis le haut Hanyane, jusqu'au Zambèze, près de l'embouchure du Umsengaise; il a suivi ensuite la rive sud du Zambèze jusqu'à Zumbo et est retourné vers son point de départ en longeant, pendant un certain temps, la Hanyane.

Le chemin parcouru se trouve retracé sur une carte à échelle réduite.

**Le Delta et le tracé du bas Sabi, d'après les relèvements de feu
le capitaine J. L. Phipson Wybrants.**

La petite carte qui accompagne la description comprend une partie du cours du Sabi avec son embouchure; ainsi que l'île Chilian et le tracé de la côte intermédiaire entre les deux points. Le capitaine Wybrants, atteint des fièvres et d'une insolation, décéda le 29 novembre 1880, à Mucoupi; l'expédition passa ensuite sous la direction du d^r Ward Carr, lequel mourut à son tour, en février 1881, des suites d'une ulcère au talon.

Une visite à la Corée faite en octobre 1882, par M. J. C. Hall.

La notice qu'on trouve au *Bulletin* est un extrait du rapport adressé par M. Hall, agent consulaire, à sir Harry Packes, ministre de S. M. britannique au Japon.

Parti le 5 octobre de Nagasaki, il arriva le 9 au mouillage à Nam-Yang; la côte d'après M. Hall est d'une approche difficile. A l'ouest elle est précédée d'un grand nombre d'îles,

autour desquelles il y a peu de profondeur; à marée basse d'énormes surfaces s'assèchent. La marée marne d'environ 30 pieds, de sorte que la navigation n'est possible que par l'emploi constant de la sonde; le courant a une vitesse dépassant 3 nœuds à l'heure, soit 90 mètres à la minute.

A ces difficultés permanentes viennent se joindre celles inhérentes aux saisons et qui consistent en un fort mirage pour le printemps et l'automne; d'épais brouillards en été et une bande de glace qui se forme le long des côtes, pour l'hiver.

La rade de Nam-Yang est une espèce de canal fermé au nord du cap Chanoine, par la côte et à l'est, de Taibu-do où le Barbier de Tinan, par un groupe d'îlots; elle a une longueur d'environ 4 milles et une largeur de moins d'un quart de mille; au milieu on trouve une profondeur moyenne d'environ 4 brasses mais des deux côtés il y a si peu d'eau qu'il y a à peine la place suffisante pour permettre à un navire d'éviter. Le banc qui longe la côte a une largeur, à marée basse, qui varie de $1/4$ à $1/2$ mille.

L'altitude des collines de la côte varie de 200 à 800 pieds; elles sont arides. Les seuls arbres qu'on y rencontre sont une espèce de sapin rabougri, dont la hauteur ne dépasse guère 4 pieds; plus à l'intérieur ils atteignent une hauteur de 8 à 10 pieds; cet arbre paraît être la seule ressource des habitants pour le chauffage et le seul aliment du cabotage.

Les habitations à la campagne sont des plus misérables, aux murs de terre et couvertes de paille. Dans chaque maison on trouve une chambre dont le plancher est surélevé, c'est par l'espace resté libre sous celui-ci que l'air doit se renouveler dans la place; la fumée et autres émanations s'échappent par un trou pratiqué au fond; c'est là la chambre à coucher de la famille; le jour y pénètre par des ouvertures ménagées dans les murs, recouvertes de papier.

On ne trouve aucune espèce de meubles dans ce réduit, si étroit, qu'on a peine à comprendre comment tant de monde

peut y dormir sans suffoquer; la porte reste fermée pendant la nuit.

En dehors de la chambre à coucher on a un autre réduit, une espèce de cuisine, dont l'ameublement est des plus simples; un pot, quelques pierres, paniers et Calebasses, ainsi qu'une table; voilà tout.

Les classes moyennes ou aisées ne s'y rencontrent pas; toute la population est misérable; ceux des habitants qui ne sont pas agriculteurs sont au service du gouvernement; mais la grande masse frise l'inanité.

Le 11 octobre M. Hall s'est rendu à Ché-Mul-Pho et le lendemain il visita l'île de Yong-Yong qui est bien cultivée.

Le 18 on partit pour Sôul; pour atterrir et atteindre le débarcadère on eut à patauger dans la boue sur une distance de plus d'un demi-mille; après une marche à cheval de trois heures on arriva à Nam-Yung-Pu, où l'on passa la nuit. Le lendemain on se rendit à Sa-Wön-Pu, ville d'un millier d'habitants, et le jour suivant, vers midi, on arriva à Kwa Ch'hon; à cinq milles nord de ce dernier endroit la route coupe le Hang-Gang, ou rivière de Sôul, qui a une largeur d'environ 200 yards; mais est fortement obstruée par des bancs.

Sôul se trouve à environ un 1 1/2 mille au nord de la rivière; soit à une distance totale du débarcadère de 47 1/2 milles. La route se dirige à l'est jusque à Sa-Wön-Pu et de là jusqu'à Sôul elle va au nord; son état est délabré.

La contrée qu'on traverse, entre la côte et la capitale, est sans intérêt; le riz paraît être la production principale; viennent ensuite le millet, les haricots et l'orge; on trouve aussi quelques champs d'avoine et près des villages on rencontre de grandes quantités de poivre de Cayenne qui est la base de toute cuisine à la Corée; les seuls légumes qu'on y trouve sont une espèce de laitue pommée et un grand radis blanc; en fait rien n'y est abondant si ce n'est les pies.

Sôul a la forme d'un oblong et se trouve dans une vallée

dont la direction est N. E.-S. O.; du côté nord la ville est protégée par une suite de monts granitiques dont les plus élevés atteignent une hauteur d'environ 3500 pieds; les collines qui se trouvent au sud de la ville n'ont que la moitié de cette hauteur.

La population est d'environ 240,000 âmes; les habitations ne dépassent pas une hauteur de 8 à 9 pieds; la plupart sont couvertes de tuiles. La grande rue, qui a une largeur d'une centaine de pieds, divise la ville en deux parties, à peu près égales; dans la moitié nord se trouve le palais du roi, ainsi que les bâtiments publics de quelque importance; on y pénètre par trois portes, dont celle du centre, la principale, s'appelle Thoi-Hva-Mun; celle de l'est Hwing-Hva-Mun et celle de l'ouest Kwang-Hva-Mun. De la Thoi-Hva-Mun part une rue qui a une soixantaine de pieds de largeur et qui coupe à angle droit la grande rue; elle divise la moitié nord de la ville en deux sections: celle de l'est et celle de l'ouest. Au point d'intersection se trouve le Chong-Kak, ainsi appelé par la cloche de 7 pieds de hauteur que renferme ce kiosque. Le Chong-Kak est considéré se trouver au centre de la ville; de là part une quatrième rue qui se dirige au S.-O., elle est aussi large que la grande rue et se termine au Nan-Tai-Mun.

Ces quatre rues sont connues sous le nom de Chong-Ro, ou rues de la cloche.

Les portes de la ville s'ouvrent et se ferment au signal donné par une sonnerie du Chong-Kak. Un autre trait marquant de ce point central est la rangée de grands magasins, à deux étages, dont le rez-de-chaussée est divisé en petites boutiques qui s'ouvrent sur une petite cour, au centre, au lieu de donner sur la rue.

Le boutiquier est accroupi sur l'étroite verandah qui est sur le devant et sert le client qui se trouve dans la cour. La boutique elle-même est trop petite et trop basse pour permettre à un homme de s'y mouvoir ou de s'y tenir debout.

Comme les marchandises sont enfermées dans des armoires c'est une véritable difficulté de parvenir à savoir quels sont les articles qui se débitent dans un magasin donné.

Les principaux articles sont :

Les soieries et les cotonnades, des bottes, du papier et des dinanderies ; le tout de production indigène. Les bottes sont faites sur le modèle chinois, de peaux non tannées, mais séchées, aussi dures que la corne ; les tiges aussi bien que les semelles sont faites de cette matière et la botte produit une sensation tout aussi désagréable aux pieds que si elle était faite de fer ; il serait matériellement impossible de les chausser sans les sacs bourrés dans lesquels les Coréens enfouissent leurs pieds. Le papier est fait de la même pâte et de la même manière que celui du Japon ; mais il est plus fort et plus souple.

Les dinanderies, la plupart des ustensiles de ménage, tels que bols, chandeliers, crachoirs et cendriers, portent des traces du ciseau qui démontrent qu'elles ont été achevées après la sortie du moule.

La hauteur de ces magasins ne dépasse pas 20 pieds, mais en regard des autres constructions de la ville, ils ont un aspect de véritable grandeur ; ils sont la propriété des corporations qui seules ont la permission de se livrer au commerce avec les Chinois.

Comme dit ci-dessus la grande rue a une largeur de 100 pieds, mais presque chaque habitation se trouvant précédée d'un petit auvent couvert de paille, qui sert de boutique ou d'atelier, le passage se trouve réduit à environ 60 pieds et l'aspect de la rue est pauvre et misérable. Des fossés d'écoulement pour les eaux longent les rues aux deux côtés ; mais des tas d'ordures se rencontrent partout et, ce qui est encore plus repoussant, c'est qu'il n'est pas rare de trouver des habitations dont les lieux se vident dans le fossé des rues par un simple trou pratiqué dans la muraille. En résumé, la ville de Sôul est peu intéressante, délabrée et malpropre.

La population totale de la Corée est estimée à 684,000 âmes ; le revenu du roi, c'est-à-dire de l'état, se prélève sur les terres; l'unité de taxe est le kyöl, dont M. Hall n'est pas parvenu à connaître la valeur; la surface imposable du pays est estimée à 468,306 kyöls de terres à culture du riz et 309,807 kyöls d'autres cultures; la taxe peut s'acquitter soit en nature, soit en espèces, elle est de 750 taels de la Corée, nyang, par 100 kyöls pour les premières et d'environ les $\frac{3}{4}$ de cette somme pour les autres terres.

Lors de son passage à Söul cinq nyangs valaient environ un dollar mexicain; le dollar pris à $\frac{3}{9}$, ferait correspondre le revenu du royaume à £ 190000.



Suivent ensuite une série de notes géographiques dont voici le sommaire:

L'expédition du Victoria Nyanza et du mont Kenia.

Tribus alliées aux Zoulous dans l'Afrique du S.-E.

Le Congo.

Le roi Makoko de Stanley Pool.

Les Wakwafi dans le district près Mombasa.

Route entre le lac Nyassa et Tanganyika.

Concours géographique des écoles publiques.

Congrès international des orientalistes.



HUBERT VERDONCK

D'ANVERS

Missionnaire de la Nouvelle-Grenade. 1586-1652

par le R. P. KIECKENS, S. J.

Le père Hubert Verdonck, fils de Hubert et de Marie Vermeulen, naquit à Anvers le 7 mars 1586. Il commença ses études d'humanités chez les jésuites de sa ville natale et les acheva, en 1603, au collège de la Compagnie de Jésus, à Douai. Deux ans plus tard, après un cours complet de philosophie, il conquit dans cette dernière ville le grade de maître-ès-arts, et s'appliqua ensuite pendant deux ans à l'étude de la médecine, dans les écoles de Gand. Enfin Hubert retourna à Douai, où en 1609 il obtint le grade de bachelier en médecine. Il était alors âgé de 23 ans. (1) Dès cette époque Hubert Verdonck nourrissait dans son cœur un projet auquel l'étude des sciences semblait ne l'avoir pas préparé: il ne s'était

(1) Nous empruntons ces détails biographiques à une page écrite de la main de notre missionnaire dans l'*Album novitiorum* de Malines, actuellement conservé au Noviciat de Tronchiennes.

appliqué qu'à l'art de guérir les corps, et il sentit naître en lui le zèle du salut des âmes. A l'exemple d'un de ses cousins germains, Henri Verdonck (1), entré dans la Compagnie de Jésus le 3 octobre 1606, il demanda à être reçu dans l'ordre d'Ignace de Loyola. Il y fut admis au mois de mars 1610, et le 19 avril suivant il alla commencer son apprentissage de la vie religieuse. Sept ans plus tard, il demanda et obtint la faveur de partir pour les missions si pénibles du Nouveau-Monde et fut destiné par ses supérieurs aux contrées de la Nouvelle-Grenade, dans l'Amérique méridionale.

Le père Hubert Verdonck quitta sa patrie, pour aller s'embarquer en Portugal, au commencement de l'année 1617. Il nous est parvenu peu de détails sur sa laborieuse carrière. Heureusement cinq des lettres qu'il écrivit à ses compatriotes ont été conservées, et si elles ne nous apprennent rien sur ses travaux apostoliques, elles sauvent du moins de l'oubli les détails de ses voyages et quelques-uns des fruits de ses observations (2). Ce qui frappe surtout dans les deux lettres qui nous sont parvenues entières, c'est le souvenir de la patrie absente : c'est Anvers, sa ville natale, Lierre et d'autres localités qui lui servent de points de comparaison dans les observations qu'il fait sur les lieux qu'il visite, jusqu'à son arrivée à Panama. Ses remarques ne sont pas sans importance pour la géographie historique.

A la date du 27 juin 1617, le père Hubert Verdonck qui, suivant l'usage alors reçu, avait changé son nom flamand en celui de *Humberto Coronado*, rendit compte de son voyage

(1) Henri Verdonck, un des treize enfants de Rumold Verdonck, professeur de langue latine et de Marie Blyhooft, naquit à Anvers le 20 juillet 1587. (*Alb. novit*).

(2) Ces lettres ont été transcrites dans un recueil in-4° contenant des renseignements envoyés des missions étrangères au XVII^e siècle. Ce manuscrit qui porte pour titre: *Indica ab anno 1609 ex privatorum litteris accepta*, appartient au collège Notre-Dame d'Anvers.

à son arrivée dans la petite ville de Porto-Belo à la Nouvelle-Grenade (1). Il adressa cette relation au père Frédéric de Tassis, alors recteur du collège d'Anvers (2). Nous la traduisons du latin :

« *Mon Révérend Père,*

P. X.

» Autant le trajet de Belgique en Portugal a eu de désagrément, de dangers et d'alarmes, autant la seconde partie de notre voyage a eu de prospérité, de joie et de contentement. Partis de Cadix le 13 avril (1617), nous avons débarqué en Amérique le 6 juin, après avoir eu constamment le vent et la mer favorables, si j'en excepte quelques jours de calme plat.

» Après dix jours de mer, nous mouillâmes devant les îles Canaries. Comme c'était la veille de l'Invention de la Sainte-Croix (2 mai), nous nous mîmes aussitôt en frais d'orner le signe de notre Rédemption; le soir venu, ce n'étaient de toutes parts que fusées s'élançant dans les airs au milieu du bruit des pétards qui éclataient. Les marins avaient surtout montré leur adresse en confectionnant des roues en papier qui en tournant faisaient un tel bruit et lançaient tant de feu, que la mer en paraissait comme enflammée.

» Le lendemain, les navires se rapprochèrent et la solennité du jour fut encore augmentée par nos emblèmes et nos pièces de poésie, puis par les trompettes et les tambours des

(1) Ce pays doit son nom à Gonzalez Ximenes de Quesada, natif de Grenade, qui le découvrit et le soumit à l'Espagne. (*Hist. Soc. Jesu.* P. VI, p. 79, par le P. Jules Cordara).

(2) Le P. Frédéric de Tassis, fils de Charles et de Catherine de Sielers, naquit à Cologne en 1582, et entra au noviciat de Tournai le 3 juillet 1604. Il fut le premier recteur du collège d'Anvers établi dans la maison dite *des Anglais* (aujourd'hui hôpital militaire) et il gouverna cette maison depuis le 5 juin 1616, jusqu'en 1624. Il mourut le 12 janvier 1662.

marins provoquant à un combat simulé tous les plus braves. La fin de la lutte fut signalée par une salve de bon nombre de gros canons qui fit retentir et les airs et les ondes. Vifs applaudissements de la part des vents, des tritons, des néréides et surtout des poissons volants dont l'apparition ne contribua pas peu à égayer la fête.

» La solennité terminée, nous naviguâmes tout droit vers l'île de la Guadeloupe, souillée encore par les superstitions du paganisme. Nous y jetâmes l'ancre le 27 mai vers midi. Dès que les Indiens nous eurent aperçus, ils s'approchèrent dans leurs canots qui ne sont que des troncs d'arbre creusés, et nous présentèrent les fruits les plus beaux et les plus succulents, en échange, non pas d'or ou d'argent, mais de couteaux et de haches. Ils étaient nus, portant une longue chevelure, peints tout entiers en rouge et armés de leurs flèches et de leurs arcs.

» Nous partîmes le lendemain et nous préparâmes à célébrer la Fête-Dieu, mais par d'autres pratiques que celles de la fête de l'Invention de la Sainte-Croix. Il y eut surtout un sermon de circonstance qui me permit d'admirer non-seulement la pieuse attention de l'auditoire, mais aussi la richesse et le luxe de la toilette des dames.

» Le mardi suivant nous entrâmes sains et saufs au port de Carthagène. Que le Dieu très grand et très bon en soit à jamais loué ! Nous vîmes voguer à notre rencontre, dans une barque chargée des meilleurs fruits du sol, le R. P. provincial, le P. recteur ainsi que d'autres pères et frères de cette province, qui nous accueillirent avec les démonstrations de la joie et de la charité la plus vive. Quand nous mîmes pied à terre, l'air retentit tout à coup du bruit du canon ; toutefois ce n'était pas en notre honneur, mais en celui des Pauvres Claires qui étaient venues avec nous, pour jeter dans cette ville les fondements d'une maison de leur ordre. Elles y furent reçues avec un empressement et une pompe extraordinaires, au milieu du chant des religieux.

On nous fit l'honneur de porter à tour de rôle la statue de St.-François.

« Carthagène est une ville remarquable et opulente. Pour son étendue elle peut être comparée à Courtrai; pour ses fortifications, elle ne le cède point à Anvers, bien qu'elles soient un peu plus basses. Quant à son port, elle n'a point son égale dans toute la Flandre-Belgique.

» J'ai vu peu d'Indiens dans cette ville, mais en revanche il y a plus de 12000 nègres qui vont tout nus jusqu'à la ceinture, même les femmes. Je ne parle pas des Espagnols qui sont les maîtres et auxquels la plupart des nègres servent d'esclaves. Nous avons pour compagnon un père de cette province, ouvrier infatigable qui, en peu d'années, est parvenu à convertir 10000 de ces malheureux. (1)

» Après un repos de huit jours à Carthagène, nous avons fait voile pour Porto-Belo où nous arrivâmes après sept jours. Cette localité est située à 9 degrés seulement de l'équateur; elle est pourvue de tout et très fortifiée, mais pour son étendue elle n'a guère que la moitié de Dunkerque. Elle est surtout célèbre par sa foire annuelle d'un mois, pendant lequel il y a là plus de vie qu'à Anvers pendant toute une année. On peut s'en convaincre du reste par la valeur et le prix de ce qui s'y vend. Je connais un marchand qui pour une maison de bois très ordinaire, louée pour cinq ou six semaines seulement, paie 1400 ducats, et débourse, quand l'envie lui prend de manger une poule, quatre florins de notre monnaie. (2)

(1) Il est ici question du P. Alphonse de Sandoval qui avait commencé depuis quelques années à Carthagène l'œuvre des nègres esclaves. Il mourut le 25 décembre 1652. Le bienheureux père Pierre Claver se sanctifia après lui dans ces pénibles labeurs et mérita le titre d'apôtre des nègres de Carthagène.

(2) Ces détails sont conformes à ceux qu'on lit dans l'*Histoire générale des voyages*. (T. XIX, p. 268), au sujet de la fameuse foire de Porto-Belo, dont jadis la durée n'était pas limitée. La cour d'Espagne régla plus tard qu'elle ne durerait que 40 jours, à compter de celui de l'entrée des galions dans ce port.

» Il n'y a guère d'Indiens ici. Il nous faut donc aller plus loin pour trouver la moisson. Nous y allons en effet pleins d'ardeur et de courage, bien que le trajet qui reste encore à faire par terre et par mer soit bien plus difficile que celui que nous avons déjà fait. A vous donc de continuer à nous recommander au Seigneur tout-puissant, afin qu'après avoir péniblement traversé le désert, nous touchions à la terre de l'Héthéen et du Cinnéen. (1)

Porto-Belo, 27 juin 1617.

HUBERT VERDONCK.

Le désir du P. Hubert Verdonck de se trouver bientôt au milieu des peuplades barbares tarda à se réaliser. Les supérieurs l'envoyèrent à Panama, d'où il envoya la relation qu'on va lire. Écrite en flamand, elle était adressée au P. Jacques van Honsem (2) qui n'en eut jamais connaissance. Il venait de décéder au collège d'Anvers le 13 juin 1618, et la lettre était datée de Panama, 6 juillet de la même année :

Description du pays.

» Panama, ville dont les maisons sont en bois, est bâtie en équerre; elle est presque de la grandeur de Dunkerque ou de Lierre. Elle touche la mer du sud, elle est forte et en quelque sorte imprenable à cause des montagnes qui la protègent du côté de la terre et des rochers qui, bien que peu élevés, s'étendent fort loin dans la mer et empêchent l'ennemi d'approcher. Sans cette défense naturelle, il est probable que depuis longtemps elle serait devenue la proie des Anglais ou des Hollandais. Elle a un conseil et un grand nombre d'officiers royaux, commandés aussi bien que les

(1) Allusion biblique à des peuples de l'Orient.

(2) Le P. Jacques van Honsem était né à Anvers en 1588, de Jean et de Marie Heemsen. Il entra dans la compagnie de Jésus le 3 octobre 1606.

garnisons des forts et des villes environnantes, par Don Diégo Fernandez de Velasco, président de la ville.

Les richesses et le luxe qu'on déploie ici sont indicibles. Ces richesses proviennent d'une part des marchandises sans nombre que l'Espagne expédie par ici au Pérou, et de l'autre, des cargaisons d'argent qui partent chaque année du Pérou et s'en vont par Panama en Espagne.

» Le luxe n'est pas seulement indescriptible, il est aussi souverainement ridicule ; car, tout le monde ici s'habille de soie et de velours, le cordonnier comme le maréchal-ferrant, le boulanger aussi bien que le négociant, le conseiller et le président. Le dimanche notre église est toute couverte de tapis, de coussins de velours rouge et bleu, non-seulement à l'usage des dames des conseillers et des riches marchands, mais aussi de la femme du cirier, du boulanger, du maréchal-ferrant etc., de sorte que sous le rapport des habits, il n'y a pas de différence entre la femme d'un maréchal, d'un boulanger et celle d'un seigneur, d'un bourgmestre. Les hommes en font autant que leurs femmes ; un maréchal se fera faire un habit et un manteau de velours, ni plus ni moins que si c'était le roi en personne. Et cependant ces étoffes sont aussi chères ici qu'en aucun autre endroit du monde, car on doit les faire venir d'Europe à grand prix et à des risques plus grands encore.

Des achats et des ventes.

» La monnaie la plus basse qui soit en circulation ici, est le demi-réal (*eenen halven real, oft stooter*) qui n'a pas plus de valeur que chez vous le liard (*een oort, oft negenmanneken*). La viande et les fruits sont à bon marché, mais le prix du pain, des habits et des meubles dépasse toutes limites. A la halle des bouchers, vous n'achetez pas ce que vous voulez, mais ce que veut le vendeur ; voici comment :

» Tous ceux qui veulent acheter de la viande, arrivent à heure fixe à la halle; là le boucher demande à chacun ce qu'il veut de viande, après quoi il distribue à chacun le poids demandé et touche son argent. Cette manière de vendre ne promet pas grand'chose, et à qui n'en veut pas, libre de jeûner.

» C'est pis encore au marché au poisson, ou plutôt au domicile du pêcheur: car après y avoir longtemps attendu votre poisson, arrivent enfin quelques corbeilles chargées: on les jette aussitôt comme à la gribouillette. Alors commence un jeu semblable à celui qu'exécutent chez nous les enfants quand on leur jette des noix. Ce que vous parvenez à attraper est pour vous; et si vous ne ramassez rien, tant pis pour vous. Ceux qui ont réussi à prendre ainsi leur provision, font peser leur poisson et s'en vont après avoir payé selon le poids de la portion qu'ils emportent.

Du pays en général.

En général le pays est chaud et humide: quand vous avez l'été, nous avons l'hiver et réciproquement. En été, la marche du soleil est comme en Europe; mais en hiver, l'astre s'en va par le nord vers son couchant. Les arbres se chargent d'excellents fruits en toute saison. Parmi les fleurs celle que j'estime le plus, c'est la fleur de la Passion de N.-S. Les graveurs d'Anvers ne la reproduisent qu'imparfaitement, car leurs fleurs artificielles n'ont pas les verges que je vois ici comme tachetées de sang. Elles n'ont pas non plus les feuilles pourprées qui représentent le manteau de pourpre, ni les feuilles blanches qui rappellent la robe blanche d'Hérode. Jamais je n'ai vu une fleur d'un parfum plus suave ni d'un coloris plus beau: ses fruits sont très précieux et très salutaires aux constitutions fortes et saines.

De notre collège.

« Notre collègue est bien situé et possède une belle église ; mais la maison est misérable. Ma chambre, faite de planches pourries où il y a plus de cent trous, est submergée dès qu'il pleut. Il y a une classe où l'on enseigne tout, comme chez mon oncle M^{re} Rumold. (1) Nous sommes cinq pères professeurs et huit coadjuteurs. Nous vivons de la besace qui chaque jour parcourt la ville, et nous nous contentons de peu. Faut-il bâtir ou entreprendre n'importe quoi qui exige plus d'argent que n'en apporte habituellement la besace, voici comment nous nous y prenons : le P. recteur fait connaître

(1) Maître Rumold Verdonck, dont il est ici question, enseigna la langue latine l'espace de 52 ans à Lierre et à Anvers. Il acheta le 17 mars 1618 la maison du banquier Lombard Basilio Grassis, située au coin occidental de la *rue du Chêne*, vis-à-vis de l'église St.-Jacques. (Thys. *Historiek*, bl. 348). En 1593, il fut élu maître de la chapelle du St.-Sacrement dans l'église Notre-Dame à Anvers. Il mourut le 12 juin 1620, à l'âge de 79 ans ; sa femme, Marie Blyhooft, était morte le 8 décembre 1618, comme on peut le lire encore sur leur pierre tombale placée près du grand portail de l'église susdite :

D. O. M.

M^r RUMOLDUS VERDONCK

Eerselius pietatis et doctrinæ laude celebris Ludimagister Latinus quinquaginta duos annos tam Lyræ quam Antwerp: bonis moribus ac litteris formata juventute expiravit 12 Junii an. 1620 ætat: suæ 79. MARIA BLYHOOF T Herentalensis ejusdem mariti pia pariter ac modesta conjux obiit 8 decem. an. 1618 ætatis suæ 77. Tredecim liberorum parentes, ambo jubilarii matrimoniales hic conditi.

REQUIEScant IN PACE.

(*Inscrip. fun. et monum.* 1^{re} partie, XII, p. 193).

L'école latine de Rumold Verdonck était située au cimetière de Notre-Dame, derrière le chœur de cette église, à l'endroit appelé aujourd'hui *Marché au Lait*. Elle fut fréquentée par Pierre-Paul Rubens et Balthasar Moretus. (V. *Rubens-Bulletijn*, 1^e deel, 3^e afelevering, bl. 208-212.)

son devis aux messieurs de la ville, qui partagent avec le peuple la réputation d'être très généreux : ceux-ci prennent eux-mêmes en main la besace ou le plateau collecteur, et marchent devant nous à travers toute la ville. C'est ainsi qu'on a vu encore dernièrement le bourgmestre et le général *van de Zuer* parcourir la ville en mendiant de porte en porte pour la Compagnie de Jésus.

» On a encore recours à un second moyen : on envoie mendier, dans les villages et les fermes d'alentour deux pères qui, après bien des courses et des contrariétés, rentrent chargés de bonnes pièces de monnaie et conduisant environ 300 vaches ou génisses. Ces bêtes sont données par des gens qui ne veulent pas se dépouiller de leur argent ; ici on en reçoit six, là huit, ailleurs douze etc., chacun suivant en cela sa dévotion (1).

» Ne vous étonnez pas de ces procédés, car il faut savoir que la Compagnie est ici singulièrement aimée de tous, à cause des fruits abondants de salut qu'elle récolte partout dans les âmes, et d'ailleurs l'Espagnol est de sa nature très généreux.

» Dans l'intérieur de la maison, la discipline religieuse, les pratiques de mortification et de pénitence s'observent parfaitement ; c'est du reste ce qu'il faut, car c'est la voie suivie par les apôtres.

Des Indiens.

» Je n'ai rien de particulier à dire des Indiens, parce qu'il n'y en a guère ici, bien qu'ailleurs ils abondent. Je remar-

(1) Une telle générosité paraîtra extraordinaire à ceux qui ignorent que les bœufs étaient si communs en Amérique qu'un propriétaire qui n'en possédait que 10,000 à 12,000, n'était pas compté parmi les plus riches, et qu'il y en avait qui en possédaient trois fois autant. C'est ce qu'affirme dans une de ses lettres, le P. Nicolas du Toict, missionnaire et historien du Paraguay. (Voir notre notice sur cet homme apostolique dans le *Bulletin* nos 7, 8 et 9 de la société géographique de Lille, 1882, p. 241).

que seulement qu'ils sont excessivement lents à apprendre, tandis qu'ils excellent à manier l'arc. Voici une preuve que quelques-uns aiment à donner de leur adresse : ils prennent un oiseau, lui attachent à la patte une pomme et le lâchent. Pendant qu'il s'envole, ils traversent la pomme d'outre en outre sans même blesser l'oiseau. D'autres prennent une vieille femme dont, à leur avis, la course est près de son terme, la lient à un arbre les mains au-dessus de la tête et les doigts séparés. Ils tirent alors une flèche entre chaque doigt sans toucher la main, ni aucun autre membre ; si cependant ils manquent, je pense qu'ils s'en excusent en disant que ce n'est qu'une vieille femme. »

De Panama, 6 juillet 1618.

HUBERT VERDONCK.

Notre manuscrit renferme encore trois fragments de différentes lettres. Celle qui contient les renseignements sur les mines d'argent de Markita et la singulière anecdote qu'on va lire, est datée de Carthagène, 21 juillet 1626. L'original était en latin.

» Ici tous les fleuves sont remplis de crocodiles. Un peu avant notre passage, ils avaient dévoré un jeune homme de vingt-quatre ans qui montait une autre barque. Ils s'étaient également emparés d'un enfant et l'avaient emporté avec eux au fond de l'eau pour s'en repaître, lorsque tout à coup l'idée vint à la victime d'attaquer son ennemi. Il s'en prend aux yeux, et enfonce deux doigts dans les orbites du monstre. Celui-ci ne pouvant supporter l'atrocité de la douleur, ouvre son rictus et laisse échapper sa proie devenue son agresseur. L'enfant en fut quitte pour une blessure au pied par où l'animal l'avait saisi. »

» Les mines d'argent du roi sont situées dans les montagnes

près de la ville de Markita ; (1) on en tire des richesses immenses. Ces mines sont à la fois admirables et horribles. Rien n'approche davantage des noirs royaumes de Pluton et de Proserpine. On ne voit que cryptes que surmontent d'autres cryptes, des antres superposés à des antres. Tout y est sombre, malpropre et affreux. Les hommes y vivent rachitiques, sans ordre, sans lumière, sans Dieu, et, pour en finir, ils descendent à des profondeurs telles qu'ils touchent presque à la hutte de Caron. »

Nous empruntons le trait de mœurs suivant au fragment d'une quatrième lettre envoyée par le P. Hubert Verdonck au P. Jacques Tyrinus, le 18 février 1630. (2) Notre missionnaire résidait aussi alors à Carthagène :

« Un monstre de cruauté, habitant Panama, avait par vengeance massacré deux hommes qu'il poursuivait de sa haine, et partout où il allait, il portait leurs têtes avec lui. Il avait sur l'une d'elles attaché cet écriteau : « *Il m'avait offensé, sa tête abattue atteste ma vengeance.* » Cette bête féroce poursuivait une troisième victime dont la mort seule pouvait assouvir sa fureur : mais la vengeance du ciel la devança en l'étendant raide mort d'un coup de foudre. » Le dernier fragment par lequel finit notre manuscrit, appartient à une lettre écrite de Lima, le 8 avril 1650. C'est probablement

(1) Il y a dans notre manuscrit *in montibus oppidi Markitani* ; il s'agit ici évidemment de *Mariquita*, ville située dans la province de ce nom, et renommée par ses mines d'or et d'argent d'une exploitation très difficile. Elles furent découvertes vers 1590. Mariquita s'appela d'abord *S. Sebastian del Oro*.

(2) Le P. Jacques Tyrinus naquit à Anvers le 16 Septembre 1580 de Jacques et d'Antonia Van Hecken. Il entra au noviciat de Tournai le 13 mars 1600, après avoir pris à Louvain le grade de maître-ès-arts. Il fut le second supérieur du collège d'Anvers de 1611 à 1613 et mourut dans sa ville natale le 14 juillet 1636.

la dernière envoyée en Belgique par notre missionnaire anversoïis. Comme elle ne contient que des détails relatifs à l'état religieux de Lima, à cette époque, nous jugeons inutile d'en citer des passages.

Une note contenue dans les lettres annuelles de la Compagnie de Jésus et se rapportant aux années 1651-1652, nous apprend que « le P. Hubert Verdonck mourut à Lima le 3 août 1652. Il était âgé de 66 ans dont il en avait passé 42 dans son ordre et 35 dans les missions de la Nouvelle-Grenade et de Quito. C'était un homme irréprochable, d'un caractère paisible et qui se dévoua longtemps avec fruit à l'enseignement des humanités. (1) »



(1) LITTERÆ ANNUE 1651, p. 186 : « 3 augusti 1652, finem vitæ imposuit P. Humbertus Coronado, olim Berdunc (*Verdonck*), in Brabantia natus ante annos LXIX (lisez LXVI), vir sine querela, tranquillè placidus, et in docendis grammaticis diu magna harum partium utilitate versatus. »

LA
PROVINCE DE PARÁ

ET LE

FLEUVE DES AMAZONES

par M. A. BAGUET, VICE-CONSUL DE BRÉSIL ET CONSEILLER
DE LA SOCIÉTÉ.

Ceux qui ont lu le récit des voyages d'Henry Lister Maw, d'Agassiz, du d^r M. da Silva Coutinho, de l'ingénieur Chandler et de tant d'autres voyageurs, doivent avoir été émerveillés des richesses immenses que renferme la province de Pará, où il y a encore des centaines de mille lieues à explorer.

Le Pará a une surface d'environ 40,000 lieues carrées ou 1,742,400 kilomètres carrés, plus de trois fois l'étendue de la France, qui n'a que 514,046 kilomètres carrés. ⁽¹⁾

Reculons de trois siècles et voyons quel est le hardi

(1) La province des Amazones qui confine à celle du Pará, a 66,000 lieues carrées ou 2,874,950 kilomètres carrés.

aventurier, qui a découvert par hasard le majestueux fleuve des Amazones.

A l'époque où l'on ne songeait qu'à la cité *aux armures d'or*, Gonzalo Pizarro, frère du conquérant du Pérou, partit de ce dernier pays en 1539 avec une escorte de deux cents fantassins et de quatre mille Indiens. Après avoir traversé la Cordillère, il fut rejoint par un hardi capitaine, Francisco Orellana. La cité aux armures d'or était introuvable, mais ces conquérants recueillirent assez de ce précieux métal pour en charger un brigantin qu'ils firent construire.

Orellana, par suite de certaines aventures trop longues à raconter, pénétra dans le grand fleuve des Amazones, sans cependant le connaître, mais il eut le pressentiment que ce cours deau devait le conduire à l'Océan. Obligé de descendre à terre et de poursuivre son voyage à travers un pays inconnu et souvent désert, il eut néanmoins à combattre de féroces Indiens qui lui tuèrent plusieurs hommes de son escorte.

A l'endroit où le Rio Negro se jette dans l'Amazone Orellana est attaqué par une troupe d'Indiens à cheval à la tête desquels se trouvaient des femmes *blondes?* grandes, robustes, nues jusqu'à la ceinture, les cheveux relevés en tresses et armées d'arcs et de flèches. Un peu d'exagération dans le récit d'Orellana et beaucoup trop dans celui de nos historiens modernes, fut cause que ce fleuve inconnu reçut le nom impropre d'Amazones d'après la légende grecque qui place l'histoire problématique de ces femmes guerrières 1600 ans avant notre ère. Ceux qui sont au courant des habitudes indiennes, savent que dans beaucoup de tribus, les sauvages emmènent leurs femmes quand ils vont sur la piste de la guerre, et que celles-ci combattent quelquefois dans leurs rangs.

Après dix-huit mois de navigation, Orellana arriva à l'embouchure du fleuve des Amazones avec une cargaison d'or et d'émeraudes que Pizarro lui avait confiée.

L'espace ne nous permet pas de décrire les souffrances de toute nature que son escorte eut à endurer. La famine, les maladies et les combats l'avaient pour ainsi dire décimée.

Quant à Pizarro, le chef de l'expédition, il rentra à Quito après dix-huit mois de voyage, pendant lequel ses soldats furent obligés, pour ne pas mourir de faim, de manger les chiens et les chevaux.

Le majestueux fleuve des Amazones, le plus grand du monde entier, traverse tout le Pará et reçoit sur son parcours de 3828 kilomètres, 19 rivières dont quelques-unes ont jusqu'à 3,300 kilomètres de cours, surpassant en étendue les plus grands fleuves de l'Europe. Le Rio Madeira et ses affluents sont navigables sur une étendue de 6600 kilomètres.

A son embouchure il y a plusieurs îles, entre autres la grande île de Marajo, qui a 244 kilomètres de longueur sur 180 de largeur, à peu près la même étendue que la Belgique. D'après Agassiz elle faisait jadis partie de la terre ferme. L'Amazone et ses affluents sont navigables pour des steamers, dans le territoire du Brésil seul, sur un parcours de 48,517 kilomètres et au Pérou sur une étendue de 1980 kilomètres. Ses affluents le mettent en communication avec les républiques de l'Équateur, de Vénézuéla et de la Nouvelle-Grenade.

Le professeur Agassiz a découvert dans ses eaux des milliers d'espèces de poissons, dont plusieurs n'étaient pas même classés. C'est là que se trouve le *piracucu* (*Vastres Cuvierii*), poisson qui atteint un développement formidable et sert de nourriture aux riverains. Parmi les productions les plus curieuses, il faut citer le *poraqué* ou l'anguille électrique (*Gymnotus electricus*). Sa taille atteint jusqu'à 1 1/2 mètre et ses décharges électriques sont quelquefois assez fortes pour tuer un homme.

Les voyageurs, qui ont parcouru cette contrée, sont émerveillés de la variété des produits du bassin de l'Amazone, parmi lesquels il faut citer le caoutchouc, le cacao, les

matières textiles et coloriantes, les cuirs de bœufs et de cerfs, les drogues, les plantes médicinales, l'indigo, les bois de construction et d'ébénisterie, la colle de poisson, les châtaignes ou coco du Pará, le sucre, le coton, le piassava, les chapeaux de paille, l'ivoire végétal, le tabac et une foule d'autres produits.

L'arbre à caoutchouc ⁽¹⁾ (*Siphonia elastica*) est une source inépuisable de richesse pour ce pays. Il y a dix ans environ l'exportation de ce produit montait à 5,000,000 de kilogrammes (chiffre rond) représentant une valeur de 22,000,000 de francs. En 1882 on a exporté environ 9,625,000 kilogrammes, soit pour 66,000,000 de francs, de sorte que le poids a presque doublé tandis que la valeur a triplé.

Le cacao figure à l'exportation pour environ fr. 8,000,000 et les châtaignes ou coco du Pará pour environ 3.500,000.

En résumé, la valeur de tous les produits pendant l'année qui vient de s'écouler, s'élève à la somme respectable de fr. 91,000,000, parmi lesquels les États-Unis du Nord figurent pour la moitié.

Les forêts abondent en bois de construction et d'ébénisterie de toute beauté. Pendant notre séjour à Rio-de-Janeiro, on m'a dit qu'il y avait au musée national une table en marqueterie composée d'environ 100 espèces de bois divers.

Ce pays produit le meilleur tabac du Brésil, mais la nature y est si prodigue en productions de tout genre qu'on ne s'en est pas beaucoup occupé. C'est ici le cas de dire, l'homme n'a qu'à récolter; il n'a, pour ainsi dire, ni besoin de planter ni de semer.

En vertu d'une loi promulguée en septembre 1867, le gouvernement a accordé la libre navigation de l'Amazone et de ses affluents à tous les pavillons. Les Anglais, avec cette

(1) Le procédé usité au Pará pour la récolte de ce produit est à peu près le même que celui qui se pratique aux environs de Bayonne et dans les Landes pour l'extraction de la résine.

initiative qui leur est propre, y ont établi un service de steamers qui, concurremment avec les steamers brésiliens, parcourent une étendue d'environ 10,600 kilomètres.

Son Excellence le président de la province de l'Amazone, M. de Paránagua, vient de faire récemment un voyage sur le bateau à vapeur *Solimoés*. (1) Dans l'espace de 35 jours il a parcouru 3,862 kilomètres sur la rivière Purús, un des affluents de l'Amazone.

Les Indiens Ipurinans lui ont dit qu'au delà de l'Ituxy il y a des plaines immenses où se trouve une grande quantité de bétail sauvage.

Ses études se sont portées principalement sur le tracé d'une voie ferrée destinée à mettre la province du Matto Grosso et la Bolivie en communication avec un des affluents de l'Amazone.

Le steamer *Jurua* vient de parcourir la rivière Purús et a transporté à Manaus, capitale de la province des Amazones 171,400 kilogrammes de caoutchouc représentant une valeur de 1,300,000 francs.

On peut donc attribuer à cette loi si sage et si libérale, la croissance rapide du commerce dans le bassin de l'Amazone.

Ce qui manque à ce pays, où l'homme peut récolter sans beaucoup de peine, ce sont les bras. Sa population ne s'élève qu'à environ 300,000 habitants et dire que cette province est au-delà de trois fois plus grande que la France.

Nous estimons qu'il faudrait à un explorateur au moins cinq à six ans pour explorer le pays et tous ses cours d'eau, y compris la province des Amazones.

(1) *Solimoés*. Nom d'une rivière et d'un district au nord du fleuve des Amazones, pouvant former à lui seul une province ou un pays puisque son étendue est aussi grande que celle de la Grande-Bretagne. Le mot Solimoés paraît dériver, par corruption, de Sorimon, tribu indienne. D'autres l'attribuent aux flèches empoisonnées dont se servent ces sauvages. Solimão en portugais signifie sublimé.

Depuis quelques mois nous avons à Anvers un départ bi-mensuel pour le Pará avec échelle à d'autres ports. Chose triste à dire, cette ligne est desservie par des steamers sous pavillon anglais.

Depuis la mort de notre regretté armateur M. E. van Regemortel, le pavillon belge est passé à l'état de légende dans ces parages.

C'est de la navigation transatlantique que dépend l'avenir de notre beau port, trop peu fréquenté par des steamers sous pavillon belge. Quel moyen avons-nous de nous affranchir des compagnies étrangères? That is the question. Cette importante question trouvera mieux sa place dans un journal politique que dans le *Bulletin* de notre société.

SOIRÉE DU JEUDI 14 JUIN 1883.

EXPOSITION DE VUES DE L'ÉGYPTE.

M. Arthur van den Nest, ancien échevin de la ville d'Anvers et membre de la société royale de géographie, a rapporté de son voyage en Égypte une belle collection de photographies reproduisant les monuments de ce pays célèbre. A la demande du bureau, il a gracieusement consenti à les communiquer aux membres de la société.

En conséquence la société, avec le bienveillant concours de l'administration communale, a organisé le jeudi 14 juin, dans la vaste salle du théâtre flamand, une soirée dans laquelle toutes ces vues ont été exhibées, agrandies et éclairées à la lumière oxyhydrique. M. van den Nest étant indisposé, son neveu M. Maurice Joostens, qui a fait avec lui le voyage de l'Égypte, a bien voulu se charger de donner au public les explications que comporte chaque planche.

Les monuments qui couvrent le sol de l'Égypte depuis Alexandrie jusqu'à la deuxième cataracte ont successivement passé sous les yeux des spectateurs qui ont ainsi pu se faire une idée de cette ancienne civilisation.

La série a commencé par la colonne dite de Pompée élevée en 296 en l'honneur de l'empereur Dioclétien. C'est le seul

monument antique qui existe encore à Alexandrie depuis que ses deux obélisques dits aiguilles de Cléopâtre ont été transportés à Londres et à New-York.

Après Alexandrie vint le Caire, et en premier lieu le splendide panorama de la ville vue du haut de la citadelle, avec ses toits plats, ses innombrables minarets et au fond le désert avec les pyramides. Ensuite les principales mosquées dont les trois types trouvent au Caire les plus beaux spécimens, puis les tombeaux des califes et des rois mamelouks, ces chefs-d'œuvre de l'architecture arabe. Parmi les monuments modernes il y avait des vues du palais de Ghézireh, le plus beau qu'ait construit Saïd pacha, le Kassr è Noussa, bâti par Méhémet Ali à l'extrémité de l'avenue de Choubrah, le bois de Boulogne du Caire, dont on a pu également admirer les arbres séculaires. Ensuite le *Barrage du Nil*, œuvre colossale entreprise par Méhémet Ali, pour retenir les eaux du fleuve et régler les inondations de la Basse-Égypte. Commencé en 1844, cet ouvrage qui a coûté des sommes énormes reste inachevé. Les murs et les ouvertures des écluses sont terminés, mais on n'ose y placer les portes de crainte de voir emporter le tout par le Nil ; aussi ne travaille-t-on plus à achever l'ouvrage, mais se borne-t-on aujourd'hui simplement à l'entretenir.

Une vue générale des pyramides de Ghizeh, avec des vues spéciales de la grande pyramide et du sphinx, qui d'après une inscription trouvée aux environs des pyramides, serait antérieur à ces monuments.

L'obélisque d'Héliopolis, de la XII^e dynastie, le plus ancien qui existe et le célèbre sycomore sous lequel, d'après la tradition, la Vierge se serait reposée avec l'enfant lors de la fuite en Égypte. Si cet arbre, bien que très vieux, ne date pas de cette époque, il est certain du moins qu'il a poussé sur le tronc d'un autre arbre très ancien.

Suivaient deux vues du temple d'Abydos : une vue générale et l'autre d'une des petites salles avec le portrait du roi

Séti I. — Le temple de Denderah enfoui dans le sable jusqu'à moitié de sa hauteur et une vue de l'intérieur du vestibule. — Les ruines du temple de Karnak et plusieurs vues de la salle hypostyle qui peuvent donner une faible idée de cette construction gigantesque.

L'obélisque de la reine Hatasou, le plus grand qui existe, il mesure environ 26 mètres, il reste debout au milieu des ruines tandis que son compagnon — les obélisques étaient toujours à deux — git brisé à ses pieds. D'après une inscription qu'on lit sur sa base les deux ont été extraits de la carrière, sculptés et mis en place en l'espace de sept mois. La porte de Ptolémée Épiphane, la plus élégante des constructions gréco-égyptiennes et le pylône du temple de Khons.

Deux planches se rapportent à Louqsor, l'une représente le pylône du temple avec l'obélisque solitaire dont le compagnon orne aujourd'hui la place de la Concorde à Paris, et l'autre, la célèbre colonnade qui longe le bord du Nil. Comme la plupart des anciens temples, celui de Louqsor a été transformé en village, et non seulement les cours mais toutes les salles et jusqu'à la plate-forme, tout est couvert de mesures arabes; on y voit même une mosquée avec son minaret. A la demande de M. Maspéro, le khédive actuel a acheté toutes ces habitations, qui vont être démolies et le temple déblayé l'automne prochain. Sans la révolte d'Arabi, on aurait déjà mis la main à l'œuvre depuis l'hiver passé. — Sur la rive gauche du Nil, le Ramesséum, le temple de Kournah et celui de Médinet Habou construit par Ramsès III ont fourni plusieurs vues très remarquables. Les deux colosses d'Aménophis, dits de Memnon, n'ont pas été oubliés non plus que la vallée de Biban-el-Molouk, où se trouvent les tombeaux des pharaons des XVIII^e et XIX^e dynasties.

En remontant le fleuve le temple d'Edfou, commencé le 23 août 237 et achevé le 5 décembre 57 avant J.-C. et auquel ont travaillé neuf rois Ptolémée, est le mieux conservé de tout le pays. Il a fourni les vues de son pylône, de sa première

cour, du couloir extérieur et d'une salle intérieure avec le *naos* en granit. — Les chapiteaux du temple d'Esneh, qui est entièrement couvert de constructions modernes, et dont la grande salle antérieure seule est accessible. — Plus loin le temple d'Ombos qui ne tardera pas à disparaître, car d'un côté le sable l'envahit de plus en plus et de l'autre le Nil en creuse et détruit les fondements ; déjà la cour antérieure, qui existait encore il y a une cinquantaine d'années, s'est écroulée dans le fleuve.

Enfin on arrive à Assouan, l'ancienne Syène dont la vue du port est magnifique. — Suit la première cataracte, qui porte à tort ce nom, car c'est une suite de rapides et non une chute d'eau.

L'île de Philae est comme on l'a dit une oasis ravissante au milieu du fleuve. Elle est presque tout entière couverte par des temples de l'époque des Ptolémées et a fourni plusieurs vues intéressantes.

Au-delà, suit la Nubie qui a dû sa civilisation à l'Égypte et où des temples en ruine se rencontrent à chaque instant. Les plus remarquables sont les deux temples-grottes d'Ibsamboul avec leurs colosses de 30 et 60 pieds qui en décorent les façades. Enfin une vue de la cataracte de Wadi Halfa, ou seconde cataracte, est venue terminer cette soirée qui laissera à tous les spectateurs les plus agréables souvenirs.

OUVRAGES PRÉSENTÉS.

498. *Tres relaciones de Antigüedades Peruanas.* Madrid 1879.

Don du gouvernement espagnol qui a publié cet ouvrage à l'occasion du congrès des Américanistes de Bruxelles. La première relation de D. Fernando de Santillan entre dans de grands détails sur l'administration des Incas, et sur la manière dont les Espagnols devraient gouverner les Péruviens. La seconde relation est anonyme et traite spécialement de la religion des anciens habitants. La troisième a pour auteur D. Joan de Santaacruz Pachacuti ; celui-ci est un Péruvien pur sang, de la race antérieure et opposée aux Incas. Les détails dans lesquels il entre sont d'autant plus intéressants qu'ils sont écrits dans un tout autre esprit que celui de l'Inca Garcilasso qui a été la principale source de l'histoire du Pérou jusqu'aujourd'hui. M. Jiménez de la Espada a ajouté au volume une préface extrêmement remarquable.

499. *Uebersicht der geographischen Leistungen in Russland, während der Regierung Kaiser Alexander II,* von Baron F. von der Osten-Sacken. St.-Petersbourg 1880. (Revue des travaux géographiques en Russie, pendant le règne de l'empereur Alexandre II, par le baron F. von der Osten-Sacken.)

500. *The Kansas City. Review of Science and Industry,* edited by Theo. S. Case. Vol. IV.

Contient pour la partie géographique : Expéditions à la mer arctique, par le dr John Roe. — Honneurs rendus à Nordenskjöld. — Une nouvelle expédition polaire. — Le « Nordenskjöld » à flot. — La deuxième expédition de Howgate. — Subside du gouvernement à l'expédition polaire. — Remise de la médaille de la société royale.

— D^o de celle de la société de géographie. — Les explorateurs italiens en Afrique. — Souvenirs de Orton et du Pérou, par le d^r Ivon D. Heath. — Recherches arctiques. — Levés hydrographiques de l'amirauté. — Les médaillés des écoles publiques. — Une vue de l'Étna.

L'expédition arctique de M. B. Leigh Smith. — La recherche de Franklin. Retour de l'expédition du lieutenant Schwatka de la recherche de Franklin. — Stanley et le Congo. — Autres expéditions au Congo. Projet d'une expédition autrichienne. — L'expédition de M. Sibiriakov au Lénisseï. — Explorations privées aux régions arctiques.

L'expédition de M. Howgate. — Narration du secrétaire Clay. — La croisière du *Corwin* dans les régions arctiques. — Notes et extraits pris dans un vieux livre de voyages, par M. le professeur Broadhead.

L'expédition Howgate à la baie de lady Franklin. — Aperçu de travaux scientifiques de cette expédition.

Les découvertes de Heath dans l'Amérique méridionale, par le prof. J. D. Parker. — Subsidés du congrès pour des travaux scientifiques. — Le commerce de la Sibérie. — Stations météorologiques dans la mer de Behring.

Volume V.

Contient : Influence de l'altitude sur la population. — Sur les expéditions des États-Unis dans les mers arctiques.

Les découvertes de Heath dans l'Amérique méridionale, par le prof. John D. Parker.

Le globe de Martin Behaim, par le capitaine E. L. Berthoud. — Les latitude et longitude de Kansas City, par E. A. Hickmann. — L'exploration de la Terre de Wrangel. — Phénomène arctique. — Le sort de la *Jeannette*. — Rapport officiel sur la croisière du *Corwin*.

Les explorations dans l'Idaho et le Montana, par M. E. L. Berthoud. — La *Jeannette* perdue. — Nouvelles de la colonie polaire. — La dernière expédition au Léna. — Le Pamir. — Explorations du Zambèze. — Expédition à la baie d'Obi.

Vol. VI.

La *Jeannette* et ses survivants. — Notes géographiques sur les Indes occidentales, par M. E. L. Berthoud.

501. *Une excursion en Belgique à l'occasion du congrès international de géographie commerciale de Bruxelles*, par M. LUDOVIC DRAPEYRON. — Don de l'auteur.

502. *La semaine industrielle*, 4^e année n^o 9, 28 à 35-37-39 à 53. 5^e année, n^o 1 à 3.
503. *Introduction à l'étude de la géographie, prononciation des mots, signification des termes*, par M. HENRI MAGER, membre de la société de géographie de Paris et de plusieurs autres sociétés savantes.
504. Le numéro 21 de la *Revue politique et littéraire de la France et de l'étranger*.
Contenant : Une esquisse d'une ethnographie de la France d'après M. le d^r Langneau, par M. Em. Levasseur (de l'institut.) Offert par l'auteur.
505. *Catalogue des ouvrages mis à la disposition des lecteurs dans la salle de travail du bureau de traduction*. Envoi fait par ordre de M. le ministre de l'intérieur.
506. *A Raça Negra sob o ponto de vista da civilização de Africa. Usos e costumes de alguns povos gentílicos do interior de Mossamedes e as colónias portuguesas*, por A. F. NOGUEIRA. (La race nègre au point de vue de la civilisation de l'Afrique. Mœurs et coutumes de quelques peuplades païennes de l'intérieur de Mossamédès et dans les colonies portugaises.
507. *Bulletin officiel de l'Institution ethnographique*, n^{os} 24, 31, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 40, 41, 42, 43, 46, 47.
508. *Mouvement commercial, industriel et maritime de la place d'Anvers*, par la société commerciale, industrielle et maritime d'Anvers. Rapport sur les exercices 1877-1878-1879-1880-1881.
509. *Mémoire sur les phénomènes d'altération des dépôts superficiels par l'infiltration des eaux météoriques étudiés dans leurs rapports avec la géologie stratigraphique*, par E. VANDENBROECK, conservateur au musée royal d'histoire naturelle, attaché au service de la carte géologique. — Don de l'auteur.
510. *Tijdschrift van het Indisch Aardrijkskundig genoot-*

schap, onder redaktie van A. J. Ten Brink. 1^{ste} jaargang, aflevering I et II.

Ces deux premières livraisons publiées par une nouvelle société de géographie qui vient de s'établir à Samarang, contiennent : Les dernières découvertes dans la Nouvelle-Guinée, par A. J. Ten Brink. — Communications géographiques. — L'historique de l'érection et des premiers travaux de la société. — Liste des membres. — État du Siam, par M. C. P. K. Winkel. — L'administration coloniale du Portugal en Asie, par F. A. B. Wiselius. — Photographies d'anthropophages de la Nouvelle-Guinée.

511. *Journal and proceedings of the arctic expedition 1875-76, under the command of captain Georges S. Nares*, R. N. K. C. B.

512. *United States geographical Surveys West of the 100th. meridian*, par Georg. M. Wheeler, capitaine du génie dans l'armée des États-Unis. Tomes II à VI, gr. in-4^o, reliés.

Tome II contient : L'Astronomie et l'Hypsométrie. — Tome III et supplément, la Géologie. — Tome IV, la Paléontologie. — Tome V, la Zoologie. — Tome VI, la Botanique.

513. *Concession granted by the Republic of Nicaragua to the provisional interoceanic canal society for a ship-canal across that country.*

514. *Nicaragua ship-canal*, report of the executive committee to the members of the provisional society.

515. *The Board of trade of San-Francisco*. Supplementary report of special committee on inter-oceanic canal.

516. *Bericht über die Verhandlungen des ersten Congresses für Handelsgeographie und Förderung deutscher Interessen im Auslande*, gehalten in Berlin am 26, 27 u. 28 October 1880.

Notice sur les discussions du premier congrès de géographie commerciale, et des intérêts allemands à l'étranger, tenu à Berlin les 26, 27 et 28 oct. 1880, in-fol. — Don du comité du congrès.

517. *Monatliche Berichte über die Resultate aus den meteorologischen Beobachtungen* angestellt an den Königlich

Sächsischen Stationen im Jahre 1879.... von Dr. C. Bruhns.

Notices mensuelles des résultats des observations météorologiques faites dans les stations du royaume de Saxe, en 1879, par le d^r C. Bruhns.

518. *D^r O. Finsch Reise nach West-Sibirien im Jahre 1876.*
(Voyage du d^r O. Finsch dans la Sibérie occidentale.
Berlin 1879, 1 vol. in-8° en 2 parties.

Ce voyage est des plus intéressants. Il fut entrepris par MM. A. E. Brehm, le comte de Waldburg-Zeil-Trauchburg et d^r O. Finsch. Il contient un grand nombre d'illustrations.

519. *Notizia su Selajar e isole adiacenti*, del Prof. Dott. P. J. VETH. Turin, 1880. in-4°, cart. Extrait du *Cosmos*. — Don de l'auteur.

520. *Questões Africanas. — Proposta apresentada em sessão de 12 de fevereiro de 1880 da Soc. de geog. de Lisboa pela Comissão nacional etc.* — Questions africaines. — Proposition présentée en la séance du 12 février 1880 de la société géographique de Lisbonne, par la commission nationale portugaise pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique. — Don de la société géographique de Lisbonne.

Cette proposition comprend quatre points : 1° Continuer les explorations, non seulement celles concernant la géographie physique proprement dite, mais encore celles en rapport avec la zoologie, la botanique, la géologie, l'ethnographie et la linguistique. La société se réserve, si le gouvernement la consulte, de lui indiquer les endroits à explorer d'abord, mais rappelle que les plus favorables pour établir des stations officielles d'exploration et de protection sont *Bihé, Humbé, Congo, Zumbo* et le haut *Chire*. — 2° Employer tous les moyens propres à étendre les relations avec l'intérieur, tels que routes, domestication des éléphants, chemins de fer, etc. — 3° Assainir les lieux propres aux établissements européens, dessèchement des marais, drainages, plantation d'eucalyptus sur une grande échelle, etc. — 4° Réforme complète de l'enseignement du séminaire de Sernache do Bom Jardim, le rendre propre à former de bons missionnaires géographes en leur donnant des notions suffisantes des sciences naturelles, de médecine et d'agriculture. On devrait également y enseigner les langues africaines.

521. *Boletim da Sociedade de Geographia Commercial do Porto*. Tome I. N° 1 oct.-déc. 1880.

Cette livraison contient le discours inaugural du président, les statuts, divers règlements d'ordre intérieur et le commencement de la liste des membres.

522. *Relazione del progetto di spedizione ad Assab presentata dai signori Careri e Licata, all' Assemblea Generale dei Socii, il 15 Luglio 1880*. Naples, 1880, br. in-8° avec carte.

Rapport sur le projet d'une expédition à Assab présenté par MM. Careri et Licata à l'assemblée générale du club africain de Naples le 15 juillet 1880.

523. *Descripcion de la ciudad de Guadelajara, capital del estado de Jalisco*, par Mariano Bárcena. (Description de la cité de Guadalajara, capitale de l'État de Jalisco). Don de l'auteur.

Extrait de l'ouvrage : Informe sobre la Exposition de las « Clases Productoras » y la Ciudad de Guadalajara.

524. *O Districto de Lourenço Marques no presente e no futuro*. — Le district de Lourenço Marques, dans le présent et l'avenir, par Auguste de Castilho.

Ce travail communiqué à la société de géographie de Lisbonne et publié par elle, est le résultat d'observations personnelles faites pendant un séjour de cinq ans.

525. *Bulletin de l'Union géographique du Nord de la France*. Lille.

1^{re} année 1880. Nos 1 à 6.

Contient : La mission d'exploration dans le Sahara, par le lieutenant-colonel Flatters. — Le voyage de M. Nordenskjöld et le passage du nord-est, par M. E. Darsy. — Résumé d'un projet d'exploration de l'Ouélé, par M. Léon Lacroix. — Note sur le projet d'un canal maritime de l'Océan à la Méditerranée, par M. J. M. Delbeke. — Statistique maritime et commerciale du port de Dunkerque, (1878-1879-1880) par M. Albert Minne. — Chronique géographique. 2^e année.

Contient : Projet d'exploration dans l'Afrique centrale par l'Ouélé, par M. Léon Lacroix. — La géographie du Lin, par M. Alfred Renouard. — Les races de l'Indo-Chine, par M. le d^r Harmand.

— Les Français dans l'Indo-Chine, par M. Suérens. — La Syrie en 1840, par M. Huberdeau. — Note sur l'isthme de Panama, par M. V. Duburcq. — Leçon d'ouverture du cours de géographie à la Faculté de lettres de Douai, par M. A. Perroud. — Chronique géographique. — La Laponie, par M. Jules de Guerne. — L'Algérie, par M. Alfred Renouard. — La passementerie à Valenciennes, par M. de Berny-Delmotte. — Le port d'Anvers, par M. Fayron. — L'industrie des draps à Sedan, par M. Guyon. — Le grand canal du Nord, par M. Alain Chartier. — Le Soudan français. — Chronique régionale.

3^e année.

La ville d'Encre (Albert), par M. Daussy. — St.-Gobain, par M. Henrivaux. — Les expéditions au pôle Nord, par M. de Bizemont. — La Tunisie ancienne, par M. Cl. Perroud. — La cartographie, par M. Ponthieu. — Indication des meilleures cartes, par le même. — Le plateau de la Capelle, par M. Gosselet. — La colonisation française en Afrique (Sénégal et Algérie), par M. J. Bebin. — La colonisation française en Afrique (l'île de la Réunion), par M. Défossé. — Quelques mots sur l'étude géographique de la région du nord de la France, par M. Édouard Mariage. — Notes sur le Japon, par M. E. Lobroue. — Projet de percement de l'isthme de Krau, par M. Léon Dru. — La marine marchande en France et à l'étranger, par M. G. Lamy. — Le mouvement de la navigation à Paris. — Le dénombrement de la population de la France en 1881. — Voyage de M. Paul Guyot en Zambézie, par M. E. Génin. — Le canal du Nord. — La production houillère du Nord et du Pas-de-Calais en 1881. — L'importation des houilles belges en France en 1881. — La Laponie, par M. Jules de Guerne. — L'île Maurice, la Réunion et les productions de l'Inde, extrait du manuscrit Thiriat, par M. E. Génin. — Conférence sur New-York et les États-Unis, par M. G. Lamy. — Le recensement de 1881 et l'avenir de la race française. — Le tunnel de la Manche et l'opposition militaire en France. — Chronique géographique.

526. *Correspondance bleue, études financières, industrielles et immobilières, question du jour.*

527. *Un voyage au Brésil au XVI^e siècle (1555).* Communication de M. LOUIS DELAUD.

528. *Berceau (le) des Aryas,* par M. J. VAN DEN GHEYN, S. J. — Don de l'auteur.

529. *Étude sur le sauvage du Brésil*, par GABRIEL GRAVIER. — Don de l'auteur.
530. *Les Normands sur la route des Indes*, par GABRIEL GRAVIER. — Don de l'auteur.
531. *Voyage de Paul Soleillet*, par GABRIEL GRAVIER. — Don de l'auteur.
532. BALTHASAR DE MONCONYS. — *Analyse de ses voyages au point de vue artistique*, par le comte de MARSY, membre honoraire. — Don de l'auteur.
533. *Rapport à M. le ministre de l'instruction publique sur la dernière expédition des Chots*, complément des études relatives au projet de mer intérieure, par le commandant ROUDAIRE. — Don de l'auteur.
534. Bibliothèque Gilon. *Constantinople et Athènes*, par ALFRED BRUNEEL. — *Comment je n'allais pas en Espagne*, par le comte GOBLET d'ALVIELLA. — *Notes et souvenirs d'un voyage au Brésil*, par ALFRED VERHAEREN. — *Les glaciers*, par POL^{te} DE BRUYCKER. — *De Bruxelles à Venise*, par FERDINAND GRAVRAND. — *Un mois en Tunisie*, par CHALON. — *Huit jours en Allemagne*, par VICTOR LEFÈVRE. — *Dans le Nord*, par ALFRED BRUYNEEL. — *Mes voyages dans les deux Amériques Nord et Sud*, par le d^r CH. CORBISIER.
535. *Message du Pouvoir exécutif national*, lu par le président de la république le général Julio A. Roca, à l'ouverture du congrès des États Argentins, le 8 mai 1881.
536. *Congrès international des sciences géographiques*, tenu à Paris du 1^{er} au 11 août 1875. Compte-rendu des séances, publié par la société de géographie de Paris. Tome I.
537. *Rapports commerciaux du cercle des anciens étudiants de l'Institut supérieur de commerce d'Anvers*.
538. *Bulletin de la société de géographie de Rochefort*.
539. *Zanzibar, la côte orientale d'Afrique et l'Afrique équatoriale*.

toriale, par ALFRED RABAUD, président de la société de géographie de Marseille. Extrait du *Bulletin de la société de géographie de Marseille*.

540. LEVASSEUR. *Congrès géographique international de Venise*; trois numéros du *Temps*.
541. *Le troisième congrès international des sciences géographiques*. Brochure par M. AUG. MEULEMANS.
542. *Catalogue des livres de la bibliothèque de l'académie royale de Belgique*.
543. *La race nègre*, par M. Henri Lefebvre. — Don de l'auteur.
544. *Le monde inconnu*, journal des nouveaux voyages.
545. *Bulletin astronomique et météorologique de l'observatoire impérial de Rio de Janeiro*, in-fol. 1881.

N° 1. Juillet. Personnel. — Service chronométrique. — Observations et dessins des taches solaires. — Service météorologique. — Mesures micrométriques d'étoiles doubles. — Service méridien. — Résultats de l'observation des taches solaires. — Dispersion chromatique de la lumière. — Observations des météores du 25 au 31 juillet 1881. — Accusés de réception. — Observations météorologiques du mois de juillet 1881, avec planches.

N° 2. Août. Mesures micrométriques d'étoiles doubles. — Service météorologique. — Comète *b* 1881, avec planche. — Résultats des observations des taches solaires. — Comète *c* 1881. — Dessins de l'aspect du soleil, 8 planches. — Étude des erreurs de la graduation du cercle mural. — Accusés de réception. — Observations météorologiques du mois, avec planche.

Septembre, n° 3, manque.

Octobre, novembre et décembre 1881, nos 4, 5, 6. Étude des erreurs de la graduation du cercle. — Observations météorologiques des mois d'octobre, novembre et décembre. — Bulletin chronométrique. Les comètes en 1881. — Aspect du soleil du 20 août 1881 au 14 octobre 1881.

1882, nos 1, 2, 3. Communications télégraphiques entre l'observatoire impérial de Rio de Janeiro et l'observatoire de Dunecht Aberdeen (Écosse). — Commissions brésiliennes pour l'observation du passage de Vénus. — Aérolithe-comète *g* 1881 (Swift). — Observations méridiennes. — Observations météorologiques. — Remarques au sujet du vrai demi-diamètre du soleil. — Observations actinométriques. — Découverte d'un planétoïde. — Étoiles filantes pendant

- le mois d'avril. — Sur la paralaxe solaire. — Le sidéroscope, par M. le d^r A. de Castro Lopes. — Comètes télescopiques. — Les variations du diamètre solaire.
- N^{os} 5 à 12. Observations chronographiques de la durée du diamètre solaire, par J. de Oliveira La Caille. — Observations météorologiques. — Serviço chronometrico. — Boletim chronometrico.
546. *Boletim da sociedade de geographia de Moçambique*, 1^{re} série 1881.
- N^o 1. Juin 1881. Introduction. — Travaux préparatoires. — Séance d'installation. — Statuts. — Les langues de l'Afrique orientale portugaise. — Membres fondateurs.
- N^o 2. Juillet. Le Zambèze. — Tableau des sociétés géographiques. — Langues de l'Afrique orientale (suite). — Le R. P. Karl Wehl. — Membres.
- N^o 3. Août. Le Zambèze, par A. de Castillo. — Étendue de l'île de Mozambique, (sa plus grande longueur 2885 mètres, sa plus grande largeur 610 mètres, sa plus petite 188 mètres, son périmètre 6570 mètres.) — La rivière Sabia. — Productions du district de Mozambique. — Nouvelles géographiques. — Séance des 20 et 25 juillet 1881. — Bureau.
- N^o 4. Septembre. Le Zambèze, par G. A. da Silva. — Étude sur les mines de Sofala, par C. de Mello. — L'archipel de Bazaruto : île Ste.-Caroline, île de Bazaruto, île de Benguerua, île de Gingine ou Magaruke, île Bangoé. — Description de la rivière Guvuque. — Séance solennelle du 17 août 1881.
- N^o 5. Octobre. Mémoire sur la défense du Zambèze. — Étude sur les mines de Sofala, (suite). — Les langues de l'Afrique orientale. — *Nouvelles*. — Livres reçus.
- N^o 6. — Le Inhampura ou Bembé. — Étude sur les mines de Sofala (suite). — Exploration du lac Nharrimé.
547. *Du mont Pappua et de la synonymie avec le Djebel-Nador*, par M. ALEXANDRE PAPIER. — Don de l'auteur.
548. *L'Amérique centrale et le canal de Panama*, par le vicomte H. DE BIZEMONT.
549. *L'Asie centrale à vol d'oiseau*, par J. B. PAQUIER.
550. *Étude historique sur les transformations de la Seine inférieure, de l'Eure et du Calvados*, par M. L. DELA-VAUD, secrétaire de la société de géographie de Rochefort.
551. *Discours prononcé par le général E. Türr, dans la*

séance générale du congrès géographique de Venise sur le percement de l'isthme de Corinthe.

552. *Les dialectes du Pamir d'après les plus récents travaux*, par le R. P. VAN DEN GHEYN, S. J. — Don de l'auteur.
553. *Rapport sur la situation de l'industrie et du commerce pour les années 1880-1881*, publié par la chambre d'industrie, d'agriculture et de commerce de Charleroi.
554. *Rapport sur les conditions géographiques, économiques commerciales et politiques de la république Argentine*, par M. le vicomte DE SAN JANUARIO, en mission auprès des républiques de l'Amérique du Sud (1878 et 1879).
555. *La conquête de la Pampa*, recueil de documents relatifs à la campagne du Rio Negro. Buenos Ayres, 1881, av. carte.
556. *Le commerce d'exportation*, rapport de M. H. Ledeganck, consul de Belgique à Samarang. — Don du ministère des affaires étrangères.
557. *Le Moniteur des consulats et du commerce international*.
558. *Bulletin de l'Institut géographique international*, fondé à Berne le 1^r octobre 1880. Nouvelle série.
559. *Les côtes de France, leurs transformations séculaires*, par M. JULES GIRARD.
560. *Note sur une exposition de géographie botanique et horticole*, organisée par la société centrale d'horticulture de Nancy, par M. CH. JOLY. — Don de l'auteur.
561. *Le mouvement économique en Portugal et le vicomte de San-Januario*, par M. EUGÈNE GIBERT. Don de l'auteur.
562. *Toast porté au banquet annuel de la Sainte-Estelle, à Marseille, le 22 mai 1881*, par M. le comte de TOULOUSE-LAUTREC.
563. *Projet de quai de commerce et de quai d'agrément le long de l'Escaut devant la ville d'Anvers*, par VICTOR FRANÇOIS SCHAFFERS. — Don de l'auteur.
564. *Catalogue des ouvrages périodiques que reçoivent les principales bibliothèques de Belgique*.

565. *Les monuments de l'ancien Cambodge*, classés par provinces, par le marquis de CROIZIER. — Don de l'auteur.
566. Éloge de M. le marquis de Villeneuve-Arifat, prononcé le 22 février 1880, en séance publique de l'académie des Jeux Floraux, par M. le comte de TOULOUSE-LAUTREC. — Don de l'auteur, membre correspondant.
567. *Compte-rendu de l'excursion faite à Anvers les 27 et 28 juillet 1879 par la société malacologique de Belgique*, par M. ERNEST VANDENBROECK, membre de la société. — Don de l'auteur.
568. *Coup d'œil sur les travaux géographiques de l'année 1880*, lu à la séance du 14 janvier 1881 de la société de géographie de Genève, par son président M. Henri Bouthillier de Beaumont.
569. *Origines et fondation du plus ancien évêché du Nouveau-Monde, le diocèse de Gardhs en Groenland, 986-1126*, par M. E. BEAUVOIS. — Don de l'auteur.
570. Peintures murales du XV^e siècle dans l'église de Corberon, arrondissement de Beaune (Côte-d'Or), par M. EUGÈNE BEAUVOIS. — Don de l'auteur.
571. *Bulletin mensuel de la société de topographie de Paris*, 5^e année, n^{os} 10 à 12; 6^e année, n^{os} 1 à 12; 7^e année, n^{os} 1 à 3.
572. *Le méridien initial du Kamtschatka et l'heure universelle*, au point de vue de l'enseignement de la géographie et de la construction des cartes scolaires, par M. ALEXIS M. G. — Don de l'auteur.
573. *Le Propagateur du commerce, de l'industrie et de l'agriculture*, journal hebdomadaire édité à Liège.
574. *Le vice-amiral Baron de la Roncière-Le Noury*, notice biographique par M. ALFRED DE JANCIGNY, ancien préfet.
575. *Notes au crayon sur l'Algérie*, présentées à la société de géographie commerciale de Paris, par M. JACOB DE NEUFVILLE, ancien agent consulaire de France, etc.
576. *Carte de la mission du Zambèze*. Indication des routes

suivies par les missionnaires pendant les années 1879, 1880 et 1881. — Don du R. P. BAESTEN.

577. *Notice bibliographique* sur les ouvrages et publications géographiques et scientifiques de M. Estanislao S. Zeballos. Buenos Ayres.
578. *Description de la Normandie*, relations du XIII^e et du XIV^e siècle, traduites de l'espagnol par GABRIEL GRAVIER, président honoraire de la société normande de géographie. — Don de l'auteur.
579. *Congrès international de géographie de Venise*, 15-22 septembre 1881. Rapport fait à la société normande de géographie, par GABRIEL GRAVIER. — Don de l'auteur.
580. *Stanley's Map of his route through the hitherto unknown regions of Africa*. — Don du directeur du *Dayly Telegraph*.
581. *La grande carte de Flandre*, par Mercator, avec une notice par le d^r J. van Raemdonck. — Don de l'administration communale d'Anvers.
582. *Le Globe*, organe de la société de géographie de Genève. Tome XXI, *Mémoires* nos 1. 2 et 3.
Contient : Le congrès des Américanistes tenu à Madrid en septembre 1881, par M. H. de Saussure. — Voyages en Chine par M. Martin, professeur au collège de Tungwen. — Les expéditions arctiques en 1881, par M. de Morsier. — Notice sur Avenches, par M. le colonel de Mandrot. — Le Monténégro, notes et souvenirs de voyage, par M. le d^r Ferrière.
583. *Verhandlungen des ersten deutschen Geographentages*. Berlin, 1881.
584. *Bibliothèque royale*. Section des périodiques. Catalogue des ouvrages périodiques mis à la disposition des lecteurs dans la salle de travail.
585. *L'empire du Brésil à l'exposition universelle de 1876 à Philadelphie*. — Don de M. le chevalier M. A. Moreira, consul général du Brésil à Bruxelles.
586. *Géodésie d'Éthiopie ou triangulation d'une partie de la haute Éthiopie*, exécutée selon des méthodes nouvelles

- par Antoine d'Abbadie, membre de l'Institut de France, vérifiée et rédigée par R. Radau. — Don de l'auteur.
587. *Observations relatives à la physique du globe*, faites au Brésil et en Éthiopie, par Antoine d'Abbadie, membre de l'Institut de France, rédigées par R. Radau. — Don de l'auteur.
588. *Sur la latitude d'Abbadia*, près de Hendaye (Basses-Pyrénées) par M. A. d'ABBADIE, membre de l'Institut de France. Extrait des comptes-rendus des séances de l'académie des sciences, tome LXXXI. — Don de l'auteur.
589. *Sur la division décimale du quadrant*, par M. A. d'ABBADIE, membre de l'Institut de France. Extrait des comptes-rendus des séances de l'académie des sciences, tome LXXI. — Don de l'auteur.
590. *Sur l'hypsomètre*, par M. A. d'ABBADIE. Don de l'auteur.
591. *Sur quelques desiderata de l'astronomie*, par M. A. d'ABBADIE, membre de l'Institut de France. — Don de l'auteur.
592. *Sur les Oromo*, grande nation africaine désignée souvent sous le nom de Galla, par ANTOINE D'ABBADIE, membre de l'Institut de France. Extrait des *Annales de la société scientifique de Bruxelles*, 4^e année, 1880. — Don de l'auteur.
593. *Assab et les limites de la souveraineté turco-égyptienne dans la mer Rouge*. Mémoire du gouvernement italien, avec deux cartes. Mars 1882.
594. *Musée commercial*. Classification générale des collections. Année 1882. — Publié par le département des affaires étrangères.
595. *Notice sur les langues de Kam*, par M. ANTOINE D'ABBADIE. — Don de l'auteur.
596. *Les causes actuelles de l'esclavage en Éthiopie*, par M. ANTOINE D'ABBADIE. — Don de l'auteur.
597. *Instruments à employer en voyage et manière de s'en servir*, par M. ANTOINE D'ABBADIE. — Don de l'auteur.

593. *Recherches sur la verticale*, par M. ANTOINE D'ABBADIE.
— Don de l'auteur.
599. *Sur le choix de l'unité angulaire*, par M. F. HOUEL.
— Don de l'auteur.
600. *De l'Atlantique au Niger par le Foutah-Djallon*, carnet de voyage de Aimé Olivier, vicomte de Sanderval. — Don de l'auteur.
601. *Bulletin de la société de géographie de Toulouse*, N^{os} 1, 2, 3, 4.
Contient : Statuts et règlements de la nouvelle société. — Allocution de M. Guiraud, président. — La géographie de la patrie, par M. le commandant Blanchot. — Questionnaire du congrès des sociétés de géographie à Bordeaux. — Termes géographiques à emprunter aux patois. — Nouvelles diverses. — Actes de la société. — Les anciens ont-ils fait le tour de l'Afrique vers l'an 600 avant J.-C., par M. Guiraud. — La mer intérieure de l'Algérie, projet du commandant Roudaire, historique de la question, par M. Cartailhac. — Souvenirs d'un voyage en Cochinchine, par M. F. Delcasso. — La photographie sur papier, procédé nouveau, par M. F. Regnault. — Discussion par MM. Fabre, Blanchot. — Conférence du commandant Blanchot, une journée au Mexique. — Le canal maritime entre Bordeaux et Narbonne. — L'expédition de la *Jeannette* dans les mers polaires, par M. le d^r Jougla. — De l'emploi des projections dans les études géographiques, par M. E. Trutat.
602. *Le Musée commercial, son but et son organisation*, publié par le gouvernement de Belgique.
603. *Societatea geografica Romana*. — *Bulletin publicat Prin injrijirea D-lui George J. Lahovari, secretar-general al Societatei*. — Société géographique Roumaine. — Bulletin publié par M. George J. Lahovari, secrétaire général de la société. — An IV, 1^{er} semestre, 1883.
1^{re} Partie. *Actes de la société*. — 2^{de} partie. Prof. G. STEFANESCU. — Conférence sur le congrès géologique de Boulogne. — Une observation de M. DRAGHICEANO. — Le même. Sur les richesses minérales du district de Mehedinti, avec carte. — D^r PREDESCU. Mémoire sur une nouvelle source d'eau à sels de magnésie dans la ville de Piatra. — D^r FÉLIX. Mouvement de la population de

Bucarest. — Communication du Baron d'AVRIL à la société géographique de Paris sur l'art. 45 du traité de Paris.

Au 1^{er} avril 1883 la société qui est présidée par le roi de Roumanie, comptait 189 membres actifs.

604. *Les dernières découvertes en Égypte*, par M. le d^r LOUIS DELGEUR. Extrait de la *Revue des questions scientifiques*, août 1882. — Don de l'auteur.
605. *La linguistique et la géographie*, explication de quelques dénominations topographiques de l'Asie centrale, par le R. P. VAN DEN GHEYN, S. J., membre adhérent. — Don de l'auteur.
606. *La Jeannette*, par M. le d^r L. DELGEUR, 1^{er} vice-président. Extrait de la *Revue des questions scientifiques*, avril 1882. — Don de l'auteur.
607. *Excursion au Samourzakan et en Abrasie*, par M^{me} CARLA SERENA; *Trois mois en Kakhétie*, par la même. Extrait du *Tour du Monde*. — Don de l'auteur.
608. *Quelques réflexions sur l'organisation des congrès nationaux de géographie*. Extrait de l'*Exploration*, par M. LOUIS DELAUAUD, avocat à la cour d'appel de Paris. — Don de l'auteur.
609. *Les tribus de l'Hindou-Kousch*, par le R. P. VAN DEN GHEYN, S. J. Extrait du *Museon*. — Don de l'auteur.
610. *Annuaire de l'Institution ethnographique de Paris pour 1878*.
-

SÉANCE GÉNÉRALE DU 11 JUILLET 1883.

1° Procès-verbal de la séance du 12 mai. — 2° Membre nouveau. — 3° Correspondance. — 4° Sociétés correspondantes. — Communication de notes du voyage de M. EDMOND ELSÉN en Afrique, par M. E.-A. GRATTAN. — *Le yidghah et le yagnobi*, par le R. P. J. VAN DEN GHEYN. — 7° Communication d'une note sur *le passage de Vénus observé à Anvers*, par M. A. DE BOË. — 8° Communication d'extraits des *Bulletins* de sociétés de géographie, par MM. A. BAGUET et JACQ. LANGLOIS. — 9° Conférence de M. le docteur HAINE sur *la Californie et San-Francisco (suite)*. — 10° Remerciements à MM. A. VAN DEN NEST et M. JOOSTENS pour leur communication des vues d'Égypte. — 11° Hommage aux travaux de M. STANLEY.

La séance est ouverte à 8 1/2 heures du soir dans la salle des États à l'hôtel de ville.

Au bureau prennent place MM. Jacq. Langlois, conseiller ff. de président, P. Génard, secrétaire-général, H. Hertoghe, bibliothécaire, et M. le docteur Haine.

1. Le procès-verbal de la séance du 12 mai est lu et approuvé.

2. Depuis la dernière séance, le bureau a admis comme membre adhérent M. Dehem, ingénieur des ponts et chaussées, à Termonde.

3. M. le président procède au dépouillement de la correspondance.

— M. le président Wauwermans et MM. les vice-présidents Delgeur et Grattan s'excusent de ne pas pouvoir assister à l'assemblée.

— M. le ministre de l'intérieur fait parvenir un exemplaire de l'ouvrage : *Les États-Unis de Colombie*, par Ricardo S. Pereira. (*Remercîments.*)

— M. Lefebvre, membre honoraire et membre de la Chambre des représentants, remercie de l'envoi des publications de la société.

— M. le consul général de Belgique au Canada fait parvenir : 1° *Notice sur la province de Mamtoba et le territoire du Nord-Ouest* (Canada); 2° Cartes des télégraphes du Canada. (*Remercîments.*)

— M. Charles Bayle et C^o, directeur de l'Union générale de la librairie à Paris, fait parvenir la *Carte du Tonkin*, par M. Henry Mager. (*Remercîments.*)

— La société a reçu les ouvrages suivants :

1° Cortambert, *Nouvelle histoire des voyages*, livraisons 1 à 10. (Don de l'auteur.)

2° D^r van Raemdonck, *La grande carte de Flandre de Gérard Mercator*. (Don de l'auteur.)

3° Franck Vincent. *Norsk, Lapp, and Finn or travel tracing from the far North of Europe*.

4° Franck Vincent. *Through and through the Tropics*. (Dons de l'auteur.)

5° Archibald R. Colquhoun. *Across Chrysé* (South China Border lands). (Dons de l'auteur avec envoi de prospectus.)

6° Édouard de Sève. *Le Chili tel qu'il est.*

7° *L'empire du Brésil à l'exposition universelle de 1876 à Philadelphie.* (Dons de M. Poupart, garde-éclusier du génie militaire.)

8° *Carte d'Afrique* au 1/2,000,000, 2^e livraison. Don du ministère de la guerre de France.)

(Remercîments.)

4. Sociétés correspondantes.

— La société a reçu :

1° Le *Bulletin* de la société de Hambourg, qui donne des nouvelles favorables de son expédition dans l'Afrique équatoriale sous la direction du d^r Fischer, d'après les renseignements du consul d'Allemagne à Zanzibar.

2° Une circulaire de la société de St.-Gall annonçant que la réunion annuelle des sociétés de géographie suisses aura lieu à Zurich les 6 et 7 août.

3° Le compte-rendu des travaux de la société de Karlsruhe.

4° L'accusé de réception par le *Smithsonian Institution* du *Bulletin*.

5° Le *Bulletin* de la société de géographie de Brest (section de la société académique de Brest). (On propose l'échange du *Bulletin*).

6° La revue mensuelle illustrée : *As colonias Portuguesas*. (Même proposition).

7° L'annonce d'une exposition géographique à Brest du 3 au 17 juin organisé par la société académique. (Pour information).

8° Les statuts de la société française et africaine d'encouragement.

— M. le président de la commission organisatrice du congrès national des sociétés françaises de géographie communique le programme du congrès et informe du projet d'une excursion

à Anvers en demandant un accueil favorable des excursionnistes par la société royale de géographie d'Anvers. En suite d'une décision du comité des membres effectifs, il a été répondu que les membres de la société seront heureux d'accueillir avec empressement leurs collègues français.

— M. le président de la société de géographie de Lyon transmet le programme d'une exposition géographique avec tombola pour créer un fond destiné à subsidier les voyageurs. On propose d'insérer in extenso ce programme au *Bulletin*; il indique une tentative assez remarquable et toute nouvelle dans les travaux des sociétés de géographie.

5. M. Grattan communique des notes du voyage que M. Edmond Elsen exécute en ce moment en Afrique. On propose d'en insérer un extrait au *Bulletin*. (Adopté).

6. Le R. P. van den Gheyn offre à la société un mémoire qu'il vient de publier dans les *Annales de la société scientifique de Bruxelles* et qui a pour titre : *Le yidghah et le yagnobi, étude sur deux dialectes de l'Asie centrale*. A la demande de M. le président, l'honorable membre expose l'état actuel des recherches linguistiques sur les idiomes de l'Asie intérieure; il s'exprime comme suit :

« MESSIEURS,

» Les explorations géographiques en Asie centrale ont eu pour la linguistique les plus heureux résultats. En particulier,

M. de Ujfalvy a rapporté de son récent voyage les éléments du dialecte des *Yagnobis*. Cette tribu habite l'étroite et sauvage vallée qui sépare la chaîne du *Zérafshan* de celle du *Hissar*. Leur idiome a une grande importance au point de vue de la philologie aryenne. On se demande s'il ne constitue pas le trait d'union entre les langues hindoues et les langues éraniennes et s'il ne serait pas le dernier vestige de l'antique langue parlée par le peuple, qui en se séparant à une époque inconnue, a donné naissance aux Hindous et aux Éraniens.

» Un premier travail sur le *yagnobi* a paru dans la *Revue de Linguistique* de Paris, sous le patronage de M. Girard de Rialle, avec des notes de MM. Frédéric Müller et Tomaschek, respectivement professeurs à l'université de Vienne et de Gratz. Toutefois, M. Girard de Rialle nous avertissait qu'il n'avait pas eu le loisir de fixer les lois phonétiques qui ont présidé à la transformation des vocables chez les *Yagnobis*. Les annotations de MM. Müller et Tomaschek étaient aussi fort restreintes et hâtives. Il restait donc un sérieux travail de lexicographie à entreprendre. Cette tâche, nous avons essayé de l'ébaucher dans la présente étude, qui a paru dans les *Annales de la société scientifique de Bruxelles*.

» Nous sommes heureux d'en faire le respectueux et reconnaissant hommage à la *société royale de géographie d'Anvers*, où nos modestes travaux ont toujours rencontré un si sympathique accueil. »

M. le président remercie l'orateur de son intéressante communication ; le nouveau travail de notre zélé confrère prendra une place honorable dans la bibliothèque de la société à côté des précédentes publications du savant auteur. (*Applaudissements.*)

7. M. Ad. de Boë, conseiller, communique une note sur le passage de *Vénus*, qu'il a observé à Anvers, le 6 décembre dernier.

On en ordonne l'insertion au *Bulletin*.

8. M. Baguet présente le résumé de quelques bulletins de la société de géographie et de statistique de la république mexicaine.

A son tour M. Langlois dépose les extraits qu'il vient de faire des derniers *Bulletins* de la société royale de géographie de Londres.

On en décide l'insertion au *Bulletin*.

9. M. le d^r Haine reprend le cours de ses conférences sur *la Californie et San-Francisco*. Après avoir dépeint la manière de vivre des habitants de cette riche contrée, il décrit les opérations auxquelles ils se livrent dans le but de se créer des fortunes fabuleuses; il jette un coup d'œil sur les institutions de tout genre créées en si peu de temps dans une cité qui peut rivaliser avec les villes les plus opulentes de l'ancien monde. Il rend hommage aux nobles caractères que les évènements ont fait connaître et flétrit les intrigants qui se sont prévalus de la crédulité publique pour se livrer aux spéculations les plus honteuses. Il présente ensuite un tableau du pays, de ses ressources, du règne végétal et animal. En parlant des reptiles, il montre les écailles sonores d'un serpent à sonnettes dont il a failli être la victime.

M. le président remercie M. Haine de son intéressante communication. « M. Haine » dit-il, « nous a fait assister à cette

fièvre qui prend les masses à l'annonce d'une richesse qu'on n'a qu'à ramasser pour assurer sa fortune ; pris sur le vif par lui-même, il nous a retracé le tableau du débarquement à San-Francisco de ces milliers d'hommes venant de toutes les parties du monde et de leur première déception ; il nous a fait assister ensuite à la vie des chercheurs d'or et à celle non moins intéressante de cette pléiade d'individus qui faisant l'office de suçoirs, parviennent, par des moyens plus ou moins avouables, à s'accaparer du fruit des privations et du travail des premiers ; cette deuxième déception plus forte et plus cruelle encore que la première a eu, pour bon nombre, des suites funestes. — Nous assistons ensuite aux premiers pas d'un pays qui tend à s'établir sur les bases sérieuses du travail, mais qui nécessairement se ressent encore de l'origine de sa population ; de là cette succession de ruines et de fortunes qui pour nous, habitants du vieux continent, semblent appartenir au royaume de la fantaisie. Enfin M. Haine en est arrivé à la description de la Californie actuelle, avec son développement merveilleux dans toutes les branches de l'activité humaine et je le prie, au nom de la société royale de géographie d'Anvers, de bien vouloir nous continuer à une prochaine séance son intéressante relation, qui renferme plus d'une leçon bonne à retenir. (*Applaudissements.*) »

10. Reprenant la parole, M. le président s'exprime en ces termes : « MM. A. van den Nest et M. Joostens, deux de nos membres adhérents, ont bien voulu nous faire la gracieuseté de nous faire assister, sans déplacement, à l'intéressant voyage qu'ils ont fait eux-mêmes en Égypte, en faisant dérouler devant nous les admirables vues du pays et de ses principaux monuments (1).

(1) Voyez le compte-rendu de cette soirée, p. 103 de ce volume.

Je suis certainement l'interprète de tous ceux de nos membres qui ont eu la bonne fortune d'assister à cette séance en remerciant ces honorables voyageurs de leur gracieuseté ; aujourd'hui ces Messieurs ont bien voulu nous promettre de nous communiquer les vues qu'ils ont amassées en Espagne ; je suis persuadé que, guidé par l'expérience, les excursionnistes seront encore plus nombreux que pour le tour de l'Égypte. (*Applaudissements.*)

II. « Avant de lever la séance, » continue M. le président, « je désire dire deux mots en l'honneur d'un de nos membres honoraires les plus méritants ; d'un homme qui par ses travaux a acquis des droits incontestables à notre estime et que nous avons été heureux et fier de recevoir ici même ; je veux parler de M. Stanley, l'infatigable explorateur du Congo et qui mieux que par des paroles paye de sa personne, et ne cesse de s'exposer aux plus grands dangers et aux fatigues incessantes de l'exploration. M. Stanley s'est voué à une œuvre incommensurable — ouvrir une voie directe vers le centre de l'Afrique — dont les résultats seront un bienfait général ; et néanmoins nous voyons depuis quelque temps se succéder des critiques non sur ce qu'il fait, pas même sur ce qu'il pourrait faire, mais sur ce qui semble être son intention de faire. Pour celui qui sait un peu ce qui s'est passé sur le Congo, pas n'est besoin de chercher bien loin l'explication de la conduite de M. Stanley, qui se borne à de simples mesures de précaution rendues nécessaires par les évènements.

» Vous vous rappelez tous que lors de sa première descente du Congo M. Stanley a eu à soutenir des attaques formidables et notamment au-delà des dernières chutes. Or, M. de Brazza, explorateur français, pour se bien faire venir, à

tort ou à raison, je ne veux pas entrer dans le débat, a rappelé ces luttes, dans lesquelles les indigènes ont beaucoup souffert. Que restait-il à faire à M. Stanley que de s'entourer d'une force défensive suffisante pour en imposer au désir éventuel de vengeance de ces malheureux Africains dont le ressentiment a été si mal à propos éveillé.

» Qu'on suive d'un œil inquiet les intrépides explorateurs qui abandonnent les douceurs de la vie pour se vouer au progrès de la science ou pour développer le commerce, rien de mieux ; qu'on critique leurs actes lorsqu'ils sont susceptibles de critique ; mais qu'on cesse de les harceler sur des intentions. »
(*Applaudissements prolongés*).

L'ordre du jour étant épuisé la séance est levée.

LE

PASSAGE DE VÉNUMS

OBSERVÉ A ANVERS

Communication de M. A. DE BOË, CONSEILLER DE LA SOCIÉTÉ.

C'est bien tardivement que nous communiquons, aux membres de la société royale de géographie d'Anvers, notre observation malheureusement très incomplète, du passage de Vénus, devant le soleil, le 6 décembre dernier.

Notre intention était d'attendre que le résultat de toutes les expéditions fut connu; mais cédant aux désirs exprimés par plusieurs membres du conseil, de communiquer notre observation afin qu'elle soit consignée, sans plus tarder, dans les annales de la société, nous nous rendons volontiers à ces vœux, sauf à revenir plus tard sur les résultats obtenus par les diverses missions.

Ainsi que nous l'avons dit dans notre article reproduit dans le *Bulletin*, T, VII, p. 269, le phénomène devait commencer pour Anvers à 2 heures 12 minutes 27 secondes. La hauteur du soleil le 6 décembre, à l'instant du contact, n'étant que

de $10^{\circ} 01'$, il s'agissait de trouver un emplacement d'où l'on put voir l'arc qu'il devait parcourir jusqu'à son coucher.

Le voisinage de l'Escaut, avec les vastes horizons des polders, offrait les meilleures conditions. Une exploration fut faite au nord de la ville dans les environs du Kattendyk; le lieu était favorable, malheureusement la fumée des nombreux steamers en rade faisait entrevoir de grands inconvénients, et nous choisîmes en définitive la plate-forme de notre école de natation située au sud. Ce fut là que fut installé un équatorial de six pouces, le même instrument qui fut employé à l'observation du passage de Mercure en mai 1878. Deux lunettes de moindres dimensions avaient été apportées par MM. le baron O. van Ertborn et H. Schleusner. Enfin une montre de précision avait été contrôlée le même jour et devait servir à marquer le temps.

La faible hauteur du soleil et la position géographique d'Anvers n'étaient guère avantageuses aux observations géométriques; au moins en tant qu'elles devaient concourir à fournir des données utiles au calcul de la parallaxe du soleil, aussi était-ce plutôt vers les observations physiques qu'étaient dirigées nos recherches.

La journée du 6 avait été très pluvieuse et rien ne permettait d'espérer que la moindre apparence du phénomène put être constatée. Cependant, fidèles au précepte d'Herschel, nous étions résolus de demeurer en observation jusqu'à l'heure où le soleil devait disparaître sous l'horizon de notre ville.

L'instant du premier contact était passé depuis une vingtaine de minutes lorsqu'il se forma au-dessous du soleil une large éclaircie; ses rayons illuminèrent pendant quelques instants le bord inférieur d'un long stratus, puis tout à coup la partie australe de son disque se dégagea de ce nuage et laissa voir Venus entrée sur le soleil d'environ la moitié du diamètre de la planète.

Ce qui frappa tout d'abord les observateurs fut le contraste entre le fond lumineux de l'astre du jour et le disque noir

que présentait la partie non éclairée de Vénus qui était tournée vers nous. Les grossissements appliqués aux instruments variaient de 50 à 75 fois et dans ces conditions aucun phénomène particulier ne fut constaté. Pourtant une légère auréole rougeâtre semblait déborder sur le disque de Vénus, mais si vague que nous ne fûmes pas d'accord pour l'affirmer. Quant à l'existence d'un point voisin de la planète, qui serait un satellite, on n'en vit pas la moindre trace. Un micromètre à fil mobile était prêt pour l'appliquer à l'équatorial, afin de prendre quelques positions de la planète et quelques mesures de son diamètre, mais l'éclaircie ne devait durer que 15 minutes, et déjà les nuages envahissaient de plus en plus la partie visible du soleil et ne laissaient guère d'espoir de pouvoir l'utiliser.

Nous étions d'ailleurs désireux de faire participer à l'observation les personnes qui, malgré le mauvais temps, n'avaient pas hésité à se rendre à notre invitation et parmi lesquelles figuraient nos honorés collègues MM. Grattan, Delgeur et Hertoghe; et si ces témoins n'eurent qu'une contemplation fugitive du phénomène, nous ne doutons pas qu'il ne leur ait inspiré un vif intérêt. Il est certain que personne avant nous n'a vu Vénus sur le soleil, à Anvers, et des siècles peuvent s'écouler avant que les conditions atmosphériques, dans notre localité, soient favorables lorsque ce rare phénomène se reproduit.

En communiquant cette courte note à la société, nous avons surtout en vue de laisser un souvenir témoignant, plus tard, que l'astronomie était cultivée à Anvers au dix-neuvième siècle et que des astronomes privés y suivaient avec zèle les phénomènes célestes observables en notre ville.

JUILLET 1883.

EXTRAITS DU BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ROYALE DE GÉOGRAPHIE

DE LONDRES.

N° DE JUIN 1883.

En tête du *Bulletin* figure une étude sur les bassins des rivières Amaru-Mayu et Beni par M. Clements R. Markham, secrétaire de la société, servant de préface au journal, de l'exploration du D^r Heath et dans laquelle il donne la description physique du pays et fait l'historique de la découverte du Beni et de ses affluents.

Le Beni et ses affluents qui contribuent pour un bon tiers à l'alimentation de la rivière Madeira, qui elle-même est un des plus forts tributaires du fleuve des Amazones, ont leur origine dans la grande chaîne orientale des Andes, dont ils drainent les eaux sur une longueur de plus de 500 milles; deux bras principaux, l'Amaru-Mayu ou Mayu-Tata et le Beni, après s'être réunis, les font affluer dans la rivière Mamoré, laquelle avec la rivière Itenez, forment l'importante

rivière Madeira. La chaîne orientale des Andes étant aurifère il s'ensuit que les cours d'eau qui y ont leur source charrient de l'or en grande quantité ; néanmoins ce métal précieux n'est pas le seul ni le plus important des produits de la contrée ; on y trouve l'écorce de quinquina, un des meilleurs cafés et du cacao de première qualité ; diverses sortes de bois d'ébénisterie ainsi que des provisions inépuisables de caoutchouc. Comme nous l'avons vu ci-dessus, toutes les eaux qui se déversent du versant oriental des Andes sont recueillies par les deux rivières Beni et Amaru-Mayu.

Le Beni a sa source dans le voisinage de La Paz ; l'Amaru-Mayu à la limite de Cuzev ; la première peut être considérée comme le débouché commercial de la capitale de la Bolivie et la deuxième comme celui de l'ancienne capitale du Pérou.

Le Beni reçoit toutes les eaux de Cohambaba, à la frontière du Pérou, y compris celles du fameux Yuncas de La Paz ; des Ayopaya, Canpolican, Larecaja, Apolobamba et Munecas. Sur la frontière péruvienne se trouve le ravin de Tambopata, très riche en écorce de quinquina, dont les eaux forment la rivière Madidi, le plus grand tributaire du Beni.

D'après le Dr Heath l'Amaru-Mayu aurait un plus grand volume d'eau que le Beni, de sorte que ce serait ce dernier qui devrait être considéré comme un affluent de la première des deux rivières.

L'auteur passe ensuite en revue les progrès successifs de l'exploration du système, travail qui a commencé au XV^e siècle avec les incas et s'est trouvé arrêté par la politique coloniale espagnole opposée à la recherche de nouvelles voies de communication, pour être repris avec vigueur après l'émancipation du Pérou et de la Bolivie.

En 1835 le général Miller conçut le projet d'établir une colonie militaire sur les bords d'un cours d'eau navigable, dans la vallée orientale des Andes, afin de faciliter l'exploration des vastes plaines du Madeira et pour chercher une communication

directe avec l'Europe par le fleuve des Amazones; ce projet n'a pas abouti.

Après le général Miller nous avons le missionnaire italien, le père Bavo de Revello, homme intrépide et d'un grand mérite. En 1847 le père Bavo de Revello conçut l'idée d'ouvrir une route reliant Cuzco à l'Europe et en 1851 il accompagna le lieutenant Gibbon, de la marine des États-Unis, dans son exploration des forêts de la vallée de Paucartambo.

Bavo de Revello était enthousiaste de son idée et parvint à faire partager son enthousiasme aux habitants de Cuzco; c'est ainsi que nous voyons se constituer la société de Paucartambo et trente-six jeunes gens, des meilleures familles de Cuzco, s'engager dans les forêts, sous la direction de Manuel Ugalda, dans l'intention de faire un essai de descente de l'Amaru-Mayu; en 1852 ils atteignirent les rives du Tono où ils furent rejoints par Bavo de Revello.

L'expédition, dont les débuts furent des plus heureux, vit ses radeaux emportés par le courant, entraînés vers les chutes et détruits; enfin elle finit par échouer complètement.

En 1853 l'auteur pénétra à son tour dans les forêts de Paucartambo; il y rencontra le père Bavo de Revello dépourvu du nécessaire et se rendit avec lui à l'endroit où Ugalda commença sa navigation, mais, ne disposant que d'une grande dose d'enthousiasme, il n'y avait pas moyen d'aller plus avant.

En 1860, Don Faustino Maldonado, et sept compagnons, organisèrent une nouvelle expédition qui ne disposa que de ressources restreintes mais dont les membres étaient décidés à supporter les fatigues et à affronter tous les dangers. Cette expédition quitta Cuzco le 26 décembre 1860, suivit les rives du Tono jusqu'au confluent du Pini-Pini; elle employa le mois de janvier à la construction des radeaux et, quoique les provisions et munitions fussent épuisées, elle résolut de poursuivre la tâche qu'elle s'était imposée. En février l'expédition s'embarqua sur les radeaux et parvint à franchir les rapides;

elle atteignit, après des luttes et des souffrances de tous genres, le confluent de l'Amaru-Mayu et du Beni. En amont des rapides du Beni on abandonna les radeaux pour en construire de nouveaux au-delà des dangers. Six des compagnons s'embarquèrent sur le nouveau radeau et deux des voyageurs suivirent dans une petite pirogue; on pénétra ainsi dans le Madeira. Malheureusement, le 18 mars, le radeau fut jeté sur les rochers et se brisa; quatre des voyageurs se noyèrent, parmi lesquels Maldona lui-même. Les quatre survivants arrivèrent finalement, exténués de fatigue et de privations, dépourvus de vêtements, à une station brésilienne, d'où, après s'être refaits un peu, ils furent dirigés sur Barra pour rentrer à Cuzco par Tarapoto, après avoir exploré le cours complet de l'Amaru-Mayu.

En 1865 un nouvel effort est fait par Antonio Raimondi, mais ayant trouvé le pays abandonné, par suite des incursions des Chunchos, il ne poussa pas au-delà de Cosnipata et rentra à Cuzco après avoir fait une série d'observations précieuses.

L'expédition suivante est organisée en 1868 par Juan G. Nystrom; elle atteignit le confluent du Pini-Pini et du Tono; Nystrom déclare que la rivière est navigable au-delà de sa jonction avec le Marcapata.

En 1873 une nouvelle expédition composée de cinquante soldats et pionniers, sous les ordres du préfet de Cuzco, le colonel Don Baltazar La Torre, s'organisa; M. Germain Göhring y fut attaché pour diriger le travail scientifique. L'expédition arriva le 25 mai à Cosnipata et poursuivit sa route; à quelques milles au-delà du confluent du Pini-Pini et du Tono, la rivière traverse une chaîne de montagnes en un endroit appelé Conec, il s'y trouve des rapides très dangereux. On construisit les radeaux, mais la rivière grossit à tel point que les travailleurs, surpris par les pluies diluviennes, furent cernés par les flots furieux; par suite du manque de vivres on dut renvoyer une partie des hommes.

Le 6 juillet, l'expédition réduite à 20 hommes, s'embarqua sur

le radeau, sauf Göhring et quatre hommes qui suivirent à pied; à peine le radeau était-il lancé qu'il fut entraîné par le courant et jeté sur un îlot; tout le monde, à l'exception du colonel La Torre, parvint à sauter à terre et au moyen d'une corde on réussit à retenir le radeau, lorsque malheureusement la bosse s'étant rompue, il reprit sa course avec une rapidité effrayante et disparut au milieu de l'écume et des rochers.

L'expédition croyait son chef perdu à jamais lorsqu'enfin, après cinq jours de recherches, le 11 juillet, le colonel La Torre fut retrouvé vivant, mais exténué; on poursuivit la route. Le lendemain on arriva en un endroit où se trouvaient une cinquantaine de Chunchos; toute la nuit on entendit des coups de sifflet dans la forêt.

Au jour, le colonel, désirant nouer des relations amicales avec les sauvages, traversa un bras de la rivière; il était accompagné du d^r Cana, de Vincent Caloma et d'un soldat; le restant de l'expédition les surveilla. On vit débarquer le colonel et ses compagnons et faire des signes aux sauvages, qui disparurent aussitôt sous bois, pour revenir peu après, armés d'arcs et de flèches et les entourer; on entendit des cris et des coups de revolvers; les sauvages disparurent de nouveau dans la forêt et tout rentra dans le silence.

C'était fini!

Le capitaine Chavez sauta à l'eau, suivi de quatre soldats, il nagea vers l'îlot et y trouva le corps du colonel La Torre, percé de trente-quatre flèches et portant deux blessures mortelles à la tête; le d^r Cano était également mort; Vincent Calamo avait disparu.

A la suite de cet événement tragique, l'expédition retourna à Cuzco, rapportant une carte de la région parcourue, ainsi qu'environ 300 spécimens minéralogiques.

Depuis la mort de La Torre en 1873, les calamités qui ont assailli le Pérou ont arrêté pour un temps les travaux d'exploration de l'Amaru-Mayu.

Le principal affluent du l'Amaru-Mayu est le Ynambari qui

longe la chaîne des Andes et reçoit toutes les eaux du Marcapata et du Caravaya. Le Ynambari n'ayant jamais été exploré jusqu'à son confluent avec l'Amaru-Mayu, nos connaissances sur ce cours d'eau sont très restreintes, sauf dans le haut ; ses affluents de source sont tous plus ou moins connus. Les ravins de Marcapata qui suivent immédiatement aux vallées du Paucartambo sont connus depuis environ un siècle pour leur richesse aurifère ; après Marcapata on a les ravins de Caravaya, riches en or et renommés pour leurs cafés et leurs fruits aussi bien que pour leurs écorces de quinquina ; ils ont été souvent visités par des trafiquants mais rarement par des géographes ; le bulletin de la société royale de géographie de Londres a publié en 1864 le récit de l'exploration des rivières San Gavan et Ayapata par don Antonio Raimondi, (vol. XXXVII, p. 116) ; dans le vol. XXXI, p. 190, on trouve la description de la province de Caravaya par M. Markham, après son exploration des ravins de Sandia et Huari-Huari. M. Raimondi, lors de sa visite aux mines d'or de Challuma, a également traversé la rivière Huari-Huari.

La rivière Huari-Huari est le dernier tributaire de source de l'Amaru-Mayu dont le bassin est séparé de celui du Beni par une crête appelée Marun-Kunka ; le premier des tributaires du Beni est la Tambopata dont la vallée fut visitée pour la première fois en 1846, par le d^r Weddell ; en 1860 l'auteur pénétra dans le pays à travers les épaisses forêts jusqu'à quelques milles au-delà de la rivière Yanamayú ; en 1846 Raimondi avança jusqu'à l'affluent des rivières Tambopata et Pablo bamba, endroit appelé Putina-Punco. D'après Raimondi le Tambopata serait l'origine du Madidi, principal tributaire du Beni.

Toutes les eaux des Andes, entre le Tambopata jusqu'à Cochubamba convergent vers le Beni. Après la rivière Madidi, la plus importante est la Maperi qui s'échappe des bases des beaux pics Illimani et Illampu et reçoit les eaux de la

Tipuani, riche en alluvions aurifères et du Coroico, dont la vallée possède les meilleures qualités de quinquina.

Le bras principal du Beni prend son origine dans les montagnes près de La Paz et est appelé à devenir le débouché commercial de la capitale de la Bolivie.

Le d^r Heath est le premier explorateur qui ait parcouru le cours complet du Beni; la relation jour par jour de son voyage, fait suite à l'étude de M. Markham; on y trouve mentionnées toutes les péripéties de la traversée, commencée le 3 août 1880, lorsqu'on quitta Reyes et terminée le 11 décembre. La rentrée du d^r Heath à Reyes se fit au son des cloches; les maisons étaient décorées et pavoisées; une députation des écoles était allée à sa rencontre; enfin on considérait le voyage d'exploration accompli par le docteur comme une œuvre faite dans l'intérêt public.

L'entraînement devint général et on vit de nombreux habitants abandonner leurs occupations ordinaires pour se livrer à la récolte du caoutchouc; avant le voyage du docteur Heath cette exploitation occupait sur le Beni 185 hommes, qui en 1880 ont recueilli 104,000 ₣; quatre mois plus tard on comptait 644 hommes employés et M. Heath ne doute aucunement que ce nombre n'ait considérablement augmenté.

Il n'est pas sans intérêt de faire connaître le mode employé, par les Indiens qui accompagnaient le d^r Heath, pour se confectionner un vêtement; il est des plus simples et on ne peut plus économique; pour se procurer l'étoffe ils choisirent un jeune noyer du Brésil de la dimension voulue dont ils enlevèrent l'écorce jusqu'à la hauteur de dix pieds; ils le transportèrent ensuite à la rivière et après l'avoir martelé pendant un certain temps ils déroulaient la matière fibreuse; la natte ainsi obtenue est repliée par le milieu, cousue sur les côtés, laissant une ouverture dans le haut pour les bras; une entaille dans la partie supérieure sert d'encolure et complète le vêtement qui, avec le temps, devient aussi souple que la toile.

Lorsque les rivières Beni et Amaru-Mayu seront ouvertes au commerce, la récolte du caoutchouc sera énorme parce que les vastes plaines de leurs bassins sont couvertes d'arbres producteurs. Le café, le cacao, la noix du Brésil, qu'on ne cultivait que pour les besoins de la consommation, deviendront des articles d'importation. La vanille qui pourrissait sur pied sera cueillie; il en est de même de divers produits pharmaceutiques qu'on abandonnait sur place faute de moyens de transports; la contrée possède également en abondance l'écorce de quinquina et divers fauves dont la peau pourrait être exportée.

Le 26 avril 1882 le dr Heath entreprit l'exploration du Beni entre Reyes et La Paz le 25 juillet il arriva dans cette dernière ville.

A la suite de la communication le colonel G. E. Church, qui a longuement exploré la contrée décrite, a pris la parole pour rendre hommage au talent de M. Markham et a fourni quelques renseignements complémentaires parmi lesquels nous notons qu'en 1871 il a constaté que cinq chutes entravaient la navigation de la rivière Madeira en amont de l'embouchure du Beni et quatorze en aval de cet affluent; pour les franchir on amène les pirogues à terre et il faut deux ou trois jours d'un labeur pénible pour les dépasser, soit pour parcourir une distance d'environ deux milles.

La rivière Madeira est navigable jusqu'aux rapides qui se trouvent à environ 1600 milles de la mer et une fois qu'un chemin de fer aura été construit, pour doubler ces dangers, on aura une route directe qui reliera Londres et Liverpool à la Bolivie; le prix du transport d'une tonne de produits de cette admirable contrée, qui aujourd'hui coûterait de 50 à 60 livres sterlings sera ramené au prix ordinaire payé pour tout autre point de l'Amérique méridionale.

Le projet d'un chemin de fer est actuellement soumis à une étude approfondie, non seulement au point de vue indiqué

ci-dessus, mais on cherche aussi à relier cette rivière avec la capitale de la province de Matto-Grosso; le Brésil garantirait le capital d'exécution de ce travail qui ouvrirait au commerce la partie méridionale du Pérou, les $\frac{2}{3}$ de la Bolivie et toute la partie occidentale du Brésil.

Pour ouvrir une route interocéanique, des plus belles et des plus intéressantes, on n'aurait qu'à prolonger le chemin de fer de Cuzco jusqu'au Pini-Pini ou jusqu'au point où l'Amaru-Mayu devient navigable.

Il résulte de plus, d'une réponse donnée par M. Markham à une question d'un des membres de la société, M. Christy, que les arbres à caoutchouc, sur le versant occidental des Andes, appartiennent à la famille du *Castilloa* et ceux du bassin de l'Amazone à la famille des *Hevea*; M. Christy dit que les deux qualités sont très recherchées.

—

Nous trouvons ensuite dans le *Bulletin* une relation du départ de l'expédition arctique néerlandaise de 1883.

Le *Willem Barents* a quitté Imuyden le 6 mai dernier, sous le commandement du lieutenant Dalen, ayant en sous-ordre MM. les lieutenants J. et M. Kluit et Phaff; le dr Waelchli est chargé du service médical et M. Grant, qui en est à sa quatrième campagne, accompagne l'expédition en qualité de photographe.

Des sept expéditions arctiques qui ont quitté la Néerlande, quatre ont confié leur destinée au *Willem Barents*; l'équipage se compose de sept hommes et d'un mousse. Le charpentier Latjes a été de toutes les expéditions.

Les instructions du commandant portent que le *Willem Barents* doit se rendre à Vardoe, pour de là se diriger sur Waigatz et chercher à pénétrer dans la mer de Kara par le détroit sud; si ce dernier est barré, on devra se rendre à Archangel pour voir s'il y a quelques nouvelles du *Varna*, vapeur portant le personnel destiné à la station météorologique de Port Dickson, parti l'année dernière et dont on est privé de

nouvelles depuis le 26 septembre 1882, ainsi que lorsqu'il a été pris par les glaces le *Dymphna*, vapeur explorateur danois.

Le *Willem Barents* devra retourner ensuite au détroit de Kara et longer la côte orientale de Waigatz et de la Nouvelle-Zemble pour rechercher les chaloupes ou les équipages des susdits navires.

Si rien n'est trouvé et à défaut de nouvelles on devra chercher à atteindre Port Dickson.

Pour le cas de nouvelles favorables concernant l'un ou l'autre des deux navires, le *Willem Barents* aura à explorer la mer de Kara et à réunir des collections analogues à celles fournies antérieurement dans la mer de Barents.

Le *Bulletin* contient encore des notes géographiques sur :

Le nord de Bornéo ;

La république de l'Équateur ;

Ainsi que la relation d'une excursion dans l'intérieur de la Nouvelle-Guinée, par M. G. Lawes.



LES BULLETINS

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

et de statistique du Mexique.

NOTE DE M. A. BAGUET, VICE-CONSUL DU BRÉSIL, CONSEILLER
DE LA SOCIÉTÉ.

Nous venons de parcourir quelques bulletins assez volumineux de la société de géographie et de statistique de la république Mexicaine.

En général les Sud-Américains ont une tendance très prononcée pour les sciences exactes. Les observations météorologiques et hydrographiques et la description de leurs instruments de précision occupent une large place dans leurs recueils.

Leurs articles anthropologiques sont du plus haut intérêt. Les fouilles qui se pratiquent encore journellement au Mexique, et les découvertes précieuses qu'ils ont faites, non seulement sont décrites avec beaucoup d'exactitude, mais les dissertations sur ce sujet prouvent qu'ils ont fait une étude approfondie de l'anthropologie.

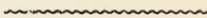
Voici une innovation que nous recommandons aux autres sociétés de géographie. Chaque fois que la mort enlève un savant, un écrivain de mérite ou un géographe éminent, on consacre une séance à sa mémoire.

Parmi les personnages distingués dont la société a fait le panégyrique, nous sommes heureux de pouvoir citer un de nos concitoyens.

Lors de la session en mémoire de M. Thiers, on a prononcé huit discours.

Le célèbre astronome le R. P. Angeli Secchi a eu un large tribut d'éloges bien mérités de la part de sept membres de la société.

Quelques sociétaires qui s'occupent de météorologie et d'astronomie ont dans leurs discours fait la biographie du savant astronome gantois Quetelet, de son vivant directeur de l'observatoire de Bruxelles. Ils ont analysé ses œuvres, décrit les divers instruments dont il est l'inventeur, et ont fait un exposé de sa méthode d'enseignement avec un talent qui prouve que les sciences exactes leur sont familières.



NOTES

D'UN

VOYAGE EN AFRIQUE

par M. EDMOND ELSÉN, MEMBRE ADHÉRENT DE LA SOCIÉTÉ.

Mossamedes, ce 6 mai 1883.

.
« Nous venons d'arriver à Mossamedes après un mois et un jour de mer. J'ai visité Benguela avant-hier. C'est une ville fort propre avec de grands squares et des rues fort larges. On y trouve de nombreux traitants portugais et une maison de commerce hollandaise y a un représentant. C'est accompagné de ce dernier que nous avons fait une excursion au village de Katembéla. Nous étions trois : le lieutenant Orban de l'expédition Stanley, le Hollandais et moi, portés dans des « tippoö » hamacs suspendus à une forte perche et portés par des indigènes Mondombés. Il y a 5 ou 6 porteurs pour chaque hamac et ils marchent au grand trot en s'alternant. Chaque fois que les hommes se remplacent ils crient : brrrrou-ta-ta-ta-ta ! Ces porteurs ne s'arrêtent jamais. Les Mondombés sont bien découplés, de taille moyenne et très élégants de formes. Leur coiffure fait ressembler leurs têtes à des pains

de sucre. Les chefs se mettent des plumes dans les cheveux. Ils n'ont d'autres habits qu'une lanière de peaux de bêtes, leur ceignant les reins. Leurs armes sont ; arcs et flèches, javelots, petite hache et des couteaux. Ces noirs aiment beaucoup l'eau de feu. Ils sont faciles à faire marcher et semblent fort gais. Tout le temps du voyage ils ont chanté et ri. De temps en temps un coup de sifflet strident accompagnait leur chant. Cette race ressemble en tous points, excepté la coiffure, à celle des Hadendoas du grand désert de Sonakim, à Kassala, Afrique orientale. Après avoir fait environ une demi-lieue, nous avons traversé une petite rivière et sommes entrés dans un pays plat et assez fourré, (mimosas, tamariniers), même végétation qu'au bord de la rivière *Sétite*. Le collectionneur d'oiseaux trouvera ici de quoi s'approvisionner largement.

» La route est à environ 2 kilomètres de la mer et la longe pendant une couple d'heures. La végétation devient moins dense. Nous passons dans de hautes herbes et puis la route tourne à droite dans l'intérieur. Nous dépassons un petit marais où je vois des oies et une masse d'échassiers, culs blancs. De grands bois de palmiers s'étendent à gauche, la nuit commence à tomber. Nous arrivons aux premières maisons de Katembelé, situées de ce côté de la rivière ; elles appartiennent à des traitants portugais. Ensuite nous passons au pied d'un fortin carré occupé par un détachement portugais et nous arrivons à la rivière de Katembelé.

» Là un canot m'embarque avec ma litière et mes six porteurs. Les lucioles volent de tous côtés et les étoiles sont brillantes au ciel. Nous passons de l'autre côté « *all safe* » et un *boy* d'une maison portugaise nous conduit chez son maître où nous nous mettons sans façon à table et où nous sommes traités comme les fils de la maison. J'y retrouve Orban et le Hollandais qui avaient déjà fini de dîner. Étant le plus lourd j'étais arrivé le dernier.

» Katembelé est bien éclairé et il y a même un billard ! Il n'y a là que des négociants portugais trafiquant en ivoire,

gomme copal, gomme blanche, et en cire. On m'assure que les Boërs sont venus jusqu'ici. Nous avons le matin une vue charmante de la rivière qui est pittoresque comme la Semoy dans le Luxembourg.

» Katembelé est situé à 9 milles anglais au nord de Benguela et le trajet se fait en hamac, et au grand trot en trois ou quatre heures. Il y a peu d'eau dans la rivière et beaucoup de bancs de sable. Les crocodiles y prélèvent un grand tribut annuel sur la population. Nous nous sommes remis en route le matin et à midi nous déjeûnions à Benguela. Le trajet a été charmant et l'air, la perfection même. Une brise de mer nous éventait doucement et tempérerait l'ardeur du soleil.

» J'espère que vous voudrez bien me pardonner le peu de sérieux de cette lettre et ne l'accepter que comme preuve de toute ma bonne volonté de pouvoir être utile à la société de géographie d'Anvers. J'espère d'ailleurs vous envoyer des détails intéressants sur les peuplades de l'intérieur. Je quitte Mossamedes en route pour Port Natal, le plus vite possible. L'air ici est froid comme en Europe au mois de juin, c'est délicieux après nos haltes à S. Tomé et Congo. »

LES GLOBES

DU GÉOGRAPHE

ARNOULD FLORENT VAN LANGREN

NOTICE

par M. P. GÉNARD, SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ.

Parmi les monuments cartographiques que la vigilance de nos prédécesseurs aux archives d'Anvers a su conserver pendant des siècles au vaste dépôt confié à leurs soins, se trouvent deux sphères faites par le géographe Arnould Floris ou Florent van Langren, et dont nous désirons entretenir un instant les membres de notre association.

Le globe terrestre fit partie en 1871 de l'exposition organisée à l'occasion du congrès de géographie d'Anvers et fut également remarqué en 1875 à l'exposition du congrès de géographie de Paris, où se trouvait encore un exemplaire avec variantes du même travail.

Le globe céleste resta aux archives; une blessure ancienne, ne permettant pas de l'exposer avant qu'il n'eût subi une restauration intelligente.

Comme nous l'avons dit, ces sphères furent exécutées par Arnould Florent van Langren, cosmographe et pensionnaire de S. M. catholique; elles sont pourvues d'un méridien en cuivre et d'un horizon et ont un diamètre de 52 centimètres, (30 pouces du Rhin).

Arnould Florent van Langren ou *Langrenus*, l'auteur de ces sphères, appartient à une famille qui occupa un rang distingué dans les sciences exactes. Mathématiciens, ingénieurs, inventeurs d'instruments de précision et de guerre, cosmographes, ils acquirent une renommée qui dépassa bientôt les limites de notre pays et les fit entrer en relations avec les premiers savants de leur siècle.

Malheureusement il leur manque encore un biographe; les notices intéressantes publiées autrefois sur leurs travaux par Puteanus et Foppens et en dernier lieu par MM. P. Bosscha, G. D. Schotel, Lauts, J. T. Bodel-Nijenhuis ⁽¹⁾, J. Lelewel, le chevalier F. J. F. Marchal, Ad. Quetelet ⁽²⁾ et Jos. van der Maelen ⁽³⁾, ne suffisent pas pour nous faire une idée suffisante de leur laborieuse carrière. Grâce aux recherches de ces hommes consciencieux, il reste cependant acquis que la famille *van Langren, a Langre, Langeranus, Langelaer* est originaire de la Néerlande, où se trouvent deux hameaux du nom de Langelaer, l'un situé dans le voisinage de la ville de Grave, l'autre dans celui du village d'Alphen. Quoi qu'il en soit de l'endroit auquel ils ont emprunté leur nom, Puteanus assure que les membres de la famille dont nous nous occupons, ont vu le jour à Arnhem, et en effet c'est dans cette ville qu'en 1580 on voit établi Jacques Florisz (fils de Florent) Langeranus,

(1) *V. Algemeene konst- en letterbode voor het jaar 1839*, T. II, p. 414. (N° du 13 décembre). Ibid. 1840. T. I, *Het kanon met drie ladingen*, p. 123. — *Over het geslacht Langeranus*, p. 158. — *Nog iets over de van Langren's*. Ibid. p. 267.

(2) *Bulletins de l'académie royale des sciences de Belgique*, T. 19, 1852, 3^e partie, p. 408, 421 et 497.

(3) *Bulletin de la société royale de géographie d'Anvers*, T. VII, p. 462.

père d'Arnould Florent et de Henri Florent van Langeren. A cette époque aussi, le prénom de l'aïeul Florentin semble être déjà devenu un nom de famille.

Il n'entre pas dans nos vues de décrire en ce moment les travaux scientifiques exécutés par les van Langeren; disons seulement qu'Arnould Florent van Langeren quitta sa patrie pour les Pays-Bas espagnols et qu'il y obtint le titre de *cosmographe* et de pensionnaire de S. M. le Roi catholique.

« Arnould Florent van Langren, sphérographe du roi d'Espagne, » écrivait en 1852, « le chevalier Marchal, reçut la somme de 480 livres, c'est-à-dire 2,880 florins de change (ou des Pays-Bas), monnaie de Flandre, pour avoir été employé aux affaires secrètes, selon le compte n° VI, d'Ambroise van Oncle, receveur général du Brabant, exercice du 1^r janvier au 31 décembre 1628, folio 878 verso. Ce compte est imprimé page 321 du rapport fait à M. le ministre de l'intérieur, par M. Gachard, notre honorable collègue et archiviste général du royaume, sur différentes séries de documents concernant l'histoire de la Belgique. Dans le même rapport, il y a, page 325, à l'article des pensions et traitements de divers seigneurs et officiers du Roi, même année (1628) : « Arnould Floris Langren, spérographe du Roi (sic), 300 livres de gages. » Cette somme équivalait à 1800 florins de change (ou des Pays-Bas).

« Il avait porté déjà antérieurement le titre de sphérographe des archiducs, c'est-à-dire jusqu'à la mort d'Albert, en 1621, ce qui est attesté par trois manuscrits, 4563, 11228 et 4447, dans les trois langues, française, flamande et espagnole (voir *Inventaire général des manuscrits de la Bibliothèque royale*). Voici le titre français : « *Brief traicté ou maniement d'aucuns, mais principaux usages des deux globes céleste et terrestre, ensemble d'explications de tous les cercles, lignes, instruments et autres verbis artis y appartenant, composés et dédiés au très-révérénd Jacques Boonen, évêque de Gand.* La date est détruite par vétusté au texte français; mais le texte flamand porte l'année 1616, et le texte espagnol

est daté de Bruxelles 1617. Selon M. Lelewel, 11, 191, note 390, le père de Florent van Langren avait assisté aux observations astronomiques de Tycho Brahé, qui mourut à Prague en 1601. Je présume que c'était pendant le séjour de celui-ci en Hollande, vers 1597 à 1598, après s'être expatrié du Danemarck. »

En 1609 Arnould Florent était à Anvers; les comptes de cette année prouvent qu'il y offrit et dédia au magistrat une *sphaera mundi*, et nos édiles, enchantés de cette marque de déférence, montrent leur reconnaissance en votant au géographe la somme assez considérable pour l'époque de cent vingt livres d'Artois. Le fait est consigné dans les comptes dits des Domaines, conservés aux archives d'Anvers. On y lit à la feuille 337 v° :

« Arnoldus Florentius van Langeren, de somme van hondert twintich ponden Artois, daermede myne Heeren hem hebben beschonken voor dat hy de stadt heeft gedediceert ende geschonken eene *sphaera mundi*, na luyt de acte collegiael ordonnantie ende quitantie. CXX £. »

Ce passage est de plus haute importance et prouverait que le globe de van Langren, antérieur de plusieurs années à ceux de Blaeu, occuperait le premier rang parmi les plus anciens monuments cartographiques de notre pays. (1)

(1) Voici ce que nous lisons à ce sujet dans un des catalogues édités par la maison Muller d'Amsterdam (p. 19); inutile de rappeler que les fuseaux du globe de Mercator auquel l'auteur fait allusion ont été retrouvés depuis la publication du catalogue :

« As to the importance of Blaeu's globes, it will suffice to say that they form the second link in the chain of which the celebrated globe of Martin Behaim at Nurnberg (1402) is the first. All links between these, viz the work of Schoner, Gemma Frisius, G. Mercator, Jodocus Hondius and of M. Florentius van Langeren, are lost and gone, with exception of 3 globes of different date in the ducal library at Weimar, and a globe by van Langeren in the library at Gent. This last however, not being anterior to the year 1617, is nothing more than contemporaneous tho those by Blaeu. » (See BAUDET, p. 35-37.)

Toutefois il nous vient un doute. Cette *sphæra mundi* de 1609 ne fut-elle pas reprise plus tard par l'auteur? Nous l'ignorons, mais il est constant que les deux globes conservés aux archives sont postérieurs à l'année 1620. En effet, le premier porte le titre suivant:

“ *Globus cœlestis stellarum fixarum loca ipsis in cœlo ad amussim congrua, repræsentans ad annum 1600 iuxta accuratas observationes Tychonis Brahe denuo ad annum 162. diligentiss: restitutus, novis item stellis 400 hactenus non notatis.*

” *Ornatusque trecentis stellis circa polum antarcticum Holtmanno Hollando observatis industria Arnoldi Florentii van Langren Cosmographici, qui olim observat: Tychonis interfuit. Operam sibi filii parenti felicissime contulerunt.*

A son tour le globe terrestre porte une inscription se rapportant à la même époque:

LECTORI S.

Quandoquidem quotidiana diversarum Nationum, præcipuè tamen Hollandorum navigatione, omnes mundi plagas perlustrantium, varii orbis tractus, remotæ insulæ et quamplurima Regna hactenus incognita nunc in dies innotuere, et quæ fuere cognita majori studio et situs observatione perlustrata sunt, Prodit hic noster Globus multo (præcedentibus a nobis editis, qui primi in his provinciis prodierunt) accuratior et emêdatior. In quo omnium locorum nomina, et quo tempore, et cujus auspiciis quæq. detecta sint expressimus. Curavimus præterea non sine magno labore, et cura, ut singulæ Regiones, Insulæ, Portus, Brevia, et Scopuli suæ longitudini et latitudini respondeant, quibus Indices seu lineas ventorum (quos.

. (1)

(1) Ces mots sont illisibles.

AUCTORE
ARNOLDO FLORENTIO A LANGRĒ
*Reg : Cat : Matis Cosmographo
et Pensionario.*

Cette inscription est des plus importantes, car elle prouve que les globes de van Langren furent les premiers qui parurent dans le pays et qu'ils y eurent un grand succès, même que l'auteur en fit plusieurs éditions dont il conviendrait de rechercher des exemplaires. D'ailleurs le talent de notre géographe était apprécié et nous voyons les Moretus lui confier en vue d'une nouvelle édition du *Theatrum* d'Ortelius, la révision de l'œuvre du célèbre géographe. (1)

(1) Notre savant ami et confrère M. Max Rooses, conservateur du musée Plantin-Moretus, veut bien nous communiquer l'extrait suivant du *grand livre* signé E. de Balthasar Moretus (1614-1657) p. 99.

ANNÉE 1628.

ARNOLD FLORENTS VAN LANGREN, doit :

Adi 4 ^e february 1628 pour aultant qu'ay payé à sa femme estant présent en Anvers et apportant les 39 cartes d'Ortelius corrigées et augmentées . . .	fl. 280	—
Adi 18 ^e aprilis payé à sa femme pour les deux cartes d'Ortelius corrigées et augmentées, et six nouvelles	" 325	—
Adi 15 ^e martij pardevant à sa femme pour les 45 cartes d'Ortelius corrigées et augmentées.	" 320	—
Adi 17 ^e maij pour six nouvelles cartes d'America fl. 300 une d'Ortelius corrigée fl. 14 item encores 25 florins qu'il prétendoit estre trop rabatus sur la partie du 18 ^e d'avril	" 339	—
Adi 21 ^e junij payé pour cinq cartes nouvelles et une corrigée d'Ortelius	" 256	—
Adi 28 ^e julij pour sept cartes nouvelles	" 252	—
	<hr/>	
	fl. 1772	—

Arnould Florent van Langren eut un fils appelé Michel Florent qui suivit la carrière paternelle. Il se donne lui-même le nom et le titre de « *Michael Florentius a Langren, Antverpiensis, Cosmographus et Mathematicus Philippi IV Regis Hispaniæ.* »

Foppens, dans sa *Bibliotheca Belgica*, consacre quelques mots à ce géographe, qui semble avoir été un homme de talent. En 1640 parut sa *Description de Santvliet, la rivière Schelde et pays de Hulst. Par Miguel Florencio van Langren, Mathematico de S. M. 1640 (?)*. Carte. Une feuille. La même année, Ericius Puteanus publia dans ses *Munitionum Symmetria*, imprimés à Bruxelles, un travail de notre concitoyen intitulé : *Tormentum bellicum trisphaerium, quo tres ordine globi ex eodem tubo exploduntur*. En 1544 parut un autre ouvrage intitulé : *La verdadera longitud por mar y tierra demonstrada y dedicada à su Magestad catholica Philippo IV, in-12*. En 1659 il fit imprimer à Bruxelles un opuscule intitulé : *Brieve description de la ville et havre d'Oostende, et de ce que Michael Florencio van Langren, cosm. et math. de S. M. a représenté dès l'an 1627 pour rendre la dite*

ARNOLD FLORENTZ VAN LANGREN, COSMOGRAPHE DU ROY, doit AVOIR :

Adi 4 february 1628 pour la correction et augmentation des 39 cartes d'Ortelius	fl. 280 —
Adi 18 ^e aprilis pour correction et augmentation des deux cartes d'Ortelius et six nouvelles	" 325 —
Adi 15 ^e martij pardevant pour correction et augmentation de 45 cartes d'Ortelius	" 320 —
Adi 17 ^e maij pour six nouvelles cartes d'America fl. 300 une d'Ortelius fl. 4 item encores 25 florins qu'il prétendoit estre trop rabatus sur la partie du 18 ^e d'avril	" 339 —
Adi 21 junij pour cinq cartes nouvelles et une vielle d'Ortelius corrigée	" 256 —
Adi 28 julij pour sept cartes nouvelles	" 252 —
	<hr/>
	fl. 1772 —

ville plus forte, et le havre plus commode, pour y pouvoir loger les navires allans sur mer, et, veue et approuvée par S. Ex. D. Francesco de Mello, etc. 8 pages in-folio. En 1661, il publia chez G. Scheybels, à Bruxelles, un nouvel opusculé: *Bewys van de alderbequaemste en profytelykste inventie om de overtreffelyke en vermaerde koopstad van Antwerpen te verlossen van de pestige en ongesonde locht, komende uit de vuyle, verrotte en stinkende ruyen*, in 4°.

Foppens raconte que Michel Florent van Langren fut l'auteur d'un planisphère de la lune, astre qu'il avait représenté tel qu'il lui avait paru au télescope. Ayant présenté ce dessin à l'archiduc Léopold, le prince lui dit en riant qu'en récompense il le nommait gouverneur de toutes les terres qu'il avait découvertes dans la lune. Notre géographe lui répliqua avec non moins d'hilarité qu'il acceptait volontiers cette charge, pourvu que le prince prit sur lui le payement des frais du voyage à entreprendre.

Ajoutons, pour être complets, que MM. le chev. Marchal et Ad. Quetelet publièrent en 1852 sur notre concitoyen des notices pleins d'intérêt dans les *Bulletins de l'académie royale de Belgique*. C'est avec un véritable plaisir que nous y renvoyons le lecteur.

Pour en revenir aux globes d'Arnould Florent van Langren, disons qu'à la suite d'une décision du collège de MM. les bourgmestre et échevins, ils viennent d'être transférés au musée Plantin-Moretus; (1) là en compagnie de la célèbre carte de la

(1) Les autres monuments cartographiques conservés autrefois aux archives et déposés aujourd'hui au musée Plantin, sont :

1° La carte intitulée: *Nova Africae Geographica et Hydrographica descriptio*, auct. G. Blaeu, décrite par M. le président Wauwermans dans sa notice sur *les Sources du Nil* publiée dans le T. I, p. 79 du *Bulletin de la société de géographie d'Anvers*, et qui, autrefois mise en vente dans cette ville, chez Pierre Verbiest, porte la note suivante: *Antverpiæ apud Petrum Verbist sub signo Americæ in platea quæ vulgo Lombardorum mœnia dicitur an. 1644.*

Flandre de Mercator, du plan d'Anvers de Virgilius Bononiensis, des cartes d'Ortelius et d'autres productions géographiques importantes, ils contribueront à former le noyau d'une collection cartographique qu'Anvers a le droit de posséder tant en souvenir d'un glorieux passé qu'en prévision d'un brillant avenir.



2° Une carte d'Amérique, par N. de Fer, géographe du roi d'Espagne ; elle porte pour titre : *L'Amérique, divisée selon l'étendue de ses principales parties et dont les points principaux sont placez sur les observations de Mes.^{rs} de l'Académie royale des sciences. Dressée par N. de Fer, Géographe de Sa Majesté catolique. A Paris chez J. F. Benard, Gendre de l'auteur, dans l'Isle du Palais sur le Quay de l'Orloge, à la Sphère Royale, avec Privilège du Roy. 1743. H. 1^m10., L. 1^m61.*

LES GLOBES

DE

GUILLAUME BLAEU

NOTE

par M. P. GÉNARD, SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ.

Si le musée Plantin peut montrer aujourd'hui les globes rarissimes d'Arnould Florent van Langren, la bibliothèque de la ville conserve à son tour l'unique exemplaire connu des globes de Guillaume Blaeu.

Ces sphères, qui figurèrent aux expositions de géographie d'Anvers et de Paris de 1871 et 1875, furent fabriquées à Amsterdam en 1640. Elles sont pourvues d'un méridien en cuivre, d'un horizon et d'une boussole. Leur diamètre est de 25 pouces de France (67 centimètres).

Ce fut sous l'intelligente administration de M. le bourgmestre Gérard le Grelle, que ces magnifiques travaux de Blaeu furent offerts à la ville par M. le baron Philippe-A.-J. de Pret de Terveken, protecteur éclairé des sciences et des arts, et qui, parmi plusieurs actes de munificence, s'était fait connaître par le don à la bibliothèque de la ville du buste en marbre de Christophe Plantin, l'aïeul de sa mère, dame Marie-Pétronille Moretus. Reconnaissants de ce don, le magistrat

et plusieurs de nos concitoyens décidèrent d'ériger à notre dépôt littéraire un monument à la mémoire du noble défunt et chargèrent de ce soin l'excellent sculpteur M. Jean-Baptiste de Cuyper.

Sous le buste, qui forme le pendant de celui de Plantin, on lit l'inscription suivante :

PHILIPPO IOSEPHO ANTONIO
BARONI DE PRET DE TERVEKEN
ORD. AVR. CALC. EQVITI
REGI WILHELMO I. V CVBICVLIS
CIVI SVO DE VRBE ARTIBVSQVE
OPTIME MERITO
ANTVERPIENSES GRATI
EX AERE PRIVATO
PP.
CIC.IOCCC.XLV.

Si nous ajoutons à ces sphères remarquables le globe colossal confectionné en 1880 à l'occasion de l'exposition nationale, sous les auspices de M. le baron de Schilde, par M. le capitaine d'état-major Ghesquière et offert par la société de géographie à la ville d'Anvers, on peut dire que notre cité possède quelques monuments cartographiques, qui lui seraient enviés par les centres scientifiques les plus réputés.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 17 OCTOBRE 1883.

ORDRE DU JOUR : 1° Procès-verbal de la séance du 11 juillet. — 2° Inauguration des travaux de la session d'hiver. — 3° Nécrologie. — 4° Membre nouveau. — 5° Correspondance. — 6° Sociétés correspondantes. — 7° Dépôt d'un rapport sur l'ouvrage de M. FRANCK VINCENT : *The land of the White Elephant*, par M. E.-A. GRATTAN, vice-président. — 8° *Les colonies portugaises* et *La Bolivie et le chemin de fer Madeira-Mamoré*, notices par M. A. BAGUET, conseiller. — 9° Rapport de MM. WAUWERMANS et GÉNARD sur le mémoire de M. BERNARDIN, intitulé : *Introduction à l'étude de la géographie*. — 10° Communication par M. P. GÉNARD de deux lettres de MM. le d^r J. VAN RAEMDONCK et P.-A. TIELE, membres correspondants, sur le géographe Arnould-Florent van Langren. — 11° Conférence de M. E. DE HARVEN sur la *Nouvelle-Zélande*.

La séance est ouverte à 8 ¹/₂ heures du soir dans la salle des États, à l'hôtel de ville.

Au bureau prennent place MM. le colonel Wauwermans, président, le d^r L. Delgeur et E.-A. Grattan, vice-présidents, P. Génard, secrétaire général, L. Couturat, secrétaire de l'administration, H. Hertoghe, bibliothécaire, et E. de Harven, membre adhérent.

1. Le procès-verbal de l'assemblée du 11 juillet est lu et approuvé.

2. Inaugurant la session d'hiver, M. le président prononce les paroles suivantes :

« MESSIEURS,

» En reprenant nos travaux interrompus par les voyages et les villégiatures de l'été, je dois vous convier à nous donner le concours le plus actif. Chaque jour le mouvement géographique s'accroît davantage; sans cesse nous recevons l'avis de la création de nouvelles sociétés de géographie, aujourd'hui c'est Saïgon, hier c'était encore au Japon. Anvers, qui vit du commerce lointain, manquerait absolument à sa mission en se désintéressant de ce merveilleux mouvement d'extension qui porte l'Europe à rechercher des marchés outre mer pour exporter les produits de notre industrieux pays. Nous avons fondé une société de géographie qui vit depuis six ans avec honneur, mais nous ne pouvons oublier que pour elle, vivre ne suffit pas; il faut continuer à prospérer, car pour de semblables associations le repos serait la mort. En ce moment même s'accomplit chez nos voisins du Nord, qui certainement occupent dans la science géographique le premier rang comme marins et navigateurs, un événement des plus heureux et que nous saluons avec joie. (Visite de S. M. le Roi Léopold à Amsterdam). (*Applaudissements.*) Nos compatriotes en Afrique étendent les établissements au loin à l'intérieur et sous peu nous pouvons espérer le récit de remarquables travaux accomplis par l'initiative de notre souverain.

» Nous pouvons donc bientôt compter sur des récoltes abondantes pour la science. Soyons prêts à moissonner..... » (*Applaudissements.*)

3. M. le président fait connaître la mort de M. le docteur van Kerckhoven, membre effectif de la société. L'éminent

praticien est mort victime du devoir, à la suite d'une maladie contractée en soignant l'un de ses malades. Il se fait l'interprète de l'assemblée en exprimant ses regrets de cette perte douloureuse.

Une perte non moins regrettable est celle de M. Edmond Elsen, qui, voyageur, touriste et chasseur avait entrepris un voyage de circumnavigation de l'Afrique. Avidé de parcourir le monde, il s'était fait un devoir de rapporter à la société les observations de tous genres qu'il aurait pu recueillir dans ce voyage de plaisir. Malheureusement la mort est venu le surprendre à son passage à l'île des Princes alors qu'il n'avait pu nous envoyer encore qu'un seul récit du début de son voyage. Notre compatriote est une nouvelle victime du climat meurtrier de l'Afrique, mais peut-être aussi de sa propre imprudence.

La mort de M. Elsen n'est pas la seule que nous ayons à déplorer en Afrique. Un jeune et vaillant officier, M. le lieutenant Janssens, a péri sur le Congo. Embarqué sur une pirogue en compagnie du P. Guyot, les voyageurs furent surpris par la tempête. Malgré leur inexpérience nautique, ils continuèrent leur route et la pirogue chavira ; le P. Guyot, excellent nageur, essaya de sauver son compagnon et bientôt à bout de force il se noya lui-même. Leur mort est une perte profondément regrettable pour nos missions africaines.

4. Depuis la dernière séance, la société a admis comme membre adhérent M. Lambert Busch, négociant à Anvers.

5. M. le président procède au dépouillement de la correspondance.

— M. Augustin Gamel, en sa qualité d'armateur et de propriétaire du navire *le Dymphna*, adresse le 3^e rapport de M. le lieutenant Hovgaard, de la marine royale danoise, chef de ce bateau à vapeur, qui fait le voyage d'exploration de la mer du Nord.

— M. le ministre de l'intérieur transmet un exemplaire de ce même rapport. (1)

— M. Rousseaux fait don d'un exemplaire de la carte générale de la province d'Anvers, qu'il vient de publier à l'échelle de 1/80,000^e en une feuille mesurant 1^m × 0^m70.

— M. Cotteau offre un exemplaire de son mémoire : *De Paris au Japon en 90 jours*, conférence à l'association française pour l'avancement des sciences.

— M. Eugène de Lessert présente son *Rapport sur le 4^e congrès national de géographie français (Lyon)*.

— M. Frank Vincent, de New-York, fait hommage de son ouvrage : *The land of the White Elephant*.

— M. Roudaire envoie son ouvrage : *La mer intérieure africaine*.

— M. Levasseur fait don de son *Atlas scolaire de géographie (livre du maître)*.

— M. le bourgmestre de Bruxelles fait parvenir un exemplaire de l'ouvrage de M. Verstraeten : *Les eaux alimentaires de Belgique*. — 1^{re} partie : *La surface, les terrains, le climat*. — 2^e partie : *Hydrologie*.

(Remerciements aux donateurs).

6. Sociétés correspondantes.

Le service géologique des États-Unis envoie les ouvrages suivants :

(1) Voyez T. VII, pp. 392 et 503.

1. *The second annual report, 1880-1881.* 1 vol.

2. *Tertiary history of the Grand Cañon district: with atlas.* By capt. C. E. Dutton. 2 v.

3. *Bulletin 1: On hypersthene andesite.* By Whitman Cross. 1 v.

4. *Hayden's twelfth and final report, 1878.* 3 vol.

— L'éditeur de la revue *Science* de Cambridge accuse la réception du 2^e fascicule du tome VIII du *Bulletin*.

— La direction du *Linnean Society* de la Nouvelle-Galles du Sud accuse la réception du même fascicule.

— La société des études indo-chinoises de Saïgon adresse le 1^r fascicule de son bulletin et demande l'échange des publications. (*Adopté.*)

— L'académie des sciences naturelles de Philadelphie envoie les premiers numéros de ses publications, avec demande d'échange. (*Adopté.*)

— La direction du congrès national des sociétés françaises de géographie de Douai remercie la société de la réception si cordiale faite aux membres du congrès lors de leur excursion à Anvers le 4 septembre dernier.

7. M. le vice-président Grattan dépose un rapport sur l'ouvrage de M. Frank Vincent intitulé: *The land of the White Elephant*.

On en ordonne l'impression au *Bulletin*.

8. M. Baguet, conseiller, communique deux notices intitulées: *Les colonies portugaises* et *La Bolivie et le chemin de fer Madeira-Mamoré*. (Insertion au *Bulletin*).

9. MM. Wauwermans et Génard présentent un rapport sur le travail intitulé : *Introduction à l'étude de la géographie* par M. Bernardin, membre correspondant. « Sous ce titre » disent-ils, « notre savant confrère nous a adressé un petit chef-d'œuvre d'ouvrage élémentaire, dont la publication, suivant nous, fera sensation, il ne contient que huit pages, mais ils suffisent pour donner à l'enfant une bonne idée de la science géographique. »

Le travail de M. Bernardin paraîtra au *Bulletin*.

10. M. Génard fait la communication suivante :

« MESSIEURS,

» Vous vous rappelez qu'à l'occasion du transfert au musée Plantin-Moretus des globes du géographe Arnould-Florent van Langren, je me suis permis de vous présenter une courte notice sur ces anciens monuments cartographiques, à laquelle j'avais joint quelques renseignements sur la carrière d'un homme qui certes mérite un biographe. Mon travail eut plus de succès que je n'aurais jamais osé espérer : il me valut quelques lettres complémentaires parmi lesquelles je dois citer celles de mes savants amis M. le d^r J. Van Raemdonck, l'auteur de la biographie de Mercator, et M. P. A. Tiele, conservateur de la bibliothèque de l'université de Leiden.

Voici ce que m'écrivit le premier de ces auteurs :

Saint-Nicolas (Waas), août 1883.

« *Mon cher Génard,*

« Je viens de recevoir le fascicule 2 du tome VIII du *Bulletin* de notre société de géographie. J'ai lu avec intérêt votre notice

sur « Les globes de van Langren ». A la page 153, vous dites dans la note (1) : « inutile de rappeler que les fuseaux du » globe de Mercator auquel l'auteur (Muller d'Amsterdam) fait » allusion ont été retrouvés depuis la publication du catalogue ». Pour compléter cette note, j'ajouterai que, non-seulement on a retrouvé les fuseaux, mais, en outre, les globes *tout montés*, tels que Mercator lui-même les a construits : il en existe une paire au musée du Cercle archéologique du pays de Waas, une paire à la bibliothèque particulière de l'empereur d'Autriche, une troisième paire à la bibliothèque de Weimar, et une quatrième paire à l'Observatoire de Paris, signalée par le *Petit Journal* du 10 octobre 1879.

» A la page 156, vous signalez la « Description de Santvliet » par Michel Florent van Langren, carte que, d'après Foppens, vous reportez, avec un signe d'interrogation (?), à l'an 1640. Le Cercle archéologique du pays de Waas possède cette carte *qui ne porte pas de date*. Elle présente la particularité de figurer, sous le nom de « *La Parma* », le tracé du canal de Parme, aujourd'hui comblé et sur l'ancien cours duquel on diffère d'opinion. Le titre en est : « *Description de Santvliet la riviere Schelde et Pais de Hulst* ». Elle a pour dédicace : « Exell^{mo} Señor D. Diego Philippe de Guzman Marquez de » Leganes y Dense Cauallera del habito de S. Tiago del Consejo » d'estado de S. M^d su Capitan Gel de la Caualleria de Flandes, » y de la Artelleria d'España. Embaxador extra. Dedicada y » consagrada Por Miguel Florentio vâ Langren Mathematico de » S. M^d ».

» Il ne tient qu'à vous de voir cette carte.

» Vous trouverez, en outre, la description détaillée des globes terrestre et céleste du « S^r. Arnoul de Langren » dans le « *Traité des Tartares* » par Pierre Bergeron, chap. XXII, page 130, édition de La Haye, 1735.

Tout à vous,
D^r. VAN RAEMDONCK. »

Voici la lettre de M. Tiele :

Utrecht, 9 septembre 1883.

» *Mon cher collègue,*

» Je vous suis très reconnaissant pour l'envoi de votre brochure sur les globes de A. F. van Langren que j'ai lue avec beaucoup d'intérêt. Permettez-moi une seule remarque. Il est hors de doute que les premiers globes de W. J. Blaeu à Amsterdam datent d'environ 1600. Kässnec décrit un globe terrestre de 1599 et Keppler dans un traité de 1606 parle du globe céleste de Blaeu de l'année 1600. Je pourrais citer d'autres témoins mais il me semble que ceux-ci suffisent.

Votre tout dévoué,

P. A. TIELE.

Je m'empresse de vous communiquer ces précieux détails, qu'utilisera sans doute celui de nos membres qui voudra s'occuper de la biographie de van Langren.

■ ■. M. le président présente le 2^e volume des *Mémoires* de la société. « Ce tome, » dit-il, « contient une étude remarquable sur la Nouvelle-Zélande, due à la plume d'un de nos membres les plus zélés, M. E. de Harven, connu dans le monde scientifique par plusieurs travaux fort appréciés sur l'Australasie. Comme le 1^r volume, le tome II, conformément au § 5 du règlement, sera délivré gratuitement aux membres effectifs et protecteurs; les autres membres pourront l'obtenir par souscription avec une réduction de 50 % sur le prix de librairie. »

M. le président ajoute que M. de Harven a bien voulu accepter l'invitation du bureau de faire dans le sein de la société une

conférence sur le sujet qu'il a si bien développé dans son livre; il a la certitude que les membres entendront avec plaisir le résumé d'un travail qui a coûté à l'auteur des recherches considérables.

M. de Harven remercie l'honorable président et la direction de la publication de son travail sur la Nouvelle-Zélande dans les *Mémoires* de la société; il adresse des remerciements particuliers à M. le président pour les bonnes paroles qu'il vient de prononcer.

Le percement de l'isthme de Panama, dit M. de Harven, a conduit à l'étude de cette belle colonie. Ses ressources minérales sont immenses, la fertilité de son sol est prodigieuse; — sa flore est une des plus riches et des plus variées de l'univers; — elle offre de magnifiques variétés d'essences des régions tempérées et tropicales. — L'excellence du climat en est la cause. — Rarement, en Nouvelle-Zélande, le thermomètre descend au-dessous de zéro et il n'atteint pas au-delà de 30° centigrades, maximum moyen. — En somme, les chaleurs de l'été ne dépassent pas celles de l'Angleterre et les hivers y sont de 9° centigrades moins froids.

Les progrès économiques et sociaux réalisés en 25 années en Nouvelle-Zélande sont sans précédent dans l'histoire coloniale. Les néo-Zélandais jouissent de tous les bienfaits de la civilisation. — La population y augmente dans une proportion dépassant de 50 % celle des États-Unis, grâce surtout à une propriété d'accroissement inconnue ailleurs. — La proportion des décès comparée à celle de la Belgique, un des pays les plus salubres du vieux monde, est de *six* en Nouvelle-Zélande contre *onze* en Belgique, et l'excédant annuel des naissances sur la mortalité est de 19 par 1000 habitants. A ce compte, la population de la Nouvelle-Zélande, actuellement de 500,000 habitants, comptera près de 2 millions d'âmes à la fin du siècle, indépendamment des aborigènes, au nombre de 44,000. — Ces indigènes, de race intelligente, — les Maoris, — sont

acquis à la civilisation et vivent en bonne intelligence avec les colons.

L'orateur décrit les beautés du paysage, les ressources du pays, les institutions et les progrès réalisés. Il appelle l'attention de tous les Belges patriotes sur la nécessité de prendre pied sur cette terre privilégiée. — On connaît, dit-il, l'étape parcourue en dépit de la distance et de l'isolement de la Nouvelle-Zélande. Quel prodigieux avenir lui est réservé par le percement du Panama ! Le voyage sera raccourci d'un tiers. Au lieu d'être isolée à 2000 lieues au-delà de l'Australie, la Nouvelle-Zélande se trouvera directement sur le passage de ce continent. Elle sera l'escale obligatoire du Pacifique austral où tous les navires iront se pourvoir de charbons et d'approvisionnements de toutes sortes. — Les immigrants, actuellement retenus par la distance, y afflueront. — Elle deviendra rapidement l'entrepôt et la factorerie des Antipodes; — elle justifiera alors son appellation anticipée d'Angleterre du Sud.

Il est urgent pour nous, ajoute l'orateur en terminant, d'y fonder sans retard des comptoirs, des maisons de commerce et des établissements agricoles afin d'y occuper une place avantageuse à côté des autres nations industrielles et commerciales.

M. le président remercie le conférencier. Tout d'abord il fait remarquer que M. de Harven n'avait pas à se défendre d'aborder l'étude d'un pays qu'il n'a pas visité. L'expérience prouve que c'est le *géographe en chambre*, plus que le voyageur, qui fait progresser la science. Ce dernier, toujours intéressant à entendre à cause des épisodes dont il entremêle son récit, subit le mirage de l'idée qu'il a poursuivie; s'il est indispensable pour découvrir les faits nouveaux, c'est néanmoins le géographe de cabinet qui par l'étude établit leurs rapports et fonde la vraie science, basée sur les lois observées par les hommes d'action. M. de Harven, par sa belle et conscien-

cieuse étude, démontre cette vérité d'une manière surabondante.

M. le président remercie l'orateur de la persistance qu'il met à faire connaître en Belgique l'Australasie, dont la prodigieuse fertilité assure l'avenir brillant, surtout la Nouvelle-Zélande qui bientôt, grâce à l'ouverture du canal de Panama, sera l'étape nécessaire d'un commerce considérable.

Il fait des vœux pour que les Belges, et le gouvernement lui-même, ne perdent pas de temps à y prendre une place qui bientôt serait disputée.

Sans doute les économistes se récrieront et diront qu'il faut laisser agir l'industrie privée ; ils s'appuieront sur toute la rigueur de principes puisés dans l'étude d'un ordre social régulier, mais fort peu applicable aux colonies. De même que l'industriel qui fonde une usine doit tout d'abord sacrifier un capital considérable sans être absolument certain du succès, le commerce colonial devra semer s'il veut récolter, et sous ce rapport on peut dire que toujours les frais de semaille sont hors de proportion avec les ressources d'une association privée. Il est donc utile que le gouvernement encourage le commerce avec l'Australasie de la manière la plus active, y crée des consulats pour y attirer les affaires, protéger nos nationaux qui y tenteraient la fortune, et cela sans retard si nous ne voulons pas, il faut le répéter, trouver trop tard la place prise. Il faut espérer que les travaux si consciencieux de M. de Harven contribueront à ce résultat. (*Applaudissements.*)

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée.

THE LAND
OF THE
WHITE ELEPHANT

by FRANK VINCENT, Jr M. A. New-York, 1882.

NOTICE par M. E.-A. GRATTAN, VICE-PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ.

Le comte P. de Gramont, homme d'esprit et galant officier, jouait comme on le sait un rôle brillant à la cour du roi Charles II d'Angleterre. Il était allié à l'une des plus grandes familles d'Écosse, ce qui donnait lieu à un malentendu concernant son nom patronymique, et à propos de ceci un curieux lui demandait un jour de but en blanc pourquoi tout le monde l'appelait « Hamilton. » — « Parce que, » répondit le comte, « ce n'est pas mon nom ! »

Dans le même ordre d'idées, ne pourrait-on pas également dire que si les régions reculées de l'Asie, décrites dans l'ouvrage qui se trouve en tête de la présente notice, sont désignées comme la contrée de « l'Éléphant blanc, » c'est probablement : « parce qu'il n'y en a pas ! »

En effet l'éléphant blanc proprement dit n'existe point. Tout

au plus trouve-t-on certains animaux qui portent à la tête ou aux oreilles quelques taches blanches ou blanchâtres. Le reste du corps ressemble à peu près à celui des éléphants indiens en général.

On sait que le soi-disant éléphant blanc est considéré dans l'Inde comme un animal sacré et que les rois d'Ava et de Siam s'en disputent la possession. Ils s'intitulent fièrement l'un comme l'autre « seigneurs de l'éléphant céleste, » ou de « plusieurs éléphants blancs. »

Celui que M. Vincent visita lui-même dans les écuries du roi d'Ava à Mandalay était un mâle de grandeur moyenne, avec des yeux blancs et le front et les oreilles tachetées de blanc. Le reste du corps était aussi noir que de l'ébène. C'était une bête fort méchante, dont les pieds de devant étaient enchaînés au centre d'un vaste hangar. Il était entouré des insignes de la royauté, c'est-à-dire d'ombrelles d'or et de drap blanc, sous un ciel brodé. Une masse d'armes diverses était entassée dans les coins du local.

Les employés lui dirent qu'un jeune de la même espèce, capturé dans le nord-est du Birman anglais, près de Tounghoo, était récemment mort dans la capitale, aux grands regrets du roi, qui en était inconsolable. Cet animal avait été allaité par douze femmes retenues expressément pour ce service et qui s'en trouvaient très honorées.

Ces nourrices recevaient comme gages cinquante roupies par mois.

Sir John Bowring, ancien envoyé anglais auprès de la cour de Siam, qui s'est tout spécialement occupé de la question de l'Éléphant blanc, nous dit dans sa monographie, que les Boudhistes professent un grand respect pour les animaux blancs. Il avait vu lui-même un singe blanc entouré d'égards tout particuliers. Les éléphants blancs, dit-il également, ont donné lieu à bien des conflits et leur possession est estimée bien au-delà de la conquête d'une province et des honneurs transitoires de la guerre.

Au point de vue de la valeur vénale, un éléphant blanc est presque hors de tout prix. Dix mille livres sterling représenteraient à peine sa valeur; un poil tiré de sa queue vaut presque la rançon d'un juif.

J'eus la bonne fortune, « dit sir J. Bowring » de présenter au premier roi de Siam des cadeaux dont j'avais été chargé par mon auguste souveraine. Je reçus plusieurs cadeaux de retour; mais le monarque plaça entre mes mains une boîte en or, fermée par une clef d'or, et il m'informa que l'objet qui s'y trouvait dépassait de beaucoup en valeur tout le reste; qu'elle contenait notamment quelques poils de l'éléphant blanc!

Il serait bon, sans doute, d'expliquer pourquoi cet animal est si vénéré dans ces pays. C'est parce qu'on croit que Bouddha — cette émanation du Créateur — dans les diverses transformations ou transmigrations qu'il subit pendant des millions de siècles, doit nécessairement vouloir habiter pendant un certain temps cette noble incarnation de pureté représentée par l'éléphant blanc et que par conséquent il est probable qu'en possédant l'animal sacré, on est honoré en fait par la présence de Bouddha lui-même.

On sait que les Siamois ont l'habitude de confier, à voix basse, leurs secrets dans l'oreille de ces grands pachydermes et de leur demander la solution de leurs perplexités par un signe ou un mouvement quelconque.

« Et assurément il est plus raisonnable « dit l'auteur de la monographie » d'adorer un animal intelligent que des images et des pierres, l'œuvre des mains d'hommes. » « Mais après tout « ajoute-t-il » l'éléphant blanc n'est rien moins que blanc. Il est de la couleur du café — non celle de la fève dans son état naturel — mais bien celle du café torréfié. »

Nous nous contenterons de cette appréciation due à la plume autorisée de l'éminent diplomate, et passerons à d'autres sujets traités par notre auteur.

Il visita successivement le Birman supérieur et inférieur, le Siam, le Cambodge et la Cochinchine, dont une partie est

annexée depuis quelques années à la république française. Tous ces pays, nous dit-il, sont en voie de progrès, tant au point de vue du développement de leurs ressources matérielles que de leur commerce avec l'extérieur, qui tend à s'accroître considérablement.

Mandalay — la capitale actuelle du royaume Birman supérieur (ou d'Ava), qui est gouverné par un roi indigène, tandis que le Birman inférieur fait partie de l'empire britannique, — est une ville toute nouvelle. Aussi récemment qu'en 1855, ce site, maintenant si peuplé, consistait en terres labourables et en fermes; on commença les constructions l'année suivante, et la Cour l'a habitée depuis 1857.

Les maisons dans les rues principales sont construites en briques, ou souvent en grandes briques clouées sur des boiserie, le tout recouvert de chaux ou de boue. De nombreuses pagodes, temples et kyoungs (écoles ou couvents) s'offrent à la vue du spectateur. Plusieurs nations asiatiques sont représentées à Mandalay dont la population accuse le chiffre de cent mille. Le commerce est presque entièrement entre les mains des Chinois.

M. Vincent, grâce à une lettre de recommandation qu'il avait obtenu pour le premier ministre, fut reçu en audience par le roi, avec le cérémonial en usage dans les pays orientaux. Une demi-douzaine de princes, parmi lesquels se faisait remarquer le prince héritier — beau jeune homme, d'un air intelligent, (1) — se trouvaient dans la salle d'audience, ainsi que quelques-uns des ministres du roi précédent, une couple de missionnaires catholiques portugais, et certains négociants et autres indigènes apportant des cadeaux pour Sa Majesté.

Les natifs se prosternèrent face à terre, les yeux abattus de la manière la plus servile.

Après quelques coups sourds frappés probablement sur un tam-tam, le roi parut et se coucha tranquillement sur le tapis,

(1) C'était le futur roi Theebau, dont les sinistres exploits après sont avènement au trône, sont trop connus.

reposant sa tête sur un coussin de velours, et regardant l'assistance de côté. Sa Majesté était de taille peu élevée, assez corpulent et d'une physionomie agréable, quoique plus ou moins astucieuse, comme l'était du reste celle de plusieurs de ses ministres.

La visite de notre voyageur, à peu près le premier Américain qui jusqu'alors avait été reçu à la cour d'Ava, éveilla les soupçons du roi, qui insista à attribuer à son arrivée un caractère politique. Ses protestations contraires ne servirent à rien, et peu s'en fallut qu'il ne fut retenu, pour ainsi dire, comme prisonnier, à Mandalay, afin d'aider le roi à conclure avec les États-Unis un traité de commerce dont Sa Majesté avait conçu l'idée. Les séductions furent également employées pour vaincre la résistance du voyageur yankee.

S. M. offrit de faire sa fortune, de lui donner une maison, des titres, et autant de femmes birmanes qu'il voudrait — offre fort tentante — vu que les Birmanaises de la classe supérieure sont aussi jolies que modestes — mais que M. Vincent eut la force de repousser, comme tout le reste.

Vers la fin de l'audience une des femmes du harem royal qui accompagnait le souverain, se laissa entrevoir un instant, et « rarement » dit notre auteur, « ai-je vu une aussi ravissante créature. C'était une véritable *hourî*, une perle d'Orient d'une beauté et d'un charme indescriptibles. Les offres généreuses du roi me revinrent à l'esprit et je pus juger du sacrifice que je faisais en refusant aussi brutalement les richesses, le rang et la beauté sous l'étendard du paon et l'ombrelle dorée de Sa Majesté birmane. »

Le roi d'Ava, à cette époque (Mouglon) appréciait les avantages de la civilisation de l'Occident. Il avait fait des démarches pour attirer dans son pays des ouvriers mécaniciens européens, et fit établir des communications télégraphiques avec l'Inde et l'Europe.

Passons au Siam.

Bangkok, la capitale de ce royaume, située sur le fleuve

Menam, a été appelée avec beaucoup d'à propos la « Venise de l'Orient, » car ses voies de passage et de communication consistent en grande partie en canaux ou branches du fleuve, qui parcourent la ville sur toute son étendue. Ci et là se trouvent des sentiers étroits sur terre ferme, et le Roi a fait construire, en guise de promenade, une bonne route carrossable non loin du palais.

La situation de la cité est fort remarquable. Le Menam en traverse la partie occidentale, et elle est entourée du côté de l'est par un mur de quinze pieds de hauteur, sur douze à peu près de largeur. La plupart des maisons sont bâties sur des radeaux de bambou, qui se prolongent le long de la rivière, enchaînés à des pilotis enfoncés dans le fond bourbeux, de façon à ce qu'ils puissent se soulever et redescendre avec la marée.

Il existe, dit-on, à peu près douze mille de ces habitations ou magasins flottants, et quand une famille en occupant une désire déménager, il n'y a qu'à couper les amarres et se laisser entraîner par le courant en amont ou en aval, à volonté.

Les maisons construites sur les rives des canaux sont élevées sur des pilotis et les étages s'atteignent au moyen d'échelles.

L'existence des Siamois est pour ainsi dire amphibie ; ils passent à peu près la moitié de leur vie sur l'eau ou dans l'eau et leur nourriture consiste en majeure partie des produits qu'ils retirent de cet élément — c'est-à-dire en poisson. « Les bateaux dont une bonne part sont navigués par des femmes et des enfants, forment « dit notre auteur » le véhicule universel de communication et de transport. Les voitures et les chevaux ne se voient que dans le voisinage de la royauté.

Depuis le plus frêle esquif qui paraît à peine assez spacieux pour contenir un chien, jusqu'à l'embarcation magnifiquement ornée des princes du sang — tous les rangs possèdent leurs bateaux, naviguant sans relâche, jour et nuit, à la surface des eaux du Menam. »

L'industrie ne chôme pas à Bangkok. De nombreuses rizeries

notamment, exploitées, presque sans exception, par des Chinois, s'étendent le long des rives des canaux.

Parmi les monuments les plus remarquables, il faut citer la grande pagode nommée *Wat Sat Kâte*, située dans un vaste enclos, contenant deux ou trois temples où l'on remarque de colossales effigies de Bouddha dorées, les résidences des prêtres, ainsi que plusieurs pavillons à l'usage des fidèles.

Sur la rive opposée du fleuve se trouve la plus belle pagode de la capitale — celle appelée *Wat cheng*.

La civilisation de l'Occident commence à se faire sentir sur le sol même, anciennement si exclusif et capricieux, du Siam. La noblesse commence à se servir de voitures à l'européenne. Le premier roi lui-même a l'habitude de prendre l'air dans un landau attelé de six chevaux, avec postillons en livrée et accompagné d'avant-courriers et d'une escouade de cavalerie de la garde.

La ville de *Panompin*, capitale du Cambodge, située sur la rive droite du Mesap, possède bien moins d'importance, au point de vue du développement et de son commerce, que Bangkok. C'est plutôt un grand village, composé presque entièrement de huttes de bambou, parmi lesquelles s'élève une pagode de forme pyramidale ; on distingue également quelques-unes des dépendances du palais et certains bâtiments en briques récemment construits par le roi. La partie méridionale de la ville est bâtie sur une île, et presque en face de celle-ci le Mesap se joint au Mekong, l'une des plus grandes rivières du monde, qui prend sa source près des frontières du Thibet. Après avoir parcouru un cours de cinq à six cents lieues, ce fleuve immense, qui à quatre cents kilomètres de son embouchure a une lieue de largeur, se jette dans la mer à l'extrémité sud de la Cochinchine. Panompin ne possède à vrai dire qu'une seule rue, voie d'à peu près 10 mètres de largeur. Elle est macadamisée et garnie des deux côtés dans toute son étendue par de petites boutiques de bambou, occupées en majeure partie par des Chinois et des Klings et le restant

par des Cambodgiens et des Indo-Chinois. Parmi ces boutiques plusieurs sont des maisons de jeu ; d'autres sont fréquentées par les fumeurs d'opium. Chez les Klings s'étalent divers produits de fabrication européenne ; les Cambodgiens font voir des soieries et des cotonnades, le Cambodge étant renommé pour ses fabricats de soie.

La population de Panompin s'élève à vingt mille environ. Il s'y trouve beaucoup de Chinois, de Cochinchinois, de Klings et de Siamois.

Muni d'une lettre de recommandation pour le premier ministre, frère du Roi, notre voyageur eut l'honneur d'obtenir, par son intermédiaire, une audience de Sa Majesté. Mais avant celle-ci il fit sa visite à l'interprète en chef du Roi, un natif de Manille, nommé Miriano ; puis il se rendit chez le 1^{er} aide-de-camp de Sa Majesté, un juif anglais, qui, au moment de sa visite, était occupé à essayer un uniforme neuf, recouvert de broderies et de galons et orné d'épaulettes dignes d'un feld-maréchal. Arrivé au palais, quelle ne fut pas sa surprise en se trouvant en face d'un édifice à plusieurs étages, de construction élégante et des plus modernes en fait de style. Le palais du Roi faisait en effet contraste avec les huttes de bambou cambodgiennes qui l'entouraient.

Après avoir franchi le vestibule et monté l'escalier de marbre « l'étranger » fut introduit dans un appartement situé à peu près au centre du palais où se trouvait le Roi assis à une petite table ronde.

Sa Majesté, homme d'environ trente-six ans, de petite taille mais d'une physionomie aimable et éveillée, était vêtu d'une jaquette de toile blanche avec des boutons dorés et d'un *panoung* (espèce de caleçon) de soie. Ses pieds étaient nus. Il portait autour du cou une chaîne de montre d'or fin, sur laquelle se trouvaient enfilées des bagues, dont quelques-unes étaient ornées de fort beaux diamants.

L'ameublement était tout à fait dans le style français, affecté

en tout par le Roi depuis qu'il est devenu le protégé de la France.

A la fin de l'audience, qui avait duré à peu près une heure, pendant laquelle la conversation avait roulé principalement sur les affaires du Birman et du Siam, le Roi fit faire à son hôte le tour du palais. Ils traversèrent des salons richement décorés et ornés de glaces et de tapis luxueux, une salle à manger avec des buffets chargés de vaisselle d'argent massif, une salle de billard parfaitement aménagée — des chambres à coucher moins élégantes, mais non moins *confortables*. Le tout en fait très bien conditionné et élégant. S'imaginant faire voir au Roi quelque chose de nouveau, notre voyageur lui exhiba une belle montre de Genève, ornée d'un calendrier pour indiquer les jours de la semaine et du mois — mais Sa Majesté en avait une à répétition, plus belle encore, provenant du même atelier et qui indiquait en outre les différentes phases de la lune. La boîte extérieure était recouverte de pierreries et de perles fines. La montre avait été commandée expressément pour le Roi à Genève et Paris et avait coûté 5000 francs ! D'après les on dit, le Roi aurait l'habitude de s'approprier sans indemnité, afin de pouvoir subvenir aux frais d'entretien du palais, les biens de ses sujets. Malgré ce léger défaut, le souverain mérite de grands éloges pour son énergie et pour avoir su apprécier et adopter tant d'idées européennes, dans l'intérêt de son propre pays et de la civilisation.

Saïgon, la capitale de la Cochinchine française, qui fut annexée à la France en 1861, est située sur la rivière du même nom. Les premières impressions que l'on reçoit en s'approchant de la ville ne sont pas très favorables. Le seul objet qui attire l'attention est un bâtiment à trois étages construit en briques et qui remplit le double emploi d'hôtel de ville et d'hôtel pour voyageurs. Cependant, il y a à Saïgon plusieurs autres hôtels ou plutôt des *cafés*, où logent la plupart des Français.

La population compte à peu près dix mille âmes et consiste en Cochinchinois, Chinois, natifs de Malabar, soldats français et de quelques autres Européens. Les rues de Saïgon sont larges et macadamisées avec des débris de briques, ce qui produit une poussière des plus désagréables. Elles sont éclairées pendant la nuit par le système tant soit peu primitif de lampes à huile.

Les monuments publics sont rares et manquent d'élégance, à l'exception de l'hôtel du gouverneur qui domine d'une façon éclatante son humble entourage. Il existe peu de maisons de commerce étrangères. Les affaires sont accaparées presque entièrement, comme dans la plupart des villes commerciales de l'Orient, par les Chinois.

Plusieurs écoles ont été fondées à Saïgon dans le but d'enseigner le français et les connaissances élémentaires aux Annamites. Ces derniers ont grandement besoin d'instruction. Leurs mœurs sont très relâchées. L'esclavage existe de fait parmi eux, les Annamites faisant un trafic de leurs enfants. Le prix d'une jeune fille est d'à peu près trente piastres ou 150 francs environ. Ceci donne la mesure de la dégradation du peuple. Le climat de Saïgon, par suite de sa proximité de l'équateur, est extrêmement chaud, mais non malsain pour les étrangers qui savent vivre avec prudence et modération. M. Vincent est d'avis que les Français n'ont pas eu un très grand succès comme colonisateurs en Orient.

Trois grandes rivières se distinguent dans les contrées dites de « l'Éléphant blanc. » Ce sont l'Irrawaddy, le Menam et le Mekong.

La première, dont la source n'est pas absolument connue, forme la voie principale de communication dans les États du roi d'Ava. Elle est navigable de Bhamo jusqu'à la mer — une distance d'à peu près 350 lieues.

Le Menam est une belle rivière, quoiqu'il existe à son embouchure une barre presque infranchissable, où cependant il y aurait moyen d'entretenir un chenal navigable. Mais les Siamois

s'y opposent. A l'époque de la visite de M. Vincent, ils avaient coulé trois jonques précisément à l'entrée du fleuve, ce qui, on le comprend, en rendait l'accès fort difficile. Le Roi approuvait ce système au point de vue politique et reconnaissait en cette barre une bonne protection contre les ennemis.

On a beaucoup parlé du Mekong — une des plus grandes rivières du monde, mais l'espoir de la France que le Mekong pourrait devenir la grande voie de communication vers les riches provinces de la Chine méridionale via Saïgon, a été rudement déçu. Ce mystère géographique a été résolu par l'exploration du fleuve presque jusqu'à sa source par une commission nommée par le gouvernement français et dont M. Louis de Carné a rendu compte. Il en résulte que le Mekong est une rivière innavigable, brisée trois fois par de furieuses cataractes, avec un courant tellement fort, que le parcours en devient impraticable. Mais la même commission a trouvé que le Songkoi, ou rivière rouge, un fleuve de presque 70 lieues de longueur et qui a deux embouchures dans le golfe de Tonquin, est parfaitement navigable et très apte à encourager les relations commerciales entre la colonie française et le Céleste Empire et notamment avec la riche province de Yunnan. Ceci cependant n'est pas à vrai dire une découverte, car on sait que la branche nord du Songkoi a été naviguée par les Européens au XVII^e siècle.

Une des questions dont s'occupe particulièrement notre auteur et qui est évidemment d'une importance majeure, est celle des antiquités du Siam et du Cambodge — les ruines de ces villes et de ces temples, épars dans diverses parties de ces pays, dont l'aspect est si grandiose et si mystérieux, mais dont l'origine est encore si peu connue.

Il est évident que ces constructions ne sont pas l'œuvre des peuples habitant actuellement ces pays, mais bien des populations antérieures, dont l'origine est douteuse.

Le gouvernement français a fait son possible pour éclaircir cette intéressante question, ayant envoyé plus d'une expédition

dans ce but. M. Delaporte, chef de la mission d'exploration des monuments du Cambodge, l'a étudiée très sérieusement mais sans être arrivé à une solution bien précise, ainsi qu'il résulte des questions et réponses suivantes formulées par lui-même :

1. « A quelle date ces monuments furent-ils construits? »
« Il est difficile de répondre d'une manière exacte. »
2. « A qui furent-ils dédiés? »
« Quelques-uns à Brahma, quelques-uns à Bouddha, d'autres peut-être à l'un et l'autre. »
3. « Quels furent les peuples cambodgiens qui construisirent ces édifices? »
« Ce point est plus obscur que tous les autres. »

D'après les plus récentes recherches, il y aurait cependant lieu de supposer que les constructeurs de ces monuments étaient de la race des Khmers, (dont il existe encore des descendants qui habitent les forêts et terrains incultes au nord du Cambodge et en Cochinchine), et d'après certaines autorités la date de ces constructions ne serait peut-être pas extrêmement ancienne. Le Roi du Cambodge, avec qui M. Vincent eut un entretien à ce sujet, et qui avait visité Angkor avec des officiers français, estimait que ces monuments avaient été construits il y a environ quatorze cents ans, donc vers le cinquième siècle de notre ère.

Les inscriptions, dont les plus récentes, d'après M. le comte de Croizier, sont tracées en caractères semblables à ceux de l'écriture cambodgienne moderne, ne sont cependant pas comprises par les bonzes, les plus savants des lettrés. Il est à présumer cependant que leur déchiffrement n'offrira pas de difficultés plus sérieuses que celui des caractères syriaques et des inscriptions coufiques et cunéiformes, qu'on a mené à bonne fin.

La question commence même déjà à s'éclaircir.

D'après des recherches récentes, l'inscription cambodgienne de Srey Santhor serait du sanscrit.

Il paraîtrait qu'elle date de la fin du dixième siècle et qu'elle a pour objet de perpétuer les louanges de Kirthpaudita pour avoir rétabli le cérémonial du bouddhisme et tout particulièrement le système d'instruction bouddhiste.

Parmi les nombreuses ruines découvertes jusqu'aujourd'hui, on peut signaler en première ligne celles d'Angkor Wat — la Jérusalem du bouddhisme — et d'Angkor Thom qu'on suppose avoir été l'ancienne capitale des Khmers. Ces prodigieuses constructions, s'élevant imposantes et majestueuses à côté d'amas de décombres, consistent en palais, en temples, en tours, ponts, chaussées, terrasses etc., décorés de sculptures et de figures fantastiques de toutes espèces et témoignent d'une civilisation avancée et d'un art perfectionné. Elles offrent assez de ressemblance avec les ruines de l'Amérique centrale et du Mexique — voire l'analogie que présentent les teocalli, ou temples mexicains, avec les pagodes cambodgiennes — pour donner lieu à la supposition, qui fut appuyée par Humboldt, que des rapports et des migrations aient anciennement existés entre les peuplades de l'extrême Est et de l'Occident.

Cette question, toute d'actualité, forme l'objet d'études et d'investigations constantes de la part des savants de l'ancien et du nouveau monde, tant sur le sol américain que dans l'Orient même.

Il ne serait pas impossible que des recherches ethnologiques parmi les Khmers actuels, puissent également jeter une certaine lumière sur cette question d'un intérêt scientifique incontestable.

A M. le lieutenant de vaisseau L. Delaporte, chef de la mission archéologique aux ruines du Cambodge, revient l'honneur d'avoir rassemblé et apporté en France une importante collection consistant en à peu près 90 spécimens de sculpture et d'architecture de ce pays, ainsi que de plusieurs moulages, des plus beaux bas-reliefs de Nagkon-Wat et de diverses inscriptions et photographies.

Parmi les statues on en distingue plusieurs de Prea-Put (Bouddha) d'une belle exécution quoique la plupart endom-

magées, celle de Lakhon Thom (la grande danseuse) la seule de ce genre trouvée jusqu'à présent, la tête de Phrom à quatre faces (Brahma) et la tête de ce personnage légendaire, le « Roi Lépreux » Prea Kromlong.

Ces antiquités connues sous le nom de « Musée Khmer » et déposées dans l'origine à Compiègne, furent exposées au palais du Trocadéro pendant l'été de 1878.

En terminant nous remercions M. Vincent de son intéressant volume, en attendant les résultats de la nouvelle exploration dans les mêmes parages, que le zélé voyageur nous a annoncé l'intention d'entreprendre sous peu.



INTRODUCTION

A

L'ÉTUDE DE LA GÉOGRAPHIE

par M. BERNARDIN, MEMBRE CORRESPONDANT.

Jé ne puis croire qu'une description de la terre, qui apprend à l'enfant, en commençant, que la terre est un sphéroïde aplati se mouvant autour du soleil dans une orbite elliptique, et qui finit sans lui fournir la moindre donnée capable de l'aider à comprendre la carte de l'état-major de son propre pays, ou la moindre idée du phénomène qu'offre à ses yeux le ruisseau qui baigne son village, soit propre à l'intéresser ou à l'instruire.....

.... A mon sens la plupart des ouvrages élémentaires que j'ai vus commencent à rebours. »

HUXLEY.

(——) La mesure que je vous montre se nomme un *centimètre*.
10 centimètres valent un *décimètre*.
10 décimètres valent un *mètre*.

(REPRODUCTION INTERDITE.)

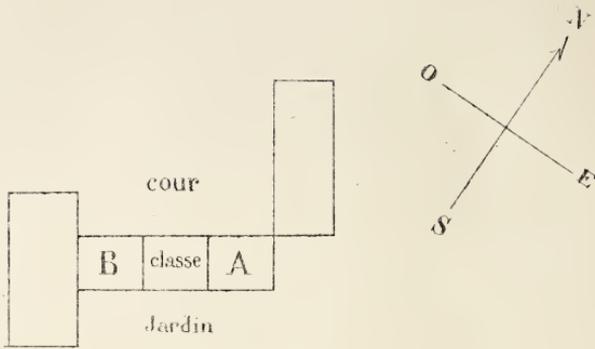


Fig. 1 Plan de l'école.

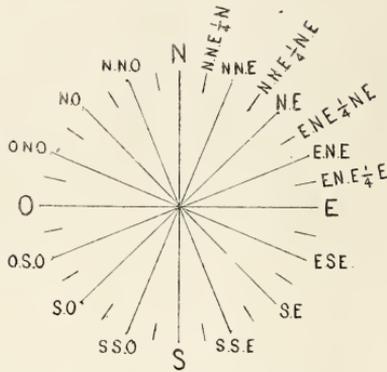


Fig. 2 Rose des vents

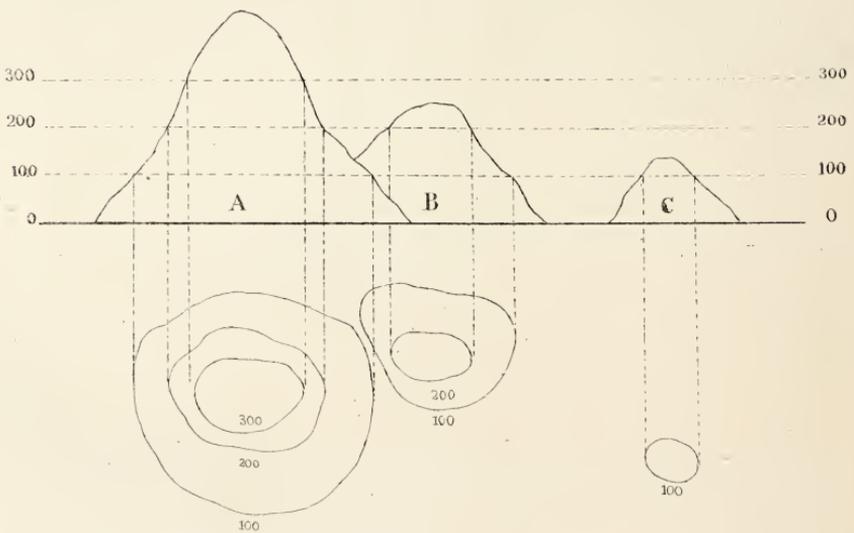


Fig. 3 Courbes de niveau.

Ainsi : le mètre = 10 décimètres.

Le décimètre = 10 centimètres.

Ou encore : le mètre = 100 centimètres.

Le centimètre se partage en 10 *millimètres*.

Un mètre égale donc 1000 millimètres.

(EXERCICE : mesurer divers objets).

Notre classe a.....mètrescentimètres de *longueur* etmètres.....centimètres de *largeur*, elle est donc plus longue que large. Sa forme se nomme *rectangle*.

Faisons le dessin ou le *plan* de la classe.



Lorsqu'on dessine des centimètres pour des décimètres, les longueurs du plan sont 10 *fois plus petites* que celles de l'objet qu'on dessine ; lorsqu'on dessine des centimètres pour des mètres, les longueurs sont 100 fois plus petites que celles de l'objet et lorsqu'on dessine des millimètres pour des mètres, les longueurs du dessin sont 1000 fois plus petites que celles de l'objet.

Dessinons (1) notre classe, en marquant des centimètres pour des mètres ou à l'*échelle* d'un centième ($1/100$).

Voyons maintenant ce qui se trouve autour de notre classe : si je me place au milieu, la figure tournée vers la cour, j'ai à ma droite la classe A, à ma gauche la classe B, derrière moi le jardin, (v. figure 1.)

Dans la classe se trouvent.....pupitres.....bancs, dessinons cela sur notre ardoise. (EXERCICE).

Plusieurs classes réunies forment la partie inférieure d'un *bâtiment* ou d'une *maison*.

Plusieurs maisons groupées, avec leurs jardins, leurs champs, les prairies etc. forment un *village* ou une *ville*.

(1) « Tout ce qu'on apprend en dessinant ne s'oublie plus. » ARMENGAUD.

(EXERCICE : examiner le plan d'un village ou d'une ville, y montrer quelques endroits remarquables.)

Si je regarde dans la direction où le soleil se trouve à midi, j'ai devant moi le *midi* ou le *sud*; derrière moi le *nord*; à ma droite, l'*ouest* ou *couchant*, direction dans laquelle le soleil se couche et à ma gauche l'*est* ou *levant*, direction dans laquelle le soleil se lève. En regardant le nord, j'ai l'est à droite, etc.

Ces quatre directions sont nommées celles des quatre *points cardinaux*. (v. figure 1).

(EXERCICES : Applications à la classe, à la cour, à la ville, etc. Examiner une boussole, une girouette.)

Dessinons maintenant le plan de plusieurs bâtiments, avec leur *orientation*, c'est-à-dire avec leur position relativement aux quatre points cardinaux. (v. figure 1.)

Les directions intermédiaires des quatre points cardinaux ont reçu des noms particuliers : N.-O., S.-O., S.-E., N.-E. — La figure qui indique 32 directions a reçu le nom de *rose des vents*. (Fig. 2.)

(EXERCICE : montrer une carte, y voir les 4 points cardinaux et les 4 points intermédiaires. — Simple inspection d'un *plan cadastral*. — Examen des échelles).

Plusieurs villages ou villes réunis forment un *canton*.

” cantons	”	”	un <i>arrondissement</i> .
” arrondissements	”	”	une <i>province</i> .
” provinces	”	”	un <i>royaume</i> , un <i>empire</i> .

Notre ville (ou village) fait partie du canton de.....; ce canton fait partie de l'arrondissement de.....; cet arrondissement de la province de.....; cette province du royaume de *Belgique*.

Le *royaume* se partage en provinces, la province en arrondissements etc.

Nous connaissons l'*Escaut* qui coule non loin de l'école; l'*Escaut* est un *fleuve*; ses eaux coulent à la *mer*, la mer

est une étendue immense d'eau salée; nous l'avons vue à Ostende, à Blankenberghe, etc.; nous avons entendu dire qu'on passe la mer avec des bateaux pour aller à d'autres pays, par exemple pour aller d'Ostende en Angleterre; nous savons que les pêcheurs vont prendre dans la mer divers poissons qui servent à notre nourriture.

L'Escaut, comme tous les fleuves, vient d'un endroit *plus élevé* qu'on appelle sa *source* et il se jette dans la mer dans un endroit qu'on appelle son *embouchure*.

Quelques contrées sont donc plus élevées que les autres, nous avons même non loin d'ici des *collines* (ou des *montagnes*). Lorsque plusieurs montagnes font suite les unes aux autres, on dit qu'elles forment une *chaîne de montagnes*.

(EXERCICE : Montrer images, dessins etc. de tous les accidents naturels).

Les cours d'eau plus petits que les fleuves, s'appellent *rivières*; les rivières ont, comme les fleuves, leurs sources dans des endroits élevés; elles sont quelquefois formées par la réunion de plusieurs cours d'eau plus petits, nommés *ruisseaux*. Un fleuve peut de même être formé par la réunion de plusieurs rivières, ou en recevoir à certains endroits de son cours, ces dernières se nomment alors des *affluents*; ces affluents sont à *droite* ou à *gauche*, d'après la direction du courant du fleuve.

(EXERCICES : exemples à voir sur le terrain, sur la carte, à dessiner sur l'ardoise, à modeler en sable mouillé.)

Un endroit situé plus près de la source qu'un autre, se dit en *amont* de ce dernier, s'il était situé plus près de l'embouchure on dirait en *aval*.

(EXERCICE : voir exemples sur la carte).

Toute la contrée dont les cours d'eau se rendent dans un fleuve ou dans une rivière, se nomme le *bassin* de ce fleuve ou de cette rivière.

(EXERCICE : exemples).

Un cours d'eau peut quelquefois tomber d'une grande hauteur,

on dit alors qu'il forme une *cascade* ou une *cataracte*.
(EXERCICE ; montrer dessins.)

Nous voyons quelquefois que les rivières, au lieu d'aller en ligne droite, décrivent de grandes courbes ; la direction de leur cours dépend de la *pente* du pays ou des ouvertures entre les montagnes.

Les bords de la mer, non plus, ne sont pas en ligne droite, quelquefois la mer entre dans les terres et forme ce qu'on appelle un *golfe*, lorsque l'ouverture de ce golfe est étroite on dit une *baie* ; lorsqu'une ville est située sur les bords de la mer, on dit que c'est un *port de mer* ; c'est là qu'arrivent les *navires*, avec les voyageurs et avec les marchandises, venant d'autres pays ou les *chaloupes* venant de la pêche. Il y a des *navires à voile* et des *navires à vapeur*. Lorsqu'une partie de terre s'avance en pointe dans la mer, on dit que c'est un *cap* ; quelquefois la mer entoure entièrement une partie de terre, alors cette terre s'appelle une *île* ; quand beaucoup d'îles sont groupées dans une mer, elles forment un *archipel*, si une île tenait cependant à la côte voisine par une petite partie ou langue de terre, on dirait une *presqu'île* et la petite langue de terre se nommerait un *isthme* ; un canal très étroit unissant deux mers, ou deux parties d'une même mer, s'appelle un *détroit* ; un amas d'eau douce, ou d'eau salée, entouré de tous côtés de terres, se nomme un *lac*.

(EXERCICES : montrer, dessiner, modeler tous ces accidents).

Les bords de la mer sont quelquefois des *dunes* ou une *plage* comme à Ostende, d'autres fois des *rochers* formés de grosses pierres ; ces rochers ou ces dunes continuent encore quelquefois dans la mer, et sont tantôt au-dessous, tantôt au-dessus de l'eau, suivant que la mer monte ou descend, car la mer monte ou descend pendant 6 heures environ ; lorsque la mer monte on dit que la *marée* monte ou que c'est le *flux*, quand elle descend on dit que c'est le *reflux*.

La hauteur moyenne de l'eau entre la haute marée et la basse marée se nomme le *niveau de la mer*.

Toutes les parties de notre pays ne sont pas à la même hauteur au-dessus du niveau de la mer; celles du S.-E. sont les plus élevées.

Supposons plusieurs montagnes ou collines situées à des hauteurs différentes au-dessus du niveau de la mer, comme l'indique la figure 3.

Si la mer monte jusqu'à 300 mètres, le tout sera sous les eaux, à l'exception du sommet de la première montagne, lequel formera une île; si la mer montait seulement à 200 mètres, la montagne A formerait une île plus grande que lorsqu'elle s'élevait à 300 et le sommet de la montagne B formerait une 2^e île; enfin si la mer ne s'élevait qu'à 100 mètres, on aurait une première île formée des montagnes A et B réunies et une seconde île formée de la montagne C.

Enfin, supposant encore qu'on dessine sur le penchant des montagnes, au moyen d'une ligne noire, les contours des îles dans ces trois cas et que les eaux descendent à la marque 0, c'est-à-dire au niveau de la mer, en regardant alors les montagnes « d'en haut » on verrait ces trois lignes noires comme sur la figure inférieure; ces lignes sont nommées les *courbes de niveau*.

(EXERCICES : montrer ces lignes sur la carte de l'état-major, faire indiquer des endroits de.....^m de hauteur).

Les rivières établissent une communication entre les villes; dans certaines parties du pays où il n'y a pas de rivières, ou lorsque ces rivières sont trop peu profondes pour la navigation, on construit des *canaux*.

Dans diverses localités on établit encore des *routes*; ce sont des *chemins* de terre, des *chaussées*, ou des *chemins de fer*.

(EXERCICES : indiquer les canaux et les diverses routes sur une carte.)

Les rivières, les canaux, les routes servent au transport des *voyageurs* et des *marchandises*.

Les marchandises sont des *produits des trois règnes de la nature* ou des *produits de l'industrie*. (Montrer ces produits).

Exemples : *Produits de la nature* :

Produits du *règne minéral* : houille, argile, minerai de fer.

Produits du *règne végétal* ou des plantes : bois, paille, lin, coton, café.

Produits du *règne animal* : laine, viande, peaux.

Produits de l'industrie.

Fer. — Briques. — Plumes d'acier. — Couteaux.

Toile. — Papier. — Chapeaux de paille.

Drap. — Cuir. — Souliers.

(EXERCICES : désigner d'autres exemples, pris surtout dans la localité).

Le coton ne peut pas croître dans notre pays, le café non plus; on voit ces plantes dans les *serres*, ces bâtiments vitrés où les horticulteurs entretiennent une forte chaleur; c'est que le coton et le café viennent de pays plus chauds que le nôtre.

Revenons à la carte de la Belgique :

La Belgique est entourée d'autres pays : au N. se trouve la *Hollande*, à l'E. l'*Allemagne*, au S. la *France*, et à l'O. la mer qui la sépare de l'*Angleterre*.

Comme nous l'avons vu plus haut, la Belgique est un royaume; le roi se nomme Léopold II, il réside à *Bruxelles*; cette ville est nommée, à cause de cela, la *capitale* de la Belgique.

La Belgique est divisée en neuf provinces, ayant chacune un *gouverneur* qui réside dans le *chef-lieu* de la province; ces provinces sont :

Le *Brabant*, chef-lieu *Bruxelles*.

La *Flandre Orientale*, chef-lieu *Gand*.

La *Flandre Occidentale*, chef-lieu *Bruges*.

Le *Hainaut*, chef-lieu *Mons*.

La province de *Namur*, chef-lieu *Namur*.